Sir John Francis Davis

Baronet.

Frederic William Bois.

10B
.094/B

2 m
my

c 1912

2 m
7/6

5.—

VOYAGES

DANS

LA PÉNINSULE OCCIDENTALE

DE L'INDE

ET DANS L'ILE DE CEILAN.

VOYAGES

DANS

LA PÉNINSULE OCCIDENTALE

DE L'INDE

ET DANS L'ILE DE CEILAN;

PAR M. J. HAAFNER.

TRADUITS DU HOLLANDOIS.

PAR M. J.

TOME PREMIER.

VOYAGE DE MADRAS PAR TRANQUEBAR A CEILAN.

Avec cinq Planches.

PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N°. 23.

1811.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

La *Notice sur la vie de M. Jacques Haafner*, que nous donnons ci-jointe, nous laisse peu de chose à dire sur cet homme intéressant. Nous devons seulement remarquer, avec les rédacteurs d'un excellent journal allemand (1), que si l'ensemble de ses voyages paroît d'abord un peu romanesque, les détails, les tableaux et le fond même des aventures amoureuses qu'on y trouve, ont une si grande apparence de vérité et d'individualité, jointe à un coloris oriental si propre aux choses, qu'on ne sauroit les regarder comme imaginaires, quand même l'auteur ne nous auroit pas assuré de leur authenticité dans ses préfaces. D'ailleurs, M. Haafner se montre par-tout un exact observateur de la nature; et son grand mérite est de peindre avec les couleurs les plus vives et en même temps les plus vraies,

(1) *Allgemeine-Literatur-Zeitung von Jena* 1809, *n°*. 310, *page* 570.

les hommes et les objets qu'il nous fait connoître; mais il faut convenir que la division de ses chapitres n'est pas toujours bien dramatique; cependant ce défaut de liaison et d'ordre peut être excusé par la considération que les digressions qui le causent, sont si intéressantes, si naturellement amenées, qu'on ne peut lui en vouloir de les avoir placées là où elles se trouvent.

Nous avons suivi le conseil des mêmes journalistes allemands, en abrégeant quelques-unes des réflexions morales et politiques de M. Haafner; lesquelles, quoique justes et sensées, auroient pu paroître longues et fastidieuses à la plupart des lecteurs françois.

Le second voyage de M. Haafner, le long des côtes d'*Orixa* et de *Coromandel*, est, selon nous, d'un intérêt particulier, par la description géographique de la partie de l'Inde qu'il a parcourue, et dont il nous fait connoître, pour ainsi dire, jusqu'au moindre hameau.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Ma première intention étoit de donner le récit d'un voyage (1) que j'ai fait à pied dans l'intérieur de l'île de *Ceilan*, auquel l'ouvrage que je présente ici devoit servir d'introduction; mais j'ai pensé ensuite qu'il valoit mieux publier celui-ci séparément. Ce que j'y dis ne doit pas être regardé comme les fruits de mon imagination; ce sont des événemens véritables; quelques chaînons de la longue chaîne des aventures singulières de ma vie.

J'ai taché de donner à la diction de ce livre la couleur qui m'a paru convenable aux différens objets dont il est parlé; ce qui fait que le style n'offre pas cette égalité qu'on auroit sans doute pu désirer.

Quelques lecteurs désapprouveront peut-être la manière dont je m'exprime au sujet de la

(1) J'ai entrepris ce voyage peu de temps après mon arrivée dans l'île de *Ceilan*; et je crois que les aventures singulières qui me sont arrivées en traversant les forêts et les déserts de son intérieur, peuplés de bêtes féroces, méritent d'être connues du lecteur; ainsi que la description que je donne des différens peuples qui l'habitent, de leur histoire, de leurs mœurs, de leurs usages et de leur religion, depuis les plus anciens temps jusqu'à l'arrivée des Européens. J'y parle aussi des animaux, des arbres, des arbustes, des plantes, de la pêche des perles, des établissemens des Hollandois, de la cause de leur chute, et de plusieurs autres particularités inconnues.

conduite des Anglois dans l'Inde ; mais il m'est impossible de me rappeler les excès déshonorans pour l'humanité auxquels on s'est livré dans cette belle et malheureuse contrée, sans me sentir pénétré d'une juste indignation.

Je puis m'être trompé dans ce que j'ai dit de la flotte d'approvisionnement de *Madras* et de la cruelle famine qui en fut la suite ; mais d'après tout ce que j'ai vu de mes propres yeux, d'après tout ce que m'ont dit des personnes dignes de foi ; et surtout d'après la terrible catastrophe qui eut lieu au *Bengale* en 1795, il n'est que trop vraisemblable que mes conjectures à cet égard sont malheureusement bien fondées. Chacun a d'ailleurs sa manière de considérer les choses.

Quoi qu'il en soit, on pourra d'après ce que je vais dire des Anglois, dans cet ouvrage, se former une idée du joug pesant sous lequel les Européens font gémir les malheureux Hindous.

J'ai toujours détesté l'injustice et la cruauté, et regarde tous les hommes, de quelle couleur et de quelle religion qu'ils puissent être, comme mes semblables, comme mes frères. Les personnes qui pensent comme moi verront avec plaisir que je plaide la cause des Indiens opprimés. Ceux qui sont d'un sentiment opposé ne doivent point ouvrir mon livre ; qu'ils s'occupent plutôt à lire l'histoire de la conduite des Espagnols dans les Pays-Bas, ou celle de la conquête du Pérou.

NOTICE

SUR LA VIE

DE M. JACQUES HAAFNER.

JACQUES HAAFNER vit le jour, en 1755, à Halle, où son père exerçoit la médecine (1). Il étoit l'aîné de trois enfans dont le ciel bénit l'union de ses parens; son frère est encore actuellement ministre du saint Evangile, dans une communauté de l'Ost-Frise.

A peine notre Haafner eut-il atteint sa onzième année, que son père, nommé médecin en chef à Batavia, l'amena avec lui, comme son fils aîné; en laissant à Amsterdam, lieu de sa demeure, sa femme et ses deux autres enfans. Ce fut au mois d'avril de l'année 1766, qu'ils sortirent du Texel.

Des vents contraires et des tempêtes continuelles rendirent non-seulement le voyage long et pénible, mais l'excessive chaleur qu'ils éprouvèrent, occasionna des fièvres malignes à bord du vaisseau sur lequel se trouvoit Haafner avec son père; et bientôt ce dernier en fut attaqué. L'amour filial et l'intérêt qu'il avoit à la conservation des jours de son père, l'engagèrent à ne point quitter le pied de son lit; jusqu'à ce qu'à force de veilles et de fatigues, il tomba lui-même dans un total épuisement, qui l'obligea d'abandonner, du moins pour quelque temps, son père aux soins d'un étranger. Ce fut un

(1) Ceci semble contredire ce qu'on trouve chapitre XVI du second volume de ces Voyages, où M. Haafner fait entendre que son père étoit de Colmar dans la Haute-Alsace. Peut-être n'a-t-il laissé M. Beisser dans son erreur, à cet égard, que pour trouver en lui un appui en qualité de son parent.

matelot qui fut chargé de remplir ce devoir sacré. Ce misérable profita de l'absence du fils et du délire continuel du père, pour prendre dans le bureau du malade un sac d'argent et quelques effets précieux qui lui appartenoient.

C'est au moment qu'arrivoit au Cap de Bonne-Espérance le navire sur lequel ils étoient, que notre voyageur eut la douleur de voir expirer son père dans ses bras.

Isolé maintenant dans le monde, le jeune Haafner se vit, en arrivant à Batavia, à l'âge de onze ans, loin de sa patrie, de ses parens, de ses amis, et, pour ainsi dire, dénué de toute ressource, par le vol infâme du matelot. Il passa les douze années suivantes de sa vie à errer sur les mers de l'Inde, où il essuya tous les caprices de la fortune, et sans espoir de retourner jamais dans sa patrie. C'est ainsi que le besoin força le jeune Haafner à perdre à bord d'un vaisseau un temps destiné par la nature à acquérir des lumières, dont son esprit pénétrant et réfléchi auroit pu faire un si bel usage. Ce fut néanmoins durant ces voyages qu'il apprit différens idiomes de l'Inde, ainsi que quatre langues vivantes, par la fréquentation qu'il eut avec diverses nations de l'Europe.

Après avoir erré pendant douze ans de mer en mer, il profita d'une circonstance heureuse pour entrer au service de la Compagnie des Indes Orientales hollandoise en qualité de commis d'un comptoir de commerce. Cependant Haafner ne tarda pas à s'apercevoir, que s'il ne parvenoit pas à se distinguer par des talens supérieurs, il ne pourroit jamais sortir de l'obscurité où il végétoit. Animé donc par un louable amour-propre, il chercha à s'instruire dans les affaires de la Compagnie, en examinant et étudiant avec soin les plus anciens papiers de son bureau, afin d'acquérir par ce travail les talens nécessaires pour remplir la place importante de teneur de livres; ce qui lui réussit.

Mais ces occupations, qui contribuèrent à la fortune de Haafner, ne lui laissèrent de même que fort peu de temps pour la culture des sciences et des lettres, pour lesquelles son esprit parut, dans la suite, si singuliè-

rement disposé; cependant son zèle et son application le conduisirent au but qu'il s'étoit proposé : en 1779, il fut nommé secrétaire et teneur général de livres de tous les établissemens de la Compagnie dans l'Inde. Cette place et ses connoissances dans les langues, le mirent en relation avec les personnes les plus distinguées dans cette partie du monde : il suffira de nommer ici MM. Joseph Frowke et William Jones. Il dut l'estime et l'amitié de ce dernier à une traduction angloise qu'il fit pour lui d'un manuscrit en langue malabare, ou plutôt talmoule.

Haafner éprouva ensuite une série d'aventures et de malheurs, dont il a donné une description pittoresque et piquante dans les ouvrages qu'il a publiés. Enfin, après dix-neuf ans d'absence, il retourna en Europe et dans sa patrie adoptive, où il épousa mademoiselle A. M. Krennink, sa veuve actuelle, avec qui il se fixa à Amsterdam.

Haafner a publié, de temps en temps, dans un excellent journal littéraire hollandois de petits écrits conçus avec autant de force que de clarté; mais ce qui le fit d'abord connoître dans le monde littéraire, fut sa réponse à la question proposée par la Société tylérienne à Harlem en 1805, relativement aux effets produits par les missionnaires destinés au progrès du Christianisme. Cette réponse fut couronnée par la médaille d'or; et quelque différentes que puissent être les opinions sur le fond de la question, il n'y a personne, à moins qu'elle ne soit guidée par la prévention, qui puisse refuser à Haafner, la justice de le regarder comme un penseur original et profond, qui a rendu ses idées dans un style aussi brillant qu'énergique.

Encouragé par l'approbation de cette illustre société, Haafner publia, en 1806, une partie de sa vie, sous le titre d'*Aventures pendant un voyage de Madras, par Tranquebar à Ceilan*; et deux ans après il mit au jour son *Voyage fait dans un palanquin le long des côtes d'Orixa et de Coromandel.*

Il fut arrêté dans sa brillante carrière littéraire par la mort qui l'enleva à sa famille et à ses amis le 3 septem-

bre 1809, à l'âge de cinquante-quatre ans, à Amsterdam, où il a laissé sa veuve et un fils.

Il se proposoit de donner la relation de ses courses et aventures dans l'intérieur de Ceilan. C'est des mains de son fils que nous devons attendre maintenant cet intéressant ouvrage, où l'on trouvera le récit des dangers auxquels il fut exposé dans les vastes forêts et dans les déserts de cette île célèbre, avec un compagnon de voyage, qu'il perdit par un événement malheureux; ainsi que des observations intéressantes sur les animaux, les plantes et les *Vadahs* ou Sauvages de ce pays.

Le public désire sans doute, autant que nous, de voir paroître cet ouvrage, qui ne le consolera néanmoins que foiblement de la perte d'un homme dont les talens supérieurs étoient accompagnés d'une mémoire prodigieuse; et qui nous a prouvé que, malgré une éducation absolument négligée, on peut, avec un esprit naturel, parvenir à posséder un style digne de servir de modèle par son coloris, par sa vigueur et par sa concision.

VOYAGE
DE MADRAS
PAR
TRANQUEBAR A CEILAN.

CHAPITRE PREMIER.

Circonstances où se trouve l'auteur. Son départ du Bengale *pour* Nagapatnam. *Son arrivée et son séjour dans cet endroit. Il est placé sur un comptoir de commerce. Triste perspective. L'*Adigaar *des villages Scheuneman. Les livres de commerce de la Compagnie. Le gouverneur van Klissingue. Il obtient son congé de la Compagnie. Son départ pour* Nagapatnam.

Un événement singulier m'avoit arraché de bonne heure des bras de mes parens et conduit dans le monde. Abandonné et sans aucun sou-

tien, je parcourus toutes les mers de l'Inde, d'une plage à l'autre (1). Ma patrie sembloit m'avoir rejeté de son sein, et tous les efforts que je fis pour y retourner furent vains et inutiles.

C'est ainsi que, depuis l'âge de onze ans jusqu'à celui de dix-huit, j'avois visité, pour ainsi dire, l'Inde entière, en éprouvant successivement des naufrages, des maladies et des malheurs de toute espèce. Le récit des événemens qui remplirent cette partie de ma vie ne pourroit donc manquer de paroître incroyable. Mais enfin, le sort donna une autre direction à mes affaires, et me plaça dans une position totalement différente.

Je me trouvois au *Bengale*, à bord d'un vaisseau de la Compagnie hollandoise, destiné pour *Nagapatnam* (2). Nous étions à l'ancre sur la

---

(1) Voyez la *Notice sur M. Haafner*, à la tête de ce volume.

(2) *Nagapatnam* veut dire la ville des serpens, ou proprement, du serpent à lunette ou *cobra de capella*, qui, dans la langue samscrite, est appelé *naga*. Cette ville étoit autrefois le chef-lieu des Hollandois sur la côte de *Coromandel*, et c'étoit la possession la plus méridionale des Européens sur cette côte. Elle est située

rade de *Volta*, sans pouvoir mettre en mer faute de matelots, la plupart des nôtres ayant été obligés, par maladie, de se rendre à l'hôpital de *Chinsura*, qui est la loge hollandoise au *Bengale*. On nous envoya de là quelques *Lascars*, matelots noirs de la religion mahométane, avec lesquels nous quittâmes le *Gange*.

à plus de soixante milles d'Allemagne de *Madras*, et à vingt milles environ de *Tranquebar*.

Cet établissement est fort important à cause de sa proximité du *Coleron*, rivière qui est navigable à plusieurs milles dans l'intérieur des terres de *Maduras* et de la province de *Myssore*. Les Portugais l'avoient fortifié, à cause de son rapport avec *Ceilan* et la côte de la pêcherie des perles et des chauhos, dont ils étoient alors en possession.

Les Hollandois s'en emparèrent en 1658 avec le secours du roi de *Tanjaor*. Il y a une citadelle au milieu de la ville, qui a coûté à la Compagnie plus de seize cent mille florins (environ deux millions de francs), et qui n'est d'aucune utilité pour sa défense.

Nagapatnam se rendit par capitulation au général anglois Monro, le 12 novembre 1781, ou plutôt lui fut livré par trahison. Les assiégeans n'étoient pas au nombre de trois mille, tandis que la garnison se trouvoit forte de huit mille hommes. C'est ainsi qu'on en agissoit alors avec les possessions hollandoises, et qu'on en agit encore actuellement (1806).

Jamais vaisseau n'a tant souffert du vent et de la marée; tout sembloit nous être contraire; nous ne pouvions faire route; nous fûmes obligés d'aller mouiller à *Bimilapatnam*, *à Jaggernaicpouram*, *à Paliacate* et à tous nos comptoirs le long de la côte, pour y faire aiguade et rafraîchir nos vivres; nous-mîmes plus de cinq mois pour faire une route qu'on fait, en général, en moins de semaines. C'étoit un voyage de retour. Enfin, après bien des contrariétés, nous atteignîmes la rade de *Nagapatnam*.

Notre capitaine Koelbier (c'étoit le nom de ce monstre) avoit, pendant notre trajet, traité de la manière la plus cruelle, non-seulement les simples matelots, mais aussi les officiers de tout grade. C'étoit de la même manière qu'il en avoit agi sur tous les vaisseaux qui lui avoient été confiés.

Parmi ses autres actes de barbarie, il fit, pour une très-légère faute, battre d'une manière si horrible, avec des cordes, deux *lascars*, qu'ils en moururent le même jour.

J'avois dressé en secret un procès-verbal, dans lequel j'exposois, d'une manière énergique et touchante, cette conduite atroce, que je fis signer avec moi par le ministre, ceux des officiers de quart qu'il avoit chassés à fond de

calle, ainsi que par le quartier-maître, le canonnier et quelques autres marins. Muni de cette pièce, je me rendis à terre avec le *serang* des *lascars* (1), pour porter plainte du meurtre que le capitaine avoit commis sur ses gens.

Quelques jours après un *péon* (2) du fiscal vint à bord pour m'ordonner, ainsi qu'aux autres témoins, de nous rendre sur-le-champ à l'hôtel-de-ville, où le conseil de justice étoit déjà assemblé.

Après qu'on nous eut interrogés, on voulut savoir quel étoit l'auteur du procès-verbal que nous avions déposé.

Mes co-témoins se tournèrent vers moi et me nommèrent. Le secrétaire prit alors la parole, et me dit qu'il seroit dommage que je restasse sur un vaisseau; que j'avois une belle écriture, et que mon style n'étoit pas mauvais; qu'enfin on pourroit faire quelque chose de moi, si je me sentois disposé à rester à terre et à me placer dans ses bureaux.

Cette proposition me plut, et je me détermi-

---

(1) Le chef d'une troupe de *lascars* s'appelle *serang*, ce qui répond au titre de chef des matelots.

(2) Le *péon* est un sergent de justice quand il appartient au fiscal; sinon ce n'est qu'un simple messager.

nai sur-le-champ à accepter la proposition qu'on me faisoit. Il est vrai que jusqu'alors je m'étois entièrement voué au service de mer, et que j'avois fait d'assez grands progrès dans la science nautique pour pouvoir subir un examen comme officier de quart. Je pouvois par conséquent espérer d'avancer promptement en grade. Cependant je me flattois de trouver à terre des occasions plus favorables pour faire mon chemin, sans être exposé aux désagrémens et aux dangers qu'on éprouve chaque jour sur un vaisseau.

D'ailleurs, en restant à bord j'avois tout à craindre de la vengeance de Koelbier, puisque j'avois été le chef de ses accusateurs, et l'on sait que le capitaine d'un vaisseau de la Compagnie peut exercer un despotisme absolu sur son équipage.

Je demeurai donc à terre; mais au lieu de me placer à la secrétairerie, on me mit comme adjoint au bureau de commerce, où l'on manquoit alors de commis.

Me voilà tout d'un coup affranchi des dangers d'un élément perfide, et livré à une vie réglée et tranquille; mais ce fut là tout ce que j'avois gagné au change. J'éprouvai bientôt que je n'avois quitté un esclavage que pour me jeter dans

un autre, sans être plus certain de mon sort futur.

A bord, je n'avois à m'inquiéter ni de mon logement ni de ma nourriture. Lorsque je n'étois point de quart, je pouvois me reposer ou me livrer à ce qui m'étoit agréable, et il me restoit tout le temps nécessaire pour lire et pour étudier l'art de la navigation, sans que cela empêchât mes appointemens de courir : aussi avois-je toujours de l'argent devant moi.

Ici, au contraire, je devois rester depuis le matin jusqu'au soir devant mon bureau, et à peine me laissoit-on le temps de dîner. Copier et rien que copier des factures et des mémoires qui se ressembloient tous, étoit ma seule occupation. Qu'on juge du degoût que cela devoit me causer, d'autant plus que ma vie avoit été fort active jusqu'alors.

D'ailleurs, mes appointemens étoient fort médiocres, et j'entrevoyois peu de moyen de faire fortune. Tout ce que je pouvois espérer étoit de monter au grade de teneur des livres avec trente florins par mois, le florin compté à 15 sous de Hollande; car dans l'Inde, comme en Europe, les places s'obtiennent plus par la faveur que par le mérite.

Je devois donc me regarder comme con-

damné à terminer ma vie dans l'Inde, avec le grade de simple commis, sans pouvoir rien épargner sur mes modiques appointemens. Ma vanité ne put s'accoutumer à cette humiliante idée, et je tombai bientôt dans le découragement. Je m'aperçus alors que je m'étois trompé dans mon attente, et formé un trop magnifique tableau du service de terre. Cependant celui de mer m'étoit devenu odieux. Je refusai donc la place d'officier de quart de tribord que m'offrit le capitaine Johannessen que je connoissois depuis long-temps, et dont le vaisseau qui se trouvoit sur la rade de *Nagapatnam* étoit destiné pour l'Europe. Je voulus essayer encore quelque temps si je ne pourrois pas parvenir à faire fortune dans l'Inde (1), avant que de me livrer de nouveau à un élément perfide.

---

(1) *Faire fortune* sont deux mots qui causent la perte de la Compagnie, et doivent causer celle de toutes les Compagnies des Indes en général. Ils ont produit la dévastation et la dépopulation des plus grands pays et des plus puissans royaumes. Personne ne part pour l'Inde que dans l'intention de faire fortune. Cette malheureuse partie du monde est devenue la maison de force de l'Europe, qui y fait passer tous les mauvais sujets qui la déshonorent, et qui tous ont la prétention de s'enrichir promptement. Et comment y parviennent-ils ? C'est en volant la Compagnie qui leur confie ses inté-

Je fus long-temps à réfléchir sur les moyens que j'emploierois pour remplir mes vues. Une bonne conduite et beaucoup d'assiduité au travail étoient des conditions qu'il ne falloit nécessairement pas négliger, et sans lesquelles tous mes efforts auroient été inutiles. Mais cela ne suffisoit point : il falloit que je me distinguasse de mes collégues ; il falloit que je trouvasse le moyen de me rendre utile, si je voulois m'avancer dans ma carrière. A la fin je crus entrevoir la possibilité d'atteindre mon but.

En général, la Compagnie manque d'employés instruits dans ses possessions de l'Inde, surtout de ceux qui entendent la tenue des livres à parties doubles. Quelque étrange que cela puisse paroître, il n'est pas moins vrai qu'il ne se trouvoit alors à *Nagapatnam* qu'une seule personne en état de tenir le grand-livre (1); c'étoit

---

rêts, et en opprimant les malheureux naturels du pays. Sur dix qui retournent avec quelque argent dans leur patrie, il y en a neuf qui ne l'ont acquis que par les plus infâmes moyens.

(1) Le grand livre est formé de tous les livres des comptoirs hollandois, qui sont *Nagapatnam*, le chef-lieu, *Sadraspatnam* sur la côte de *Coromandel*, et *Palicole*, *Jaggernaicpouram* et *Bimilipatnam* sur la côte d'*Orixa*.

M. Scheuneman, *adigaar* (1) des villages, et cela lui valoit six cents pagodes (2) par an.

C'est donc sur les talens que je pouvois acquérir que je fondois alors l'espérance de ma prochaine fortune. Si je parvenois à être chargé de la tenue des livres de la Compagnie, il falloit bien qu'on songeât à m'avancer; et dans le cas même qu'on ne me donnât aucune place lucrative, on ne pouvoit manquer au moins de me gratifier de quelque récompense honnête.

Ce projet étoit cependant sujet à plusieurs difficultés. Il n'y avoit que M. Scheuneman qui pût m'instruire dans cette science; mais cet homme se regardoit comme trop au-dessus de moi pour que j'osasse me hasarder à lui demander ce service. Son caractère brutal, et l'influence qu'il a eue sur le sort de ma vie, mériteroient bien que je donnasse ici une idée de sa manière d'être, si je n'étois retenu par la considération qu'il est allié à une famille respectable.

---

(1) *Adigaar*, inspecteur en chef. C'est le grand bailli des villages.

(2) La pagode de Portonove est estimée valoir quatre florins dix sous, ou environ neuf francs cinquante centimes de France.

Au reste, il est fort probable qu'il n'existe plus.

Ces considérations ne me détournèrent point de mon projet. Il me paroissoit que ce que M. Scheuneman avoit appris ne devoit pas être au-dessus de ma conception, et que rien ne doit être difficile pour celui que le zèle et l'ambition stimulent.

Je me mis donc au travail, et parcourus avec avidité tous les papiers de la Compagnie, jusqu'à ce qu'enfin, après des peines incroyables, je parvins à surmonter tous les obstacles. Je n'avois pas été dix-huit mois à *Nagapatnam*, que je me trouvai parfaitement instruit de la tenue des livres.

Cela servit aussi à me rendre parfaitement familières toutes les autres affaires de la Compagnie; de manière que je devins d'une grande utilité à celui qui étoit chargé du transport du journal sur le grand-livre. De quoi n'est pas capable l'homme qu'anime le désir de bien faire, et qui ne se laisse pas décourager par les premières difficultés; ainsi que j'en ai fait plusieurs fois encore, dans la suite, l'expérience par moi-même!

C'est en suivant cette marche, que je me tirai de l'état de médiocrité et d'humiliation où j'étois,

m'étant fait plusieurs amis par ma bonne conduite, par mes talens et par mon assiduité au travail. Mes appointemens étoient augmentés d'un tiers; j'étois reçu dans les meilleures compagnies; mais je me voyois, en même temps, plus que jamais surchargé d'un travail pénible et fastidieux. Il est vrai qu'on me chargeoit de caresses et de louanges, en m'assurant que la première bonne place qui viendroit à vaquer m'étoit destinée de droit; mais tout se réduisoit à de vaines paroles.

Cela m'irrita. Je voyois plusieurs de mes collégues, qui n'avoient d'autre mérite que d'avoir des parens ou des amis dans le conseil, occuper et obtenir les meilleures places; tandis qu'avec tout le droit que je croyois avoir, par mon zèle et par mon travail, je demeurois toujours le même serviteur.

Je continuai néanmoins encore pendant quelque temps à remplir mon devoir, jusqu'à ce que je m'aperçus enfin évidemment que toutes les promesses qu'on ne cessoit de me faire se réduisoient absolument à rien.

Cela m'inspira naturellement du dégoût pour le travail. Je repris mes livres sur l'art de la navigation, parce que je prévoyois que je serois bientôt dans le cas de me remettre en mer; et,

en effet, il est à croire qu'il y a long-temps que j'aurois commandé un vaisseau, ou que les monstres de la mer m'auroient dévoré, si mon sort n'en avoit pas disposé autrement.

M. Scheuneman avoit souvent cherché à m'engager de travailler sous ses ordres; mais l'avarice sordide de cet homme m'avoit toujours éloigné de lui. Il me proposa enfin de tenir en son nom les livres de la Compagnie, et de me donner pour ce travail cent pagodes par an et sa table, avec la promesse de m'abandonner, au bout de deux ans, tous les avantages attachés à cette place. Comme cette proposition n'étoit pas à rejeter, je l'acceptai sans faire la moindre objection.

Il se rendit alors chez le gouverneur, pour lui dire que son grand âge et ses infirmités ne lui laissant pas l'espoir de remplir long-temps sa place de teneur de livres, il m'avoit choisi pour l'aider et pour lui succéder. Le gouverneur ayant approuvé ce projet, on donna ordre au chef du comptoir de commerce de m'accorder ma liberté, en même temps qu'on me fit savoir que je pouvois me placer sous la direction de M. Scheuneman.

Voilà donc enfin le chemin de la fortune qui se présente à moi! mes espérances alloient être

parfaitement remplies ! Je savois bien que cela ne pouvoit manquer ! Je me dis : six cents pagodes pour appointemens, et sans doute encore une autre bonne place par-dessus le marché ! Je calculai déjà avec une secrète satisfaction ce que je pourrois mettre de côté chaque année, et ce que je pourrois posséder au bout de dix ans ; car c'étoit bien là le temps que je devois passer dans l'Inde. En un mot, la tête remplie de projets ou plutôt de chimères, je commençai mon travail chez M. Scheuneman.

Deux années s'écoulèrent, et deux autres encore les suivirent, sans que M. Scheuneman songeât à remplir ses promesses. Il trouvoit toujours le moyen d'en éloigner l'exécution sous différens prétextes, et j'avois lieu de croire que son intention étoit de ne les jamais remplir, et de me laisser faire sa besogne aussi long-temps qu'il vivroit. Cela avoit déjà occasionné plusieurs altercations entre nous, et j'en avois même porté quelquefois mes plaintes au gouverneur, qui me promit de lui en parler ; mais il n'en résultoit rien. Je ne recevois ni argent ni livres.

Cela m'ennuya à la fin ; je résolus de ne point me laisser bercer plus long-temps par de vaines promesses, et de sacrifier mon temps pour ce vieil avare. Je le quittai malgré ses bonnes

paroles, ses représentations et ses menaces.

Il fut, à son tour, se plaindre de moi au gouverneur, qui me fit appeler. Cet acte de despotisme, et le droit qu'il s'imagina pouvoir exercer sur moi me révoltèrent. Je résolus, malgré tout ce qui pourroit en résulter, de ne plus rester à son service; résolution dans laquelle je fus soutenu par M. van Groll, qui étoit chargé du transport du journal sur le grand-livre, et qui désiroit beaucoup de me voir de nouveau attaché à son bureau.

Le lendemain je me rendis chez le gouverneur, l'esprit fort tranquille et me reposant entièrement sur la bonté de ma cause; cependant la chose tourna tout autrement que je l'avois pensé. M'étant présenté devant lui avec M. Scheuneman, il me tança fortement de ce que je refusois de remplir mes devoirs auprès de lui, et me condamna à tenir encore pendant trois ans, sans salaire, les livres, ou à me retirer du service de la Compagnie. Je dis que ce dernier parti étoit celui qui me convenoit le mieux. Fort bien, me répliqua-t-il d'un air de dépit, je vous dégage donc, et vous pouvez chercher fortune ailleurs (1); après quoi il me tourna le dos, et je quittai l'audience.

(1) Il ne s'imaginoit pas alors que je lui rendrois un

Me voilà donc mon propre maître ! je pouvois disposer de moi-même à mon gré ! La satisfaction que je goûtai en songeant que j'étois un homme libre (1) ne sauroit se décrire. De quel prix n'est pas l'indépendance pour une ame qui n'a point de reproches à se faire !

Je me félicitois de ne pas m'être laissé intimider par les menaces du gouverneur ; mais j'étois charmé surtout d'avoir trompé l'attente de mon vieil avare.

Pendant tout le temps que j'avois passé chez lui, il avoit reçu ses six cents pagodes par an, sans s'être donné la moindre peine. Je faisois le travail, et lui palpoit l'argent : il ne pouvoit certainement rien désirer de plus avantageux.

Voilà cette affaire terminée. Il falloit maintenant que M. Scheuneman se remît lui-même à l'ouvrage ; mais il en avoit peu d'envie, d'au-

---

jour de grands services et le tirerois d'une honteuse captivité. Que les grands et les riches ne méprisent jamais ceux qui sont au-dessous d'eux ! Il peut venir un moment où leurs secours ne seront pas à dédaigner. Je placerai, en son lieu, mon exemple avec M. le gouverneur van Vlissingue, parmi les milliers de ceux que l'histoire nous offre de ces retours de la fortune.

(1) Homme libre (*vryman*) est le nom qu'on donne dans l'Inde à ceux qui ne sont pas au service de la Compagnie.

tant plus qu'il étoit d'un grand âge, infirme, et fort occupé par sa place d'*adigaar*. Il paroissoit donc probable qu'il s'adresseroit de nouveau à moi, et je m'étois préparé en conséquence.

Je ne m'étois point trompé. Il vint me trouver le même soir. Il fit semblant d'avoir pitié de moi, et de me plaindre du fâcheux événement qui m'étoit arrivé. Il considéroit ma conduite comme une étourderie de jeune homme, et finit par m'offrir, avec une feinte bonhomie, sa protection auprès du gouverneur, si je voulois lui promettre de reprendre mes occupations chez lui.

Au lieu d'accepter avec empressement ses offres, comme il se l'étoit imaginé, je lui donnai à comprendre que je me félicitois d'être délivré de son service. Je lui fis, en même temps, d'amers reproches de son avarice et de sa mauvaise foi à mon égard.

Il s'étoit certainement imaginé qu'il me trouveroit triste et abattu; de sorte que la manière ferme et leste dont je le reçus, le déconcerta entièrement.

Il revint cependant à la charge, en m'assurant que ce qu'il avoit fait n'avoit été que pour mon bien; que j'étois jeune encore, et qu'une somme aussi considérable d'argent auroit pu me

perdre; qu'il ne voyoit pas ce que j'en aurois pu faire; que d'ailleurs j'étois son adjoint effectif, et que j'avois sa table à mon service.

Lorsqu'il vit enfin que tous ces discours ne faisoient aucune impression sur moi, il se tourna d'un autre côté, et me proposa de faire un nouveau traité.

Je demandai qu'il commençât préalablement par me payer les quatre cents pagodes qu'il me devoit, d'après notre première convention, en ajoutant que je consentois à tenir ensuite de nouveau ses livres pendant deux ans, moyennant qu'il me payât la moitié des six cents pagodes que lui valoit sa place, et qu'après ce terme il m'abandonnât entièrement ses livres. J'insistai surtout que cet acte entre nous fût passé devant notaire, parce que je m'en rapportois moins à sa parole qu'à celle que pourroit me donner un *parria* (1).

C'en étoit trop! Sans répondre un seul mot, il gagna la porte en murmurant; il falloit donc regarder comme impossible tout espoir d'accommodement entre nous deux.

Mais cela ne fit aucune impression sur moi; car j'avois résolu de ne plus retourner chez lui,

(1) On sait que les *parrias* forment la plus basse et la plus méprisable classe parmi les Hindous.

quand même il auroit satisfait à toutes mes demandes. J'étois trop révolté dans ce moment de ses procédés, pour que je pusse croire que nous en viendrions jamais à une réconciliation. Je l'avois sans doute grièvement offensé; mais je pense qu'il l'avoit bien mérité; car j'avois à lui reprocher de me trouver, loin de ma patrie, sans occupation et sans secours. Je venois de satisfaire mon juste dépit, et il n'étoit plus temps de songer aux suites que ma conduite pourroit avoir.

Mais cette indifférence ne dura pas longtemps; peu à peu mon esprit se calma, ma vanité fit place à de plus mûres réflexions, et je fus fâché d'avoir refusé d'écouter, dans mon emportement, les propositions qu'il m'avoit faites. Ma liberté et mon indépendance imaginaires m'avoient fait tourner la tête. J'aurois dû agir avec plus de prudence; mais il étoit trop tard. D'ailleurs, je ne pouvois me résoudre à m'humilier devant M. Scheuneman; cela répugnoit trop à ma fierté; j'aurois préféré de souffrir la plus affreuse misère.

Mais pourquoi me serois-je livré au désespoir? Je m'étois déjà, durant le cours de ma vie, tiré de tant de mauvais pas; devois-je donc craindre de rester sans ressource dans la cir-

constance où je me trouvois en ce moment ?

Mille projets me passèrent par la tête ; tantôt je voulois faire une chose et tantôt une autre, mais l'argent me manquoit, de même que le crédit ; de sorte que tous mes plans se trouvoient détruits aussitôt que conçus.

Tout bien considéré, je ne pouvois rester plus long-temps à *Nagapatnam*, où l'on racontoit de plusieurs manières également offensantes pour moi, mon différend avec M. Scheuneman, et mon congé du service de la Compagnie ; et chaque fois avec de nouveaux mensonges, ainsi qu'on sait que cela se pratique généralement. Aussi mes meilleurs amis ou ceux qui avoient prétendu l'être, m'évitèrent avec soin, et chacun me traita avec mépris, ou du moins avec indifférence, depuis que le gouverneur s'étoit déclaré défavorablement à mon égard.

Il m'est impossible d'exprimer à quel point je fus sensible à cette conduite injuste et méprisable, que j'avois si peu méritée. Je ne pouvois donc rester davantage à *Nagapatnam*. Mais où aller ? Il y avoit peu d'apparence que je pourrois trouver à m'occuper parmi les François qui n'avoient plus d'autre établissement sur toute la côte que *Pondichery*, avec *Karikal*, qui

est un misérable endroit (1). Leur Compagnie n'y avoit qu'un très petit nombre d'employés, et les habitans étoient entièrement ruinés depuis la dernière guerre avec les Anglois.

Il y avoit moins à espérer encore chez les Danois à *Tranquebar*. (2) Leurs comptoirs et leurs loges offroient peu d'occupation, et leur Compagnie mettoit la plus grande économie dans tout ce qu'elle faisoit.

Si la langue angloise m'étoit familière, je serois sauvé, me disois-je; car j'avois toujours entendu dire qu'il étoit facile de faire fortune

---

(1) *Karikal*, forteresse dans le royaume de *Tanjaor*, sur une des branches du *Coleram*, à quatre milles au nord de *Nagapatnam*. L'ancienne forteresse, se nomme *Karcangery*; la ville, qui porte le même nom, n'en est éloignée qu'à une portée de canon. Elle est fort ancienne, et paroît avoir été grande. Les François l'obtinrent en 1738 du roi de *Tanjaor*; mais les Anglois l'ont depuis entièrement détruite.

(2) *Tranquebar* est à deux milles de *Karikal*. C'est une belle ville, dont la plupart des maisons sont peintes en blanc, et ombragées par de grands arbres. Lorsque les Danois achetèrent cette place du roi de *Tanjaor*, ce n'étoit encore qu'un petit hameau. Il y avoit ici une célèbre mission pour la conversion des Gentils, laquelle a subsisté pendant près d'un siècle, mais qui a cessé d'exister il y a peu de temps.

chez les Anglois. Je dressois bien une minute; je possédois le françois, le hollandois et quelques langues indiennes; l'anglois seul me manquoit; mais il ne me paroissoit pas difficile de l'apprendre, et quelques mois devoient suffire, selon moi, pour le bien posséder. Il falloit donc me mettre promptement au travail; et par bonheur il se trouva parmi la garnison de *Nagapatnam* un soldat anglois, qui venoit, depuis peu, de déserter d'un établissement de sa nation. Je lui offris trois pagodes par mois et sa nourriture. Ces conditions furent acceptées avec empressement par Elliot (c'étoit le nom du soldat), qui me promit de me mettre promptement en état de parler sa langue.

Dès ce moment toutes mes inquiétudes disparurent. Je ne songeai plus qu'à la fortune que je devois faire chez les Anglois. Mon imagination me présenta même en perspective le moment où, comblé de biens, je devois retourner en Europe, et celui où je pourrois embrasser ma mère et ma famille, car je n'avois plus de père. Je me figurai d'entendre leurs cris d'étonnement et de joie; de voir couler leurs larmes de tendresse, et de me sentir presser contre leur sein.

Je désirois, dans ce moment (que le ciel

me pardonne), de trouver mes parens réduits à la nécessité, afin de jouir du plaisir inexprimable de répandre sur eux mes bienfaits, et de leur assurer à l'avenir des jours tranquilles et heureux. Je pensois, comme je pense encore aujourd'hui, qu'il ne peut y avoir de plus grand bonheur sur la terrre, que celui de soutenir ses parens dans leur vieillesse; ce qui n'est, au reste, qu'un bien foible dédommagement de tout ce qu'ils ont fait pour nous pendant notre enfance.

Cette douce perspective flattoit si agréablement mon ame, que je cherchois souvent la solitude pour m'en occuper pendant des heures entières.

Il est vrai que ces agréables chimères de bonheur s'évanouirent peu à peu, et disparurent enfin entièrement; mais sans que l'espoir et la certitude même que je pourrois me procurer une honnête existence chez les Anglois m'abandonnât un instant. Je n'avois aucune inquiétude sur l'avenir. Et que peut-on craindre quand l'espérance soutient notre courage, et qu'on jouit d'ailleurs de toute la plénitude de la jeunesse et de la santé, avec quelque talent et l'amour du travail?

Fier et la tête haute, je me promenois dans

les rues de *Nagapatnam*, où j'arrêtois toutes les personnes de ma connoissance pour leur dire, d'un air de triomphe, que j'allois partir pour *Madras*.

A ces discours les uns levoient les épaules, les autres rioient d'un air ironique, d'autres encore me plaignoient ; mais le plus grand nombre, et surtout mes anciens collègues, approuvoient ma résolution. Que nous serions heureux, disoient-ils, si nous pouvions nous rendre chez les Anglois ! C'est-là où l'on peut espérer de voir son travail richement payé.

On pense bien que je ne recevois plus de salaire depuis qu'on m'avoit donné mon congé de la Compagnie ; et je n'avois point d'autres revenus. Il fallut donc que, pour subsister avec mon maître d'anglois, je vendisse mes plus précieux effets. Après avoir sacrifié tout ce dont je pouvois à la rigueur me passer, il ne me restoit que ce qu'il falloit strictement pour payer mon passage à *Madras* sur un *thoni* qui se trouvoit alors sur la rade. J'avois déjà donné congé à Elliot, et abandonné ma maison, pour aller loger chez le maître tonnelier, M. Templyn, qui étoit le seul ami que j'avois conservé dans mon malheur.

Deux jours avant mon départ le garde ma-

gasin en chef; M. Daniel Simons, me fit appeler. « Qu'entends-je, me dit-il, on « m'a assuré que vous voulez passer chez les « Anglois? cela est-il vrai? »

« On vous a bien instruit, lui répondis-je; « oui, je compte y aller; rien n'est plus sûr; « je pars après-demain. »

« C'est ce que vous ne ferez point, s'écria- « t-il, d'un ton animé; c'est ce que vous ne « ferez certainement point! On en a mal agi « avec vous, je l'avoue; mais cela ne vous « autorise point à abandonner votre nation. »

« Il est honteux, continua-t-il, qu'on ré- « duise à la dernière extrémité un jeune « homme qui a rempli son devoir, et qu'on le « force d'aller chercher de l'occupation chez « une nation étrangère. Mais il faut que vous « renonciez à ce projet? J'ai quelque chose « de mieux pour vous, et suis charmé de « pouvoir vous l'offrir. Voulez-vous vous « rendre à *Sadras* ? »

« *A Sadras !* dis-je d'un air étonné. « Que veut-on y faire de moi? »

« Mon frère, répondit M. Simons, vient « d'être nommé sous-chef de ce comptoir, et « cherche une personne qui soit en état de

« tenir les livres de commerce de la Compagnie.
« Si cette place vous convient, vous n'avez
« qu'à parler. Je vous promets un salaire hon-
« nête et d'autres avantages; mais il faut que
« vous partiez sans différer; car mon frère
« se trouve dans l'embarras. »

Cette proposition inattendue me frappa tellement que je ne sus que répondre sur-le-champ; je demandai deux heures pour y réfléchir.

« Fort bien, me dit-il; je vous attends à
« dîner, pour en causer plus amplement en-
« semble, et pour savoir votre résolution. »

Que pouvois-je faire? Je ne devois pas laisser échapper une occasion aussi avantageuse, qui ne se présenteroit peut-être pas de sitôt; et cela sur un comptoir extérieur, où j'avois désiré depuis long-temps d'être placé.

Il est vrai que je devois alors renoncer à mon plan d'aller à *Madras*, et je voyois s'évanouir les songes agréables dont je m'étois bercé de faire promptement fortune. Mais en considérant bien la chose, il ne me restoit point de réflexion à faire. De quels reproches ne me serois-je pas rendu digne, si j'avois laissé échapper cette belle occasion de me tirer de l'état pénible où je me trouvois dans ce moment. Je pouvois

d'ailleurs me rendre dans la suite, si je le voulois, à *Madras*, qui n'est qu'à douze milles de *Sadras*.

C'est avec cette résolution que je retournai chez M. Simons; et nous fûmes bientôt d'accord. Nous passâmes un traité double entre nous, et il me donna ving-cinq pagodes pour faire mon voyage. Quelques jours après, je m'embarquai sur un bâtiment de la Compagnie destiné pour *Sadras*.

CHAPITRE II.

Mon arrivée à Sadras. *Le nabab Hyder-Ali-Chan. Sa haine implacable pour les Anglois. Coalition contre ce prince. Son incursion dans le Carnatic. Dévastation. Surprise perfide des établissemens hollandois par les Anglois. Sommation de* Sadras. *Sa capitulation.*

C'EST de cette manière que je me trouvai placé à *Sadras* (1), dont le séjour me plut

(1) *Sadras* ou *Sadraspatnam*, ou proprement *Shodringapatnam.* Il y en a qui prétendent que cette place tire son nom de *Shadrinskie*, qui veut dire échiquier; d'autres font venir son étymologie de *Shotto rongam* (mille difficultés). Cette loge est fortifiée, et la Compagnie tient à ferme ce village et son territoire, qui sont avantageusement placés pour le commerce dans les états du nabab d'*Arcot.*

Les Hollandois ont commencé à s'y établir en 1600. Toutes les toiles qu'on y fabrique de différentes espèces, sont, en général, plus fines et plus belles que celles qui se font plus avant dans le Sud. Ce sont les mourisses, les gingams bleus, les salempours et les

beaucoup. La société y étoit agréable, le commerce florissant, les environs offroient les sites les plus rians et les plus pittoresques, l'air y étoit pur et sain, j'avois de bons appointemens, sans que le travail fût fort pénible : que pouvois-je désirer de plus ?

Le zèle et l'attention que je portai à mon travail, joint à ma connoissance des langues et du commerce de la Compagnie, mais surtout ma bonne conduite, me firent aimer et

---

percalles qu'on fabrique le plus ici. On y peint encore les chits, qui sont aussi beaux et à aussi bon compte au moins que ceux qu'on peint à *Paliacate*.

Mais comme ce dernier endroit est un village qui appartient en propriété à la Compagnie, et comme les peintres y sont beaucoup en arrière dans leurs fournitures et dans le paiement de leur capitation, la régence de Batavia a jugé à propos de faire les plus grandes commandes à *Paliacate*, afin que les peintres pussent mieux payer avec le temps leurs dettes.

Il y avoit aussi à *Sadras* une teinture en bleu, où l'on teignoit une grande quantité de toile. On y payoit autrefois huit cents pagodes de droits d'entrée et de sortie ; mais en 1676 le roi de *Golconde* déchargea généreusement les Hollandois de cette imposition.

Cette loge a été surprise et pillée par les *Marahtes*, qui firent prisonniers les Hollandois qui ne purent se sauver par la fuite. On les retira cependant ensuite de leurs mains par des présens.

estimer de tout le monde. En un mot, je me trouvois heureux et content; de sorte que je pris la résolution de terminer à *Sadras* mes jours en paix et en repos.

Mais un événement inattendu vint détruire tout à coup mes espérances et mes projets.

Le nabab de *Myssore*, Hyder-Ali-Chan Bahadour (1), ce prince vaillant et magnanime,

---

(1) Hyder Ali étoit le fils d'un officier de cavalerie du Mogol. Il avoit passé une partie de sa jeunesse à *Delhi*, et se trouvoit dans cette capitale de l'Inde lorsque le fameux Nadir y porta la terreur de ses armes.

Dès l'âge le plus tendre il fit connoître ses dispositions guerrières; et tandis que ses camarades s'amusoient à jouer, il s'exerçoit déjà aux armes.

Son père avoit fait plusieurs campagnes au service du radja de *Myssore* (proprement *Mahasour*), et s'étoit particulièrement distingué par une victoire qu'il remporta sur les *Marahtes*. Le radja, pour le récompenser de ses éminens services, lui donna la forteresse de *Bengalour*.

Cette possession devint l'héritage du jeune Hyder, à qui son père laissa de plus l'exemple de son courage pour l'agrandissement de ce patrimoine.

A l'âge de vingt-un ans il avoit acquis une assez grande réputation dans une bataille sur la côte de *Coromandel*, pour que le radja de *Myssore* lui confiât le commandement général de ses troupes. Il ne fut pas plutôt par-

se voyant sans cesse insulté et harassé par les Anglois, à qui il avoit juré une haine impla-

---

venu à cette dignité qu'il n'eut plus d'autre but que de s'élever à la première place de l'état.

Canero, premier ministre du radja, ne découvrit ce projet de Hyder que lorsqu'il n'étoit plus temps d'en empêcher l'exécution. Il étoit parvenu à se rendre assez puissant pour qu'on fût obligé d'employer contre lui les forces des *Marahtes*, qui l'assiégèrent dans sa forteresse de *Bengalour*.

Hyder, qui eût le bonheur de les repousser, courut alors lui-même attaquer le radja dans sa capitale de *Seringapatnam*.

Il employa ici la ruse. Il sut engager ce jeune prince, qui ne faisoit que de monter sur le trône, et que son âge rendoit trop confiant, à lui ouvrir les portes de la ville. Il lui fit croire, qu'il n'avoit pris les armes que pour punir ses ennemis, et surtout son ministre, avec promesse de se soumettre, si on le remettoit entre ses mains.

On le crut, et le fidèle Canero fut livré. Ce fut, au reste, la seule victime que Hyder sacrifia à sa vengeance.

Tout paroissoit alors bien aller. Hyder témoigna au commencement une grande soumission à son légitime souverain; mais il ne tarda pas à soulever les troupes, qui lui étoient déjà dévouées, contre le radja, qui fut détrôné et renfermé avec sa famille dans un palais, où,

cable, ne pouvant souffrir plus long-temps leurs injustices et leurs vexations, se détermina

---

quoique étroitement gardé, on le traita avec tous les égards qui étoient dus à son rang.

Après la mort de ce prince, qui ne tarda pas d'avoir lieu, Hyder, qui jusqu'alors n'avoit pris que le titre de régent, s'arrogea celui de nabab de *Myssore*, et se mit sur le trône.

Il avoit gagné l'armée par ses libéralités, et aucun des *palegaars* ni du peuple n'osa déclarer que sa puissance n'étoit pas légitime, et l'on s'accoutuma bientôt à son gouvernement.

Voilà une courte esquisse de sa vie ; traçons maintenant le tableau de son caractère.

Un grand nombre de contrariétés et de malheurs qu'il éprouva durant sa carrière, l'instruisirent de bonne heure par l'expérience, animèrent son courage, et développèrent en lui ce grand caractère qu'il a montré ensuite dans le gouvernement de ses états et sur le champ de bataille. Il n'avoit pas l'esprit fort orné, mais savoit apprécier chaque chose à sa juste valeur. Il possédoit surtout le talent, qui manque si souvent aux princes, de bien connoître les hommes.

Il étoit naturellement courageux, entreprenant, et méprisoit toute vaine parade. Il aimoit beaucoup à s'instruire, principalement dans la tactique, et avoit introduit celle d'Europe dans ses armées; parce qu'il s'étoit aperçu que c'est elle qui les rend si redoutables en campagne; tandis qu'ils sont fort au-dessous des

enfin à délivrer pour toujours l'Inde entière de ce terrible fléau.

Indiens en courage, en agilité, en force corporelle, ainsi que dans le maniement des armes blanches; de sorte que si les Européens n'avoient pas les armes à feu, ils ne posséderoient plus un pouce de terre dans l'Inde Mais je parlerai plus au long de ceci dans une autre occasion.

Hyder étoit de la religion mahométane; mais il étoit au-dessus de ses préjugés, ménageoit toutes les sectes, qu'il cherchoit à avoir toutes pour amies, lorsqu'elles pouvoient servir à lui faire atteindre son but.

Il savoit se plier à toutes les circonstances, et ne pas porter ses entreprises au-dessus de ses moyens; il joignoit la ruse à la force des armes, et mettoit l'or ou le fer en usage selon que ses intérêts l'exigeoient.

Fidèle à ses promesses, il n'a jamais été le premier à rompre ses traités. Il étoit généreux, bienfaisant, et ses moindres sujets avoient un libre accès auprès de sa personne, et tous obtenoient également justice, sans distinction d'état et de rang.

En un mot, c'étoit un grand prince, et méritoit infiniment plus ce titre qu'un Alexandre, qu'un Charles XII, et que plusieurs autres à qui l'adulation a prodigué cet honneur.

S'il est honorable, s'il est grand, de délivrer sa patrie de l'oppression des étrangers, alors, je le répète, Hyder mérite le surnom de grand au-dessus de plusieurs autres princes. La guerre qu'il alloit maintenant

Cependant ses forces étoient trop foibles pour l'exécution de ce grand projet. Pour le faire

---

entreprendre contre les Anglois, et qu'il a continuée avec tant de gloire dans la suite, ne devoit être attribuée qu'au désir honorable de délivrer tant de peuples indiens du joug honteux des Anglois ; projet qu'il tâcha d'exécuter malgré l'abandon où le laissèrent tous ses alliés ; mais il perdit trop tôt la vie. Ah ! puisse un autre prince, qui soit animé du même zèle et de la même audace, prendre sa place. Holkar ! Seman Shaw ! mon espérance et celle des nations opprimées de l'Inde, reposent sur vous !

L'argent et la dissension que les Anglois savent répandre parmi les princes mahométans, sont les seuls moyens par lesquels ils reculent leur chute. La coalition que le célèbre et malheureux Cheitting, radja de *Benares*, forma contre eux, leur coûta d'immenses trésors à dissoudre : ils étoient alors, comme ils le sont cette fois avec Hyder Ali, sur le bord du précipice.

« Voyez, dit Cheitting, dans le fameux manifeste « qu'il envoya aux princes indiens pour les engager à se « joindre à lui contre leurs ennemis communs, voyez « mon empire, voyez ces malheureuses contrées sur « lesquelles ils étendent leur sceptre de fer. L'état dans « lequel elles se trouvent indique bien mieux leurs li- « mites que ne pourroit le faire la nature ou l'art. Mes « champs sont cultivés ; mes villes et villages sont rem- « plis d'habitans ; mon royaume représente un vaste « jardin, et tous mes sujets sont heureux. Les princi-

réussir parfaitement, il auroit fallu les attaquer simultanément de toutes parts et les chasser de

---

« paux marchands de toute l'Inde (grace à ma justice « et à ma droiture) fixent leur demeure dans ma capi- « tale. Elle est la banque de l'Inde; elle renferme les « trésors des *Marahtes*, des *Jakts*, des *Sheiks*, des « *Hindous*, et de plusieurs autres nations. C'est ici « que les veuves et les orphelins déposent tous leurs « biens, et trouvent un asile contre l'avarice et la ra- « pine. La vie et les richesses de tout le monde y sont « en sûreté. Le voyageur et l'étranger passent sans « crainte par mes états, et peuvent s'endormir tran- « quillement à côté de leurs marchandises. »

« Dans les provinces de la Compagnie angloise, au- « contraire, la famine et la misère parcourent ensemble « les champs dépeuplés et les villages abandonnés. On « n'y rencontre que des vieillards et des hommes ma- « lades ou malheureux, qui n'ont pas été en état de « fuir, ou bien des voleurs et des assassins. De sorte « que personne n'est sûr de son existence en traversant « les terres qui appartiennent aux Anglois, etc., etc. »

Hyder Ali Chan mourut le 9 décembre 1782, à *Arcot*, la capitale du Carnatic, qu'il avoit enlevée, peu de temps auparavant, d'assaut aux Anglois. Sa mort les délivra du plus redoutable ennemi qu'ils aient jamais eu dans l'Inde. Il y a tout lieu de soupçonner qu'ils l'ont fait périr secrètement par le poison; car cela est assez leur usage; et je pourrois nommer plusieurs princes indiens dont ils se sont débarrassés de cette manière, pour s'emparer ensuite de leurs états.

toutes leurs possessions à la fois, afin qu'ils n'eussent trouvé nulle part une retraite, où ils pussent s'établir pour reprendre de nouvelles forces.

Pour cet effet il fit des alliances avec plusieurs princes indiens, et l'on résolut qu'ils prendroient tous, en même temps, les armes contre leurs oppresseurs, pour ne les poser qu'après qu'on les auroient entièrement détruits.

Jamais la puissance des Anglois dans l'Inde n'a été plus près de sa fin; jamais les princes de ces belles contrées n'ont paru mieux connoître leurs véritables intérêts; et jamais on n'y avoit vu former une plus redoutable coalition.

Hyder-Ali et le Nizam devoient attaquer le *Carnatic*, tandis que, de leur côté, les *Marahtes* étoient chargés de cerner les Anglois du côté de *Surate* et de *Guzurate* (1); et le radja de *Bérar* avoit pris sur lui de tomber dans le *Bengale*.

C'en étoit fait des Anglois, si cette coalition

---

(1) *Surate* a été une des plus grandes et des plus florissantes villes de l'Inde. *Guzurate*, qui est la douzième soubahie de l'Hindoustan, a depuis *Odaipour* à l'orient jusqu'à *Por Bender* cent vingt-cinq milles d'étendue, et depuis *Bargaon* au nord jusqu'au sud de *Surate*, cent dix milles.

avoit pu se maintenir; mais ils parvinrent à écarter le danger qui les menaçoit : en sacrifiant des sommes immenses et en employant d'autres moyens secrets, ils surent détacher le nizam et le radja de *Bérar* de la coalition avant que la campagne eût lieu. Ces princes lâches et intéressés demeurèrent tranquilles spectateurs d'une guerre qui n'avoit été entreprise que pour le bien général contre un ennemi commun.

Peuples malheureux qui gémissez sous le joug de ces Européens! c'étoit en vain que vous teniez vos regards fixés sur vos deux libérateurs! c'étoit en vain que vous espériez pouvoir vous sous traire à une puissance ennemie! L'or des Anglois avoit su corrompre, comme il le fait en Europe, ceux qui auroient dû prendre le plus à cœur vos intérêts.

Les Anglois étoient donc parvenus à se délivrer de deux redoutables ennemis; il ne restoit plus que les *Marahtes*, ce peuple puissant, mais divisé et d'un caractère inconstant, dont ils espérèrent de s'assurer bientôt; ce qui ne leur réussit cependant point aussi promptement qu'ils l'avoient pensé (1). Ce ne fut qu'après avoir

(1) Les colonels Mathews, Braithwait et Baily avoient

perdu plusieurs batailles et s'être vus réduits à la plus grande extrémité qu'ils parvinrent, par d'immenses sacrifices, à signer une paix honteuse en novembre 1782.

Mais quand même cette paix auroit été dix fois plus onéreuse et honteuse, ils n'auroient pas manqué de l'accepter à cette fatale époque; sachant bien qu'ils pourroient toujours trouver, dans la suite, quelque prétexte pour la rompre, ainsi qu'ils le firent en effet; car le nombre de leurs traités et de leurs alliances dans l'Inde est égal à celui de leurs violations.

Ce délaissement de tous ses alliés ne put cependant décourager l'ame ferme de Hyder-Ali-Chan, ni le faire renoncer à sa grande entreprise: il continua donc à faire seul face aux Anglois.

On ne sauroit comprendre comment ils purent demeurer indifférens en voyant les grands préparatifs de guerre que fit alors ce prince, d'autant plus qu'ils ne devoient pas ignorer qu'ils en étoient seuls l'objet. Tous leurs efforts se bornèrent à rompre la coalition, sans s'occuper à rassembler des troupes, et sans renforcer leurs garnisons et leurs postes. En un mot, leur gouver-

---

été complètement battus; il n'échappa pas un seul homme du corps d'armée de ce dernier.

nement ne prit aucune mesure pour écarter l'orage dont étoit menacé la malheureuse province de *Carnate* (1); pas même lorsqu'ils reçurent la nouvelle certaine que l'armée de *Myssore* se trouvoit déjà devant ces éternels remparts (2) qui séparent le *Malabar* du *Coromandel*, et que Hyder-Ali, profitant de leur indolence, tomba tout-à-coup comme un torrent par les *Cannemas* (3), et couvrit toute la contrée de ses troupes.

La première nouvelle qu'on reçut à *Madras* de cette incursion parut si peu vraisemblable, qu'on l'écouta avec mépris; mais la prise et l'incendie de *Conjeveram* et autres places; l'apparition de la cavalerie ennemie et des gens de la campagne qui vinrent chercher un refuge, annoncèrent si visiblement le prochain danger, qu'on ne put le mettre plus long-temps en doute.

---

(1) La province de *Carnate* a pour limites à l'ouest, les montagnes de *Ballegate*; au nord, la rivière *Kishtna*; au sud celle de *Calieram*, qui est une branche de la rivière *Caverie*; et la mer lui sert de bornes à l'est.

(2) Ce sont les montagnes de *Ballegate* dont il vient d'être parlé, qui séparent la côte de *Malabar* de celle de *Coromandel*.

(3) *Cannemas* est le nom qu'on donne à quelques gorges étroites de ces montagnes.

Le nabab Hyder-Ali, quoiqu'en puissent dire ses ennemis, étoit un prince juste, qui gouvernoit ses sujets avec douceur; mais la haine invétérée que lui avoient inspirée les Anglois, le rendit cruel et sanguinaire. Il regardoit comme ses ennemis tous ceux qui vivoient sous leurs lois; ce qui fut cause que les malheureux cultivateurs et les habitans de la province de *Carnate* devinrent ses premières victimes, et durent expier des fautes dont ils n'étoient pas coupables et qu'ils ignoroient même.

De forts détachemens de sa grande armée se portèrent sur tous les points et s'emparèrent de toutes les petites places non fortifiées dont les habitans furent passés au fil de l'épée. De grandes bandes de *lutivallas* (1) se répandirent avec la promptitude de la foudre sur le pays, et firent tout périr par le fer et le feu, sans distinction d'âge et de sexe.

Il y avoit près de deux ans que je demeurois à *Sadras* lorsque cette guerre destructive éclata. Le bruit couroit alors qu'on en vouloit aussi aux

(1) Ces *lutivallas* forment ce qu'on appelle en Europe les partis bleus. Ils s'équippent à leurs propres frais, et ne reçoivent point de solde, ou du moins est-elle fort petite; de sorte qu'ils ne vivent que de vol et de rapine; et l'on s'en sert pour dévaster le pays.

Hollandois, qui devoient avoir donné des sujets de mécontentement au nabab. Il est facile de s'imaginer dans quelles alarmes cela nous jeta.

Nous fûmes cependant bientôt tirés de cette inquiétude. Un *vakiél* (espèce d'ambassadeur) du nabab, nous apporta l'assurance que nous n'avions rien à craindre, si nous nous tenions seulement neutres. Hyder-Ali avoit donné les ordres de ne point nous molester, et il tint fidèlement sa promesse à cet égard; de sorte que nous étions tranquilles et heureux, tandis que la destruction et la mort régnoient autour de nous. Mais que les mortels prévoyent peu le sort qui les attend!

Notre tranquillité ne fut pas de longue durée. Un ennemi non moins vindicatif et cruel que Hyder-Ali, mais beaucoup plus perfide, vint nous surprendre, tel qu'un assassin attaque inopinément le paisible voyageur dans une forêt (1).

---

(1) Le système machiavélique et méprisable des Anglois, d'attaquer hostilement leurs voisins, sans les prévenir, ne doit être attribué qu'à leur lâcheté et à leur rapacité. C'est ainsi qu'ils en ont agi, depuis peu, en Europe, avec la Hollande et le Danemarc; et c'est de même qu'ils se sont conduits, lorsqu'en 1780 ils déclarèrent la guerre aux Hollandois, et assaillirent, en même temps, leurs établissemens dans l'Inde. Leurs

Cet attentat eut lieu le 17 juin 1781, vers quatre heures après-midi. Le chef de *Sadras*, M. de Neys, nous avoit invités à dîner chez lui, et nous étions encore à table lorsque le sergent de garde entra dans la salle et dit à M. de Neys qu'un officier anglois, tenant un mouchoir blanc attaché à une canne, demandoit à lui parler.

Personne, dans ce moment, ne fit attention au mouchoir blanc. Plus on est de monde et plus la joie est grande, répondit M. de Neys; faites-le entrer, il boira avec nous à la prospérité de *Sadras*.

Nous vîmes alors entrer un jeune officier qui dit en françois à notre chef, qu'il étoit fâché de lui apprendre une mauvaise nouvelle, et plus encore d'être chargé d'une commission désagréable. La guerre, ajouta-t-il, est aujourd'hui déclarée entre l'Angleterre et la Hollande. Le capitaine Georges Mackay, commandant de *Chenglepet* (1), est campé avec son détache-

---

gouverneurs et autres agens étoient avertis long-temps auparavant de l'époque où cette attaque devoit avoir lieu. Qu'on cesse donc de citer la mauvaise foi des Algériens et des autres peuples barbaresques.

(1) *Chengleplet* n'est qu'à trois milles nord-ouest de *Sadras*.

chement à un mille d'ici. Il vous fait sommer, par moi, de remettre à discrétion aux armes de sa majesté britannique, le fort et l'établissement de *Sadras*.

Quel fut notre étonnement en apprenant cette nouvelle inattendue! On auroit dit que nous venions d'être frappés de la foudre. Du sein de la tranquillité et de l'abondance, se voir réduit ainsi tout-à coup à l'humiliation et à tous les maux qui accompagnent l'état d'un prisonnier de guerre! Tous les convives qui, peu de minutes auparavant étoient livrés à l'allégresse, étoient maintenant plongés dans le plus grand accablement.

Lorsque nous fûmes revenus un peu de notre surprise, nous nous livrâmes aux plus violens emportemens contre la conduite perfide des Anglois. Mais, hélas! à quoi ces injures pouvoient-elles nous servir? L'officier attendoit la réponse de notre chef, qui fit convoquer sur-le-champ le conseil. Mais qu'attendre d'une pareille assemblée? Notre consternation ne nous permit point de prendre une résolution définitive; nous ne fîmes que nous plaindre : le courage nous avoit entièrement abandonné.

A la fin cependant, ces premières impressions de crainte et de terreur se dissipèrent,

l'indignation et la colère prirent leur place, et nous résolûmes de nous montrer offensés de la manière dont nous venions d'être sommés. Il nous étoit impossible de faire la moindre résistance; vouloir la tenter eût été une folie. Nous décidâmes de faire des propositions raisonnables, que M. Mackay ne pourroit refuser d'accepter selon nous. Il n'avoit aucun droit de prétendre que nous nous rendissions à discrétion; nous appartenions à une nation reconnue, et l'on ne pouvoit nous regarder comme des rebelles.

Se rendre à discrétion aux Anglois dans l'Inde est autant que de leur accorder la pleine liberté de s'approprier tout ce qu'on possède, et c'étoit là le but de M. Mackay.

Nous dressâmes donc une capitulation, qui ne consistoit qu'en deux articles : « 1.° Les biens « et les propriétés particulières des habitans de « *Sadras*, de quelle nation qu'ils soient, se- « ront respectés et protégés. »

2.° « La garnison et les employés de la Com- « pagnie resteront prisonniers de guerre jus- « qu'à la paix, ou jusqu'à ce qu'un échange « ait lieu. »

Dans le cas que M. Mackay refusât d'accepter ces conditions, nous devions fermer les

portes du fort pour ne plus les ouvrir, quelques autres propositions qu'il pourroit nous faire. S'il employoit la force ouverte pour s'en rendre maître, nous étions résolus de ne lui offrir aucune résistance, mais de protester simplement contre cet acte de violence de sa part.

Il étoit sept heures du soir lorsque je partis avec M. Simons et le parlementaire pour nous rendre au camp.

Les Anglois étoient au bivouac à une bonne lieue de chemin de *Sadras*, à une certaine distance de la grande route, dans une plaine entourée d'un bois taillis fort épais, derrière lequel ils s'étoient tapis. Nous arrivâmes à leurs avant-postes, d'où l'on nous conduisit au camp.

Je fus étonné de la singulière tranquillité qui y régnoit : il n'y avoit ni feu ni lumière, et les soldats étoient couchés à terre les uns près des autres. Leur commandant étoit assis de même à terre devant une petite table de campagne, sans avoir de tente.

Aussitôt que le parlementaire nous eût annoncés, on alluma de la chandelle et on nous présenta des siéges ; après quoi on nous demanda notre réponse touchant la réduction du fort.

J'eus beaucoup de peine à me contenir lorsque j'aperçus le commandant Mackay. Il avoit pris un air hautain et fier, qui alloit fort mal avec son gros ventre pointu : on auroit dit qu'il vouloit nous anéantir par son regard.

Deux jours auparavant il avoit passé par *Sadras* avec un officier du génie, comme si c'eût été une simple promenade, et s'étoit même rendu à la maison de M. Neys, pour lui faire une visite, et qui l'invita à dîner, comme il s'y attendoit sans doute. Mais cette tournée ne fut qu'un prétexte, afin de pouvoir examiner l'état du fort et de la garnison. Il poussa la ruse jusqu'au point de faire plusieurs questions sur l'état du commerce de notre établissement, auxquelles on lui répondit franchement sans soupçonner sa perfidie. Il partit le soir, en faisant de grandes protestations d'amitié à notre chef, pour revenir en ennemi déclaré deux jours après.

J'étois le seul à *Sadras* qui parlât la langue angloise. Il fallut par conséquent que je portasse la parole; je m'armai de toute la fermeté que je pus pour cette mission désagréable.

« Capitaine, lui dis-je, avec un sourire iro-
« nique, le chef de *Sadras* vous fait renouveler
« ses remercîmens de la visite amicale que vous

« lui avez faite avant hier. Voici les conditions « auxquelles il consent de remettre le fort entre « vos mains. »

Il me regarda d'un air sournois et méprisant, prit la capitulation, la lut et la jeta vers moi, en disant : « Allez dire à votre chef que « je ne veux écouter aucune proposition ; s'il « refuse de satisfaire à ma demande, je saurai « l'y contraindre. J'ai avec moi du canon et « des échelles. »

« Capitaine, lui répondis-je, vous nous traitez « comme des *callouris* (1); nous sommes les « sujets d'une nation respectable. »

« Vous autres, répliqua-t-il d'un ton railleur, « pourriez bien, d'après tout ce que je sais, ne « pas mieux valoir que des *callouris*. »

Le sang me monta au visage de colère. Je ne pus m'empêcher de lui montrer mon dépit, quand il auroit dû m'en couter la vie. « Vous « auriez droit de nous regarder comme des *cal-* « *louris*, lui dis-je, d'un ton sec, si, comme « des voleurs, nous attaquions quelqu'un à « l'improviste, pour l'obliger de se rendre à

(1) Les *callouris* sont un peuple qui habite les forêts impraticables. En langue malabare *callou* signifie voleur.

« nous à discrétion, pour avoir le prétexte de « le spolier de son bien. »

Il fit semblant de ne point me comprendre. « M'avez-vous entendu ? Vous vous rendrez à « discrétion. »

« C'est ce que nous refusons de faire ; nous « protestons contre la sommation que vous « nous faites. »

« Dans deux heures d'ici on vous apprendra « à parler d'un autre ton, » répondit-il d'un air arrogant.

« Je me levai, et lui dit avec colère : « Nous « vous attendrons ; mais vous êtes responsable, « tant à *Madras* qu'en Europe, du sang qui « va être répandu. Je vous le répète, nous ne « sommes ni voleurs ni rebelles, pour de- « voir nous rendre ainsi à discrétion. Sachez que « nous avons résolu de nous laisser tous hacher « en pièces avant de nous soumettre à une pa- « reille humiliation. Songez donc bien à ce que « vous allez faire. »

Semblable à toutes les personnes arrogantes et brutales en général, qui deviennent plus souples du moment qu'on sait prendre avec elles le même ton, M. Mackay se radoucit, prit la capitulation, la signa et me la remit sans proférer un seul mot.

Il donna ensuite l'ordre de lever le bivouac, et le camp se trouva tout-à-coup éclairé par des torches qui se firent apercevoir de toutes parts. Les tambours battirent au champ, les trompettes sonnèrent, et tout fut en mouvement. Nous nous hâtâmes alors de gagner le devant, pour rendre compte à M. de Neys de ce qui s'étoit passé.

CHAPITRE III.

Prise de Sadras. *Conduite perfide du commandant anglois. Destruction du fort de* Sadras. *Fuite générale des habitans. Les Hollandois sont conduits prisonniers de guerre à* Madras.

Il étoit environ onze heures du soir lorsque les Anglois se présentèrent devant le fort, munis de canons, d'échelles et d'autres instrumens de guerre. Nous dûmes les recevoir et les complimenter à la porte, et même envoyer au devant d'eux les *bayadères* ou danseuses du village : cela est d'usage.

Les Anglois, qui entrèrent dans le fort tambour battant et à la lueur d'une infinité de torches, se rendirent sur-le-champ maîtres des magasins de la Compagnie, et firent mettre bas les armes à notre petite garnison, laquelle étoit composée de trente Européens, la plupart invalides, et d'autant de *cipayes*.

C'est de cette manière inattendue que nous perdîmes *Sadras*. Qui auroit pu prévoir cette catastrophe quelques heures auparavant ? Cet

événement nous parut un songe, et à peine pûmes-nous en croire nos propres yeux.

Pendant toute cette nuit il ne fallut pas songer à dormir. Les cris des soldats anglois et l'agitation générale ne sauroient se décrire, sans que personne sût ce qu'il faisoit, ni ce qu'il vouloit. Que tout cela étoit différent de la vie tranquille à laquelle nous étions depuis si longtemps accoutumés !

Notre seule consolation étoit de penser que nous avions fait une capitulation par laquelle nos vies et nos propriétés se trouvoient en sûreté; mais M. Mackay trouva le moyen de se rendre maître de tout, et de nous dépouiller entièrement sans qu'il parut employer la moindre violence. Je ne puis m'empêcher de rapporter ce trait infâme de sa part.

Trois jours après la prise de *Sadras*, deux vaisseaux, dont l'un grand et l'autre petit, se présentèrent sur la rade. Ils venoient de *Madras*, où ils avoient ordre de nous mener avec nos effets. Tous les prisonniers de guerre que les Anglois pouvoient faire dans les établissemens françois et hollandois le long de la côte, devoient être conduits à ce chef-lieu.

Immédiatement après l'arrivée de ces bâtimens, M. Mackay nous ordonna d'emballer

nos meilleurs effets, et de nous préparer à quitter *Sadras* dans trois jours.

Nous ne nous étions pas attendus à devoir partir sitôt. Nous avions espéré, au contraire, de demeurer prisonniers de guerre à *Sadras* même. Il nous étoit impossible de prévoir que les Anglois abandonneroient ce bel établissement et le détruiroient.

On ne sauroit s'imaginer combien cette nouvelle nous affligea ; mais nous n'avions pas de choix à faire ; nous dûmes obéir, et nous préparer à quitter *Sadras*, le cœur navré de douleur.

Quant à nos meubles, il fallut les laisser en arrière, et nous les regardions comme perdus. M. Mackay nous défendit de les emporter, en disant qu'il n'y avoit pas assez de place sur les navires pour toutes ces guenilles. Je regrettai beaucoup les miens, surtout une harpe qui étoit un beau morceau. Mais après tout qu'en aurois-je fait à *Madras* où le goût de la musique devoit bien me passer.

Le jour de notre départ arriva enfin. Nous le désirions ardemment, pour ne pas être plus long-temps les témoins d'un peuple étranger disposant de tout à son gré dans le fort ; qui avoit l'audace de pénétrer impunément à toute

heure dans nos maisons, et qui ne cessoit de nous accabler d'injures.

Mais quel fut notre étonnement lorsque nous apprîmes que le plus grand des deux navires, destiné au transport de nos effets, avoit quitté la rade la nuit précédente, sans qu'on sût où il étoit allé.

Nous nous adressâmes pour le savoir à M. Mackay, qui se contenta de nous dire qu'il avoit reçu ordre de lui donner une autre destination, et qu'il se passeroit bien quinze jours avant qu'il fût de retour. Et comme ces mêmes ordres lui enjoignoient de nous faire partir sur-le-champ pour *Madras*, il ne pouvoit nous retenir jusqu'à l'arrivée de ce navire; que par conséquent il falloit nous embarquer le même jour.

Il voulut que nos effets demeurassent pendant ce temps déposés dans les magasins de la Compagnie. Toutes nos représentations furent infructueuses; nous fûmes contraints de nous soumettre à ce nouvel acte de despotisme.

On dressa, pour la forme, un inventaire de ces effets, et on ferma le magasin. M. Mackay mit son cachet sur la porte, et demanda que M. de Neys y apposât également le sien.

Il nous força même de laisser à *Sadras* une

personne de confiance à qui on remit une copie de l'inventaire en question, et qui, au retour du navire, seroit présente à l'embarquement des effets. Il jura par Dieu et donna sa parole d'honneur qu'il nous les feroit passer intacts et bien conditionnés le plutôt qu'il lui seroit possible. Ces arrangemens furent à peine terminés qu'il nous pressa de nous rendre à bord.

Voudra-t-on le croire? Nous n'étions pas encore sur la rade qu'il fit ouvrir le magasin, et partir nos effets pour *Chenglepet*. Il poussa l'audace jusqu'à maltraiter et jeter dans un cachot l'homme que nous avions laissé à *Sadras* pour en avoir soin, parce qu'il avoit osé s'opposer à ce manque de foi.

Ainsi M. Mackay viola, pendant notre absence, un des articles de la capitulation; il avoit déjà contrevenu à l'autre lorsque nous étions encore à *Sadras*.

Le jour après la réduction de *Sadras*, il fit paroître devant lui la petite garnison, dont il renvoya tous ceux qui lui parurent trop âgés, trop foibles ou malades, et ordonna aux autres de s'incorporer parmi ses troupes. Ils préféroient, dirent-ils, rester durant toute leur vie prisonniers de guerre; mais le commandant anglois

les força d'obéir à ses volontés, en les faisant jeter dans un cachot, où ils demeurèrent sans boire et sans manger, jusqu'à ce qu'ils furent obligés de s'engager.

Avant de quitter *Sadras*, nous eûmes le chagrin de voir détruire son fort par les Anglois (1). On le mina en plusieurs endroits, et le fit sauter ensuite. Je vis toutes nos fortifications s'écrouler les unes après les autres.

Voilà donc ce bel établissement détruit! Voilà tout le commerce que nous y faisions anéanti pour jamais, et sans espoir de le pouvoir rétablir un jour.

La destruction du fort prouvoit assez que les Anglois ne vouloient pas conserver cette factorerie, et l'abandonneroient immédiatement après notre départ. Les habitans ne pouvoient

---

(1) Pour détruire sans ressource notre commerce sur cette côte, les Anglois usèrent de la honteuse ressource de faire sauter les forts de toutes nos loges et de tous nos comptoirs, à l'exception de ceux de *Nagapatnam* et de *Paliacate*. Ils n'ignoroient pas qu'on ne pouvoit rassembler des toiles, qu'aucun effet ne seroit en sûreté, et qu'aucun marchand ou naturel du pays, un peu fortuné, ne voudroit venir s'établir dans un endroit où il ne seroit pas à l'abri des *callouris* et des autres voleurs de cette espèce.

donc rester plus long-temps en sûreté dans le village. Qui auroit pu les défendre contre les troupes dévastatrices de Hyder Ali ? Tous coururent par conséquent se réfugier à *Madras*, ou dans d'autres places fortifiées. Jamais je n'ai vu un tel désordre, ni entendu un vacarme pareil à celui que formoient alors les plaintes et les cris des femmes et des enfans. On auroit dit que tout le village étoit en feu. Et il n'y a rien d'étonnant ! Ces pauvres gens se voyoient contraints d'abandonner leurs demeures, leurs plantations, tous leurs biens, en un mot, pour aller errer de lieu en lieu, exposés à la plus affreuse misère et à la famine, qui commençoit déjà, à cette époque, à se faire sentir dans tout le pays.

Je les vis, avec douleur, marcher le long de la mer par grandes troupes qui succédoient les unes aux autres, chargés de leurs enfans, et de quelques ustensiles de ménage et autres effets ; telles que des bandes de fourmis, dont on vient de détruire le nid.

M. Mackay nous força enfin de partir. Nous montâmes donc sur le petit bâtiment, où nous nous trouvâmes entassés les uns sur les autres. On leva l'ancre et nous mîmes en mer.

Jamais je n'ai quitté un endroit avec plus de chagrin. Je m'étois flatté d'y passer une vie

heureuse et tranquille. Dans le moment même où j'écris ces lignes, le souvenir de ce charmant village et des plaisirs innocens que j'y ai goûtés, au milieu de mes amis, m'arrache encore quelques larmes.

Nous tînmes tous nos regards immobiles fixés sur *Sadras*, jusqu'à ce que les dunes d'un sable blanc le dérobèrent à nos yeux.

« O délicieux village ! m'écriai-je en pleu-
« rant, maintenant condamné à la destruc-
« tion, je ne vous reverrai jamais. Je ne rever-
« rai plus ma paisible demeure, ni le beau ta-
« marin qui la couvroit de son ombre. Je ne
« reverrai plus mon riche verger qui me don-
« noit de si bons fruits, ni mon jardin que je
« trouvois tant de charme à cultiver : tout cela
« ne sera bientôt plus qu'un désert habité par
« des reptiles malfaisans ! »

CHAPITRE IV.

Madras. *M. Frank. Le sergent Widder. La Compagnie des Indes orientales. M. de Souza.*

Me voilà donc jeté de nouveau dans le monde, sans perspective, sans ressource et sans amis. Quel bonheur pour moi que je parlasse l'anglois; l'idée que cette langue pouvoit m'être utile me soutint un peu.

Nous arrivâmes heureusement à *Madras*. Je n'avois jamais été auparavant dans cette ville; je n'y connoissois personne, à l'exception de deux ou trois Anglois, qui s'étoient arrêtés pendant quelques jours à *Sadras* pour affaires. Mais où les trouver? D'ailleurs, je ne voulois pas m'abaisser à leur demander l'hospitalité, d'autant plus que cela auroit certainement été inutile.

M. Frank se présenta alors à ma mémoire. C'étoit un Allemand, qui s'étoit rendu plusieurs fois à *Sadras*, où je lui avois même rendu quelques petits services. Je me transportai chez

lui, et lui demandai une retraite jusqu'à ce que j'eusse trouvé un logement. Il me reçut avec une véritable cordialité, et m'offrit sa maison et sa table pour tout le temps que cela me feroit plaisir.

Jamais je n'oublierai la reconnoissance que je dois à ce brave et digne homme, pour les bienfaits que j'ai reçus de lui. Il m'a sauvé plus d'une fois en venant à mon secours.

M. Frank n'étoit pas riche et se trouvoit chargé d'une grande famille. La vie étoit d'ailleurs fort chère à *Madras*. Je ne voulus donc pas lui être trop long-temps à charge, et abuser de ses bontés. Je résolus de louer un petit logement que je me proposai d'occuper avec d'eux ou trois autres prisonniers hollandois non mariés; cela me parut plus convenable et plus économe que de me mettre en pension chez un *topaz* ou métis. Il ne s'agissoit que de savoir quelles seroient les personnes que je choisirois pour cet effet.

A mon arrivée à *Madras*, je fis la connoissance du sergent de notre garnison. Il étoit marié et avoit une fort jolie fille d'environ quinze ans, laquelle étoit promise, et dont le fiancé (1)

(1) Dans l'Inde on donne les noms de fiancé et fiancée

se trouvoit alors à *Ceilan*. Nous demeurions à *Sadras*, vis-à-vis l'un de l'autre, nous étions à peu près du même pays, et nous liâmes bientôt une étroite amitié.

Widder (c'étoit le nom de ce nouvel ami) étoit déjà d'un certain âge, c'est pourquoi M. Mackay l'avoit envoyé avec nous prisonnier à *Madras*. Je ne l'avois pas revu depuis notre arrivée dans cette ville. Je résolus de lui faire une visite; mais personne ne put m'indiquer sa demeure. Cependant, après bien de recherches, je parvins à la découvrir. Ciel! dans quel état je trouvai ce brave homme couché dans une hutte de chaume, malade et privé de tout secours.

Je ne pus voir ce triste spectacle sans être vivement ému. Ce même jour encore je louai une petite maison malabare; mais cependant assez grande pour me loger avec toute la famille de Widder.

Notre ménage ne consistoit qu'en trois crèches, garnies chacune d'une natte et d'un oreiller, une table, deux chaises et quelques pièces de poterie. Ce modique ameublement suffisoit

---

aux personnes qu'on destine à être mariées ensemble, du moment qu'on s'en est fait mutuellement la promesse.

à nos besoins ; et peut-être ne vivrai-je jamais aussi tranquillement que j'ai vécu dans cette misérable petite baraque.

Je possédois encore cent vingt pagodes (1) que je me trouvois avoir sur moi lors de la prise de *Madras*, et que je ne sauvai qu'avec beaucoup de peine.

Le reste de mon bien consistoit en trois mille pagodes environ, dont les deux tiers en marchandises, telles que toiles, chitses, etc., que je fus obligé de laisser dans le magasin de la Compagnie, et l'on sait la manière dont on en agit avec nos effets.

Jamais je n'en ai rien revu ; M. Mackay avoit fait tout transporter à *Chenglepet*, et malgré la protection du gouverneur, M. Mackartney (2), tout fut perdu sans retour.

Le reste de ma petite fortune, qui consistoit en un millier de pagodes, me fut enlevé d'une manière non moins cruelle. J'avois remis cet argent à M. de Neys, notre chef, pour l'employer

---

(1) La pagode vaut quatre florins dix sous de Hollande, environ neuf francs cinquante centimes de France.

(2) C'est le même M. Makartney qui se rendit ensuite comme ambassadeur d'Angleterre à la Chine. Il étoit alors gouverneur de *Madras*, où il arriva le 22 juin 1781.

à payer la solde de la garnison et à subvenir à d'autres besoins de la loge de *Sadras*. Il devoit me rembourser cette somme aussitôt qu'il auroit reçu de l'argent de *Nagapatnam*. Cet argent arriva en effet; mais d'autres besoins pressans qui survinrent furent cause qu'on différa de quelques jours de me payer. Pendant cet intervalle les Anglois s'emparèrent de *Sadras*, et je perdis mes mille pagodes. Mais j'ai trop à cœur cette affaire pour ne pas la rapporter ici tout au long.

Quoique le nabab Hyder-Ali nous eût fait assurer, par un *vakiel*, de son amitié et de sa protection, aussi long-temps que nous resterions neutres dans la guerre qu'il avoit déclarée aux Anglois, notre chef, M. de Neys, crut ne devoir épargner aucuns frais pour mettre *Sadras* à l'abri d'une surprise, et des incursions des *lutivallas* ou autres troupes légères. Il engagea un certain nombre de *cipayes* et d'autres gens qu'il fit passer pour tels, rendit les chemins, qui conduisoient au village, impraticables pour la cavalerie, et prit enfin les autres précautions qu'il jugea nécessaires. Mais après avoir mis en œuvre tout ce que son génie put lui suggérer, il s'aperçut que ces grandes dépenses ne pouvoient servir à rien. Il avoit bouché ou rendu imprati-

cable une dixaine de routes, tandis qu'il en restoit plus de cent ouvertes à l'ennemi, et en dépit de sa prévoyance on voyoit journellement des troupes de cavaliers passer par *Sadras*; mais sans y commettre le moindre désordre.

Cependant ces folles dépenses extraordinaires avoient épuisé la caisse de la Compagnie, de manière qu'il ne s'y trouva rien lorsqu'il fallut payer la solde aux troupes.

M. de Neys se trouva alors fort embarrassé. Il avoit, disoit-il, fait passer tout l'argent comptant à *Colombo*, pour le mettre à l'abri du pillage; et il ne se trouvoit personne parmi les habitans qui voulût ou qui pût l'aider; chacun cherchant à conserver et à cacher ce qu'il pouvoit avoir.

Quelques mois auparavant j'avois reçu un remboursement de mille pagodes. Il le savoit, et me pria de les prêter pour le service de la Compagnie, et en faire des payemens urgens, avec promesse de me rendre cet argent aussitôt qu'il auroit reçu des remises qu'il attendoit tous les jours de *Nagapatnam*. Je ne fis aucune difficulté d'acquiescer à sa demande.

Peu de temps après arriva l'argent qu'on attendoit de *Nagapatnam*. Un vaisseau de la Compagnie apporta en une seule fois douze mille pagodes, dont la moitié étoit destinée pour *Sa-*

dras, et le reste pour un des comptoirs du Nord.

M. de Neys se trouvoit alors obligé de garder sa chambre pour cause de maladie. Il promit de me rendre à la première occasion la somme que je lui avois avancée. Je n'avois aucune raison de craindre la perte de mon argent, dont je pouvois d'ailleurs me passer dans ce moment. Comment aurois-je pu alors former le moindre soupçon à cet égard?

Cependant l'événement prouva que j'avois eu tort de ne point me faire rembourser de suite. On a vu la manière perfide dont les Anglois nous assaillirent, et comment j'avois été obligé de me rendre sans perte de temps avec la capitulation au camp du commandant Mackay.

Avant de partir j'avois rappelé à M. de Neys ma prétention de mille pagodes, que je lui priai de tirer, pendant mon absence, des coffres de la Compagnie, ce qu'il me promit de faire, et je partis aussitôt.

A peine M. Mackay, s'étoit-il établi dans le fort avec sa troupe, qu'il demanda à parler à la personne chargée de la tenue des livres de la Compagnie; et je parus devant lui.

Il m'ordonna de lui dresser sur-le-champ un état des deniers et des marchandises de la Compagnie qui se trouvoient alors portés sur les

livres, et de lui remettre le tout, afin qu'il pût en faire lui-même l'examen.

Il n'y avoit pas moyen de parler durant cette nuit de mon argent à M. de Neys; mais il me fit appeler le lendemain.

Il avoit, à ce qu'il m'assura, tiré dix mille pagodes de la caisse, et vouloit sauver cet argent pour la Compagnie; mais il avoit besoin de mon secours pour effectuer ce projet. Il falloit que je cherchasse à faire disparoître, de manière ou d'autre, des livres de la Compagnie, les articles qui parloient de la recette de cette somme.

Je ne goûtai nullement cette proposition. Je lui fis remarquer le danger auquel je serois exposé si cette extraction venoit à être découverte par M. Mackay, qui la regarderoit, avec raison, comme une violation de la capitulation que nous avions signée avec lui. Je lui fis apercevoir toutes les difficultés qu'offroit cette conduite, ainsi que les suites funestes qu'elles pouvoit avoir, et refusai formellement d'y prendre part. Je lui conseillai de plus de remettre sur-le-champ ces dix mille pagodes dans la caisse, s'il ne vouloit pas s'exposer lui-même et tous les habitans de *Sadras* aux plus grands malheurs. Je lui demandai en même temps le remboursement de la

somme que je lui avois prêtée pour le service de la Compagnie.

Mais toutes mes représentations furent inutiles. Il étoit trop tard, me dit il, pour suivre mon conseil. M. Mackay lui avoit demandé les clefs de la caisse de la Compagnie immédiatement après son entrée dans le fort, et ceux du souterrain où elle étoit placée. On ne pouvoit donc plus songer à y remettre les dix mille pagodes. Il lui avoit dit d'ailleurs que, par les dépenses imprévues qu'on avoit été obligé de faire, la caisse de la Compagnie se trouvoit fort dégarnie dans ce moment, et qu'il n'y restoit qu'environ deux mille pagodes. Si donc je continuois à vouloir le laisser dans cet embarras, je pouvois être assuré de ne jamais recevoir le remboursement de mon prêt, puisque je lui ôtois le seul moyen par lequel il pouvoit l'effectuer; que d'ailleurs il seroit obligé de faire connoître, en temps et lieu, à la Compagnie le peu de zèle que j'avois mis à la conservation de ses intérêts.

Que si, au contraire, je lui prêtai mon secours dans cette occasion, il s'empresseroit non-seulement, dès notre arrivée à *Madras*, de me rendre mon argent; mais qu'il l'accompagneroit même d'un honnête cadeau, pour me récompenser de mes peines et de mes risques; et, ce

qui étoit bien le plus intéressant pour moi, il feroit connoître à la régence de *Batavia* et aux directeurs de la Compagnie en Europe les services que j'avois rendus dans cette circonstance épineuse.

Je me trouvois fort embarrassé. Que devois-je faire? La crainte de perdre mon argent; le service que je rendois à la Compagnie en mettant M. de Neys à même de sauver une grande somme des mains avides des Anglois; l'espoir d'accélérer mon avancement; le danger auquel nous étions exposés à voir tous nos biens pillés, si la distraction qui avoit été faite à la caisse venoit à la connoissance de M. Mackay; l'embarras où se trouvoient MM. de Neys et Simons, qui, à ce qu'ils disoient, n'avoient pas assez considéré la chose, et feignoient maintenant de se repentir de l'avoir entreprise; toutes ces considérations me déterminèrent à me rendre à leur désir.

C'est avec la plus grande inquiétude que j'entrepris cette dangereuse besogne, que j'eus cependant le bonheur d'effectuer de manière qu'on ne s'aperçut de rien dans les livres; de sorte que je regardai les dix mille pagodes comme sauvés pour la Compagnie. Peu de temps après M. Mackay nous fit partir pour *Madras*.

Quelques jours après notre arrivée dans cette ville, je me rendis chez M. de Neys, et le priai de me rembourser mes mille pagodes et de me donner la récompense qu'il m'avoit promise; mais qu'on se figure ma surprise lorsqu'il me refusa nettement l'un et l'autre.

Il avoit, disoit-il, considéré avec son adjoint, M. Simons, cette affaire à fond, et ils croyoient l'un et l'autre ne pas être autorisés, comme prisonniers de guerre, à payer les dettes de la Compagnie, et moins encore à distribuer des récompenses en son nom; que ce n'étoit pas à eux que j'avois prêté mon argent; mais au comptoir de *Sadras*; que tout ce qu'ils pouvoient faire pour moi, étoit de metre ma prétention sous les yeux du gouvernement suprême de *Batavia*, qui les autoriseroit sans doute, non-seulement à me payer, mais à me récompenser généreusement de mes peines.

Frappé d'étonnement et d'indignation, je demeurai long-temps sans pouvoir proférer un seul mot; jamais manque de foi ou friponnerie ne m'a été plus sensible. Je fis toutes les représentations qu'un homme honnête peut se permettre; mais tout fut inutile. Rien ne put les faire changer de sentiment, pas même la menace que je fis de faire connoître leur

turpitude au gouvernement anglois. Ils se regardoient, disoient-ils, comme de simples particuliers sans fonction; et comme tels ils n'avoient rien à discuter avec les créanciers de la Compagnie dont je faisois nombre. Qu'ils étoient responsables envers la Compagnie des dix mille pagodes, et qu'ils lui en tiendroient fidèlement compte; ce qu'ils n'ont cependant jamais fait, ainsi que je l'ai appris dans la suite. Mais revenons à *Madras*.

La santé du brave Widder diminuoit chaque jour sensiblement; de sorte que nous fûmes obligés de le faire porter à l'hôpital, où il mourut peu de temps après; sa femme et sa fille restèrent à ma charge. J'avois dû lui promettre au moment où il alloit expirer, que je ne les abandonnerois pas entièrement; ce que je n'aurois pas fait sans cela.

Cependant mon argent diminuoit sensiblement, malgré toute l'économie que nous mettions dans notre ménage, et la cherté des vivres augmentoit chaque jour à *Madras*. Je commençai à faire de sérieux efforts pour trouver à m'occuper avantageusement.

Dans un autre temps cela ne m'auroit pas été difficile. Je ne puis refuser aux Anglois la justice de dire qu'un homme qui possède quel-

ques connoissances ne doit pas craindre de souffrir la misère parmi eux.

Mais je ne pouvois former de grandes espérances dans une ville qui se trouvoit, pour ainsi dire, en état de siége, que menaçoit la famine, et où tout le monde cherchoit à mettre des bornes à ses affaires.

Si j'avois été seul, j'aurois pu facilement pourvoir à mes besoins; mais je me trouvois maintenant lié. J'avois à ma charge quatre personnes, que l'honneur et l'humanité ne me permettoient pas d'abandonner. Sans mon appui une jeune fille belle et vertueuse et sa mère auroient péri de faim et de misère.

Au bout de quelque temps l'avocat Popham me prit chez lui en qualité de son clerc. Je devois cette place à mon ami Frank, qui s'étoit donné beaucoup de peine à l'obtenir pour moi.

Je gagnois quinze pagodes par mois; mais cela ne suffisoit pas pour cinq personnes dans un temps de grande disette de vivres; aussi fûmes-nous obligés de mettre la plus rigoureuse économie dans notre dépense; ce qui dura quelques mois, sans prévoir aucun moyen d'améliorer mon sort. A la fin cependant la fortune me favorisa au-delà de toute espérance.

Je fis par hasard la connoissance d'un négo-

ciant portugais appelé Antonio de Souza. Tous ceux qui dans ce temps se trouvoient à *Madras* ont dû entendre parler de lui.

Le nabab de *Carnate*, Hyder-Ali-Chan, à qui il avoit prêté d'énormes sommes d'argent, et le gouverneur Mackartney ne faisoient, pour ainsi dire, rien sans le consulter. On auroit de la peine à trouver un homme plus habile et plus adroit.

Il aimoit beaucoup à s'occuper d'inventions nouvelles et de projets singuliers, qui (ce qu'il y a de plus étonnant) lui réussissoient presque toujours, quelque bizarres qu'ils pussent paroître d'abord. Il étoit parvenu par ce moyen à faire une fortune immense.

Son caractère étoit formé du plus hétéroclite assemblage d'avarice, de générosité et de dissipation qu'on ait jamais vu. Il y avoit des momens qu'il sacrifioit sans peine les plus fortes sommes pour obliger; tandis que dans un autre temps la perte d'une roupie lui causoit le plus sensible regret.

Un jour c'étoit la bonté même, et l'on pouvoit faire de lui tout ce qu'on vouloit; rien ne le fâchoit; tandis que, dans un autre temps, il s'irritoit sans raison et c'étoit alors un

homme insupportable, une espèce de bête féroce.

Quoiqu'il eût plus de cinquante ans et qu'il fût d'ailleurs affligé d'une infirmité corporelle qui auroit dû l'empêcher de se marier, il venoit cependant d'épouser une jeune fille d'une grande beauté, mais dont les parens étoient pauvres. Hélas! que cette bonne femme a eu de chagrins à essuyer de la part de cet être fantasque, et combien de fois ne l'ai-je pas plainte d'avoir été sacrifiée ainsi à la volupté d'un homme riche.

M. Popham m'envoya un matin chez lui avec quelques papiers. Je le trouvai occupé à déjeuner. Comme on m'avoit dit qu'il aimoit beaucoup la langue françoise, je m'en servis pour lui rendre compte de ce qui m'amenoit chez lui.

« Depuis quand, me demanda t-il, avez-vous quitté l'Angleterre?

Moi. Je ne suis pas Anglois, et n'ai jamais été en Angleterre.

Lui. Vous êtes donc né dans l'Inde?

Moi. Non plus, monsieur! je suis Hollandois; et j'étois teneur des livres à *Sadras.*

Lui. Sauriez-vous tenir les livres en anglois? Je m'inclinai.

Cela vient à merveille! me dit-il; je cherche

dans ce moment un teneur de livres; voulez-vous entrer à mon service? Je vous donnerai soixante pagodes par mois avec la table à dîner, et même à déjeûner si cela vous fait plaisir.

Moi. Vous pouvez, monsieur, dès ce moment, disposer de moi; mais comment pourrai-je quitter M. Popham?

Lui. Je m'arrangerai avec M. Popham. Demain vous pouvez venir occuper votre poste. Mais d'où vient que vous avez l'air si défait? Seriez-vous malade?

Moi. Non, que je sache. Peut-être cela vient-il de ma mauvaise mise ou de quelque autre cause.

Je lui fis alors le récit des circonstances où je me trouvois, ainsi que du sergent Widder, de sa veuve et de ses enfans, que j'avois adoptés par amitié et par compassion. Que nous étions réduits à ne faire qu'un mauvais repas par jour, etc. La femme de M. de Souza qui se trouvoit présente à cette conversation parut émue du tableau que je venois de faire.

« Cela est bien, s'écria-t-il en me secouant la main; par mon ame cela est bien. Vous êtes un brave homme; j'ai de l'estime pour vous! »

Il se leva alors, passa dans son cabinet. Voici me dit-il cent pagodes à compte. « Je vous en-

« verrai ce soir dix sacs de riz, afin que vous « puissiez prendre du courage et des forces : à « demain. »

C'est de cette manière que je me trouvai placé chez M. de Souza. Les dix sacs de riz arrivèrent, accompagnés d'une pièce de chitse et d'une autre de toile de coton, de la part de Madame de Souza pour la veuve de Widder et sa fille.

Nous voilà donc tirés de l'embarras où nous étions, et à même de réparer nos forces en faisant nos trois repas par jour.

CHAPITRE V.

Guerre terrible. La flotte d'approvisionnement. Retard funeste. L'ouragan et ce qui le précède. Destruction de la flotte d'approvisionnement.

Pendant ce temps la guerre continuoit de la manière la plus terrible; et tout la province de *Carnate* étoit livrée au meurtre et au carnage. Les *lutivallas* et d'autres troupes à cheval de cette espèce la traversoient sans cesse avec une rapidité inconcevable. On n'étoit nulle part en sûreté, pas même dans les villes et les villages les plus éloignés du théâtre de la guerre. Tous les habitans quittoient leurs demeures, pour aller chercher ailleurs un azile.

Il y avoit plusieurs forts et places fortifiées le long de la côte : telles que *Chenglepet*, *Permacoil*, *Velour* et autres où l'on pouvoit demeurer avec plus ou moins de sûreté. C'étoit néanmoins à *Madras* que se rendoient la plus grande partie des fugitifs. Aussi voyoit-on y arriver journellement un grand nombre de ces

malheureux, dont la plupart étoient des cultivateurs; de sorte que la ville fut, en peu de temps, comblée de monde.

Les Anglois se trouvoient aussi, à cette époque, dans de fâcheuses circonstances. Ils venoient de perdre *Trinquemale* (1). La mauvaise mousson n'étoit pas éloignée; la flotte angloise devoit par conséquent se retirer à *Bombai* pour y passer l'hiver (2), et laisser toute la côte exposée aux attaques des François, dont les frégates croisoient sans cesse devant l'embouchure du *Gange*. Tous les bâtimens qui cherchoient à se rendre avec des approvisionnemens à *Madras* furent pris ou brûlés.

A la fin cependant quatre-vingts gros navires eurent le bonheur d'échapper, à la faveur d'une épaisse brume, aux poursuites des croiseurs françois, et de venir mouiller devant *Madras*. Ils étoient tous chargés de grains et d'autres espèces de vivres.

Qu'on se représente la joie que cette heureuse

---

(1) Les Anglois perdirent *Trinquemale* le 3 avril 1782, après y avoir fait passer quelques jours auparavant un renfort de trois cent quatre-vingts Européens.

(2) L'amiral sir Edward Hughes quitta avec sa flotte *Madras* pour aller à *Bombai*, le dernier octobre 1782.

nouvelle jeta parmi la multitude affamée et désespérée ? Des cris d'allégresse retentirent dans toutes les rues ; des troupes nombreuses de peuple coururent vers le bord de la mer, en élevant les mains vers le ciel en signe de reconnoissance. Hommes, femmes, enfans, tous vouloient voir ces vaisseaux libérateurs, que tous montroient les uns aux autres avec transport.

Le ciel nous a sauvés ! crioient-ils. Maintenant les denrées vont être abondantes, et le pauvre pourra s'en procurer aussi bien que le riche. Les hommes blancs viendront sans doute au secours des malheureux faméliques, qui depuis si long-temps ont été privés de tout. C'est par de pareils propos consolans qu'ils cherchoient à s'encourager les uns les autres.

Ces infortunés ignoroient que leur sort étoit irrévocablement déterminé et qu'ils étoient condamnés à périr de faim. Et de la part de qui devoient-ils attendre cette mort cruelle ? Ce n'étoit pas sans doute de ces hommes blancs, dont ils espéroient leur salut ? Hélas !... horrible soupçon ! probabilité affreuse ! Quoi ! devoit-on craindre un semblable forfait de la part des chrétiens !

C'est ainsi que des milliers de ces malheu-

reuses victimes couroient le long de la grève, livrés tour-à-tour à la crainte et à l'espérance, leurs regards avides fixés sur les vaisseaux, dont ils attendoient avec impatience les précieuses cargaisons.

Mais c'étoit en vain ! Malgré les signes certains du prochain ouragan, on trouva différens prétextes pour retarder le transport des vivres à terre. On n'eût aucun égard aux clameurs de la multitude qui, d'un œil alarmé, regardoit le ciel menaçant.

Le premier jour s'écoula sans qu'on songeât à décharger les vaisseaux; on laissa passer de même le jour suivant; le troisième parut, et il auroit été temps encore d'effectuer en partie le débarquement; la nuit survint, et il ne fallut plus y penser. Peut-être, cher lecteur, me demanderez-vous pour quelle raison on mit tous ces retards à faire venir les vivres à terre? quel pouvoit être le but d'une pareille conduite ? pourquoi on n'employa point à l'arrivée des vaisseaux toutes les *chelingues* et les autres embarcations pour s'assurer de leurs précieuses cargaisons; d'autant plus qu'on étoit certain qu'on alloit, d'un moment à l'autre, essuyer les terribles effets de la mousson ?

N'avez-vous jamais entendu parler de l'af-

freuse famine qui désola le *Bengale* (1)? Ne savez-vous pas que ce furent les Anglois qui l'occasionnèrent dans la vue de s'enrichir promptement? Que pour satisfaire leur insatiable cupidité ils firent périr de faim trois millions d'hommes!

Vous frissonnez d'horreur! Vous dites que cela ne peut être! Mais, hélas! cela n'est que trop vrai!

Ah! si vous connoissiez toutes les atrocités auxquelles les Européens en général, mais surtout les Anglois, se livrent dans les Indes, vous ne feriez point de difficulté de croire qu'une société aussi affreuse que celle du *Bengale* (2), ait pu se former également à *Madras*. Que ce fut cette société qui sut opérer le retard qu'on

---

(1) Cette famine que les Anglois répandirent sur le *Bengale*, est certainement la plus terrible qui ait jamais eu lieu dans l'Inde, et peut-être même dans le monde entier. Elle se fit sentir en 1769. Voyez la description de la mousson pluvieuse, etc., dans le *Voyage de Stavorinus par le Cap de Bonne-Espérance à Batavia, à Bantam et au Bengale, pages* 125, 127.

(2) Cette abominable société de monopoleurs étoit formée du conseil et d'autres agens anglois au *Bengale*, avec mylord Clive à leur tête.

mit au déchargement des vaisseaux, afin que l'ouragan qu'on attendoit les détruisit, et que, par ce moyen, elle put faire monter le prix des grains et d'autres vivres dont ses magasins étoient encore suffisamment fournis.

Et si ce n'étoit pas là leur but, quelle excuse peuvent-ils donc produire pour faire pardonner leur insouciance, ou plutôt leur coupable négligence? Diront-ils que les festins qu'ils donnèrent dans ce temps pour célébrer la reddition de *Nagapatnam*, et la paix avec les *Marahtes*, furent les causes de ce coupable retard? que dans l'ivresse qu'avoient occasionnée ces heureux événemens, ils n'avoient pu penser ni aux vaisseaux, ni à leurs cargaisons, ni à tant de milliers d'hommes qu'ils auroient pu sauver de la mort? Qu'elle leur avoit fait oublier combien de malheureux expiroient de besoin dans les rues; combien d'autres, que ne retenoient pas les lois sévères de la religion, cherchoient à conserver leurs jours, en dévorant des charognes et d'autres nourritures aussi dégoûtantes (1); qu'elle les

(1) Les *parrias*, qui forment la plus basse classe des Malabares, sont les seuls qui non-seulement mangent de la viande, mais même de la charogne, et cela dans les temps où il n'y a point de disette; les autres castes ne

avoit rendus sourds enfin aux plaintes et aux gémissemens de ces spectres décharnés, dont les cadavres obstruèrent bientôt les rues (1).

Non, ce ne sont pas là les causes auxquelles il faut attribuer ce fatal désastre. Il y a des raisons fondées pour croire que ce n'est que la plus sordide avarice qui détermina le retard qu'on mit au déchargement des vivres jusqu'à ce que l'ouragan commença à se montrer sur l'horizon.

Ce terrible phénomène manqua même de fort peu de temps d'être funeste à l'escadre de l'amiral Hughes, qui ne parvint à s'y soustraire qu'en coupant ses cables pour s'éloigner de cette rade dangereuse (2).

---

vivent que de végétaux, de fruits et de lait; il leur est défendu de toucher à tout ce qui a vie, même aux œufs.

(1) Kotzebue, dans son Voyage à Naples, appelle toute l'Europe à témoin qu'il y eut un jour une femme qui mourut de faim dans cette ville; tandis que le roi alloit à la chasse avec ses chiens bien nourris. Et moi je déclare, qu'en 1782 il mouroit chaque jour cinq cents personnes de faim à *Madras*, tandis que les magasins des Anglois dans cette ville étoient remplis de grains, et qu'ils donnoient journellement des festins et des bals.

(2) Le long de toute la côte de *Bellazoor* jusqu'à près de *Goa*, il n'y a pas un seul port où les vaisseaux puissent hiverner, ou essuyer la mauvaise mousson, si ce n'est celui de *Trinquemale*. A cette époque les François

Ce fut le 2 octobre en 1782, à cinq heures du soir, que l'ouragan éclata; et le lendemain matin, on n'aperçut plus un seul bâtiment de la flotte d'approvisionnement : tous avoient disparu dans les flots.

Cet ouragan ne vint point à l'improviste, et le gouvernement de *Madras* ne peut s'excuser en disant qu'il ne s'y attendoit point. Les élémens troublés, toute la nature en combustion, avoient, depuis plus de huit jours annoncé par des signes certains sa terrible approche.

Le vent alisé avoit cessé de régner; de grands orages, partant de chaque rumb de la boussole, se disputèrent pendant quelque temps l'empire des airs. On vit les monstres marins quitter leurs profondes demeures pour venir respirer à la surface des ondes; la grève étoit couverte de goëmon, de coquillages et d'autres productions marines que la mer bouillonnante rejetoit de son sein; souvent une lueur roussâtre, semblable à celle qui résulte de l'incendie de quelque village éloigné, se répandoit en menaçant le long du

---

s'étoient rendus maîtres de cette place; de sorte que l'amiral anglois ne pouvant s'y retirer, avoit été obligé de se rendre à *Bombai* avec sa flotte, et de laisser toute la côte au pouvoir de l'amiral de Suffren.

ciel; les feuilles de l'*ala* ne cessoient de trembler; la lune en se levant étoit d'une grandeur demesurée, et le soleil à son coucher paroissoit un disque de sang; on vit arriver tout-à-coup de l'horizon une grande quantité d'hirondelles, messagères des tempêtes, des mouettes et d'autres oiseaux de mer qui, en jetant des cris de détresse, venoient à tire d'aile chercher leur salut sur la plage.

Les quadrupèdes, qui sont doués aussi d'un léger degré de pressentiment, firent également connoître le prochain danger. On vit les bêtes à cornes et celles à laine rassemblées et serrées les unes contre les autres, regarder, en se plaignant, le ciel, pour ensuite laisser tristement pendre leur tête, sans songer à prendre aucune nourriture. Les chiens firent entendre par intervalles leurs glapissemens, et les animaux sauvages allèrent se réfugier dans la profondeur des bois; en un mot, tous les êtres vivans étoient remplis d'effroi et cherchoient à se soustraire au danger qui les menaçoit.

Le jour arriva qui devoit voir paroître ce terrible spectacle. De sombres nuages sans forme, et qui ressembloient à des montagnes renversées, s'étoient déjà accumulés à l'horizon. Le long de leurs bords roussâtres on voyoit

sillonner en tous sens la foudre. Ils n'attendoient que le moment de se précipiter sur nous.

Pendant toute la matinée on avoit ressenti une chaleur étouffante qui rendoit la respiration difficile. Pas le moindre souffle de vent n'agitoit les feuilles des arbres, et les éventails des superbes palmiers et cocotiers pendoient immobiles le long de leurs tiges. A deux heures après-midi le vent commença à se lever un peu ; mais vers les quatre heures un calme profond y succéda subitement.

Cependant on voyoit de noirs et épais nuages s'élever rapidement de tous côtés au-dessus de l'horizon, et se rassembler d'une manière majestueuse ; le tonnerre grondoit déjà de loin dans leur sein, et semblables à deux armées qui s'avancent en ordre de bataille, ils se joignirent pour se confondre ensemble. Bientôt le jour disparut pour faire place à une profonde obscurité; un effrayant silence régnoit partout ; chacun attendoit avec effroi la catastrophe dont nous allions être les témoins.

J'étois placé sur la grève avec un grand nombre de spectateurs, qui tous plaignoient le sort des malheureux marins.

Pareil à mille coups de tonnerre qui se feroient entendre à la fois dans l'air, l'ouragan destruc-

teur éclata tout-à-coup et se prolongea d'un horizon à l'autre ; la terre trembla et la mer mugit. Enlevés par le tourbillon, on vit voler en tournoyant avec rapidité vers le ciel, les huttes, les toîts, les joncs et les arbustes, mêlés à des collines entières de sable. Les palmiers et les cocotiers agités en tout sens, entre-frappèrent avec un bruit effroyable leurs cîmes. Les vagues écumeuses accumulées à pic les unes sur les autres, ressembloient à de hautes montagnes escarpées, dont le faîte couvert de neige est entouré de nuages. De grands coups de tonnerre se faisoient entendre sur tous les points du ciel, qui paroissoit en feu. Parmi le sifflement des vents on distinguoit le bruissement des flots et la chûte des ondées qui se succédoient sans interruption ; tous les élemens étoient dans un horrible désordre, et le ciel et la terre retentissoient d'un bruit confus et assourdissant.

Des cris affreux partirent aussitôt du rivage et se firent entendre malgré le bruit des élémens déchaînés. Arrachés de leurs ancres, un grand nombre de bâtimens errèrent pêle-mêle en confusion et furent brisés les uns contre les autres par d'immenses lames, pour devenir la proie de la mer ; tandis que d'autres, fixés par leurs cables, s'élevoient sur des brisans d'une hauteur

prodigieuse dont ils descendoient aussitôt avec rapidité, jusqu'à ce qu'une montagne d'eau les engloutissoit soudainement. C'étoit en vain que les matelots montoient vers la pointe des mâts et faisoient, en criant, des signes de détresse : l'abîme les attendoit; un immense tournant (1) se formoit à l'endroit où ils avoient péri, et la mer en fureur rouloit avec impétuosité ses eaux bouillonnantes par-dessus eux.

La nuit vint dérober cette scène d'horreur à nos yeux, et tous les objets furent couverts de profondes ténèbres. On n'apercevoit plus que la pointe des vagues écumeuses.

Vers les trois heures du matin tout devint tranquille; mais ce calme ne dura que quelques minutes. Les vents de sud et de nord-ouest, qui avoient régné alternativement pendant tout ce temps, furent remplacés par celui de nord-est, lequel, en venant avec un bruit effroyable de la mer, chassa avec impétuosité vers la grève les vaisseaux qui avoient échappé à l'ouragan. On les vit voler avec la rapidité d'une flèche par-

---

(1) Lorsqu'un vaisseau coule à fond, il forme, pendant quelques minutes, un gouffre ou tournant assez fort pour faire périr la barque ou le canot qui auroit le malheur de s'y engager.

dessus les ressacs de la côte pour venir se briser sur le sable, aux cris confus des naufragés et de ceux que l'humanité conduisoit à leur secours.

CHAPITRE VI.

Famine. Détestable cruauté des Anglois. Le thoni. Sabico. Spectacle affreux. Evanouissement. Entreprise désespérée.

C'est de la sorte que l'ouragan exerça ses ravages, jusqu'à ce que épuisé, pour ainsi dire, il disparut avec l'aube du jour pour être remplacé par la famine, fléau non moins dévastateur.

Qui entreprendra de décrire le désespoir du peuple malheureux, lorsqu'il vit les grains qui devoient les nourrir engloutis par les flots, et tout espoir de secours perdu pour lui.

Cependant pourra-t-on le croire, le gouvernement anglois cessa tout-à-coup de vendre les grains qu'il avoit répandus jusqu'alors en petite quantité et à un très-haut prix dans le public; et, sous prétexte de veiller au bien être de sa propre nation, il eut la cruauté de fermer ses magasins.

Ce ne fut plus que chez d'abominables monopoleurs, dont les membres du gouvernement faisoient partie, qu'on put trouver des vivres à des prix exorbitans.

Les malheureux fugitifs, ainsi que les habitans

de *Madras*, étoient souvent obligés de donner à ces monstres tout ce qui leur restoit pour soutenir pendant quelques heures encore l'existence de leur famille.

Alors chaque jour vit accroître leur misère, et leurs maux augmentèrent d'heure en heure.

Pour se soustraire aux grandes averses de la mousson, des familles entières se tenoient accroupies sous quelque abris. Ces malheureux, tremblans, épuisés, privés de toute espèce de nourriture, se plaignoient mutuellement, jusqu'à ce que l'inanition leur ôtât la parole, et qu'ils tombassent expirant les uns sur les autres.

Les rues étoient couvertes de cadavres et de mourans. C'est un spectacle qu'on ne sauroit décrire, et qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Cependant les Anglois, qui étoient la cause de tous ces maux, les regardoient de sang froid, et continuoient à vivre dans l'abondance et dans le luxe. Je n'ai pu apercevoir la moindre compassion sur leur visage, lorsqu'ils passoient au milieu de ces victimes de leur infernal système. Ils portèrent même la barbarie jusqu'à chasser, comme un troupeau de bétail, plus de deux mille de ces malheureux hors de ville dont ils fermèrent ensuite les portes.

Les voilà ces infortunés assis par troupes sur

la campagne humide, exposés à des pluies continuelles. Ils regardoient, en poussant des cris douloureux, les murs qui renfermoient leurs amis et leurs parens, dont on les avoit si impitoyablement séparés, et avec qui ils n'avoient plus le triste espoir de mourir.

Ils restèrent trois jours dans cette horrible situation. Trois jours de suite je vis, des remparts, leur nombre diminuer rapidement. Je les vis élever leurs bras affoiblis vers les murs de *Madras* pour implorer la pitié de leurs oppresseurs; jusqu'à ce qu'épuisés par la faim, ils rendoient le dernier soupir, ou se voyoient dévorer par les bêtes sauvages.

Leurs cadavres et leurs membres déchirés couvroient la campagne. Pendant le silence de la nuit leurs clameurs venoient se répandre sur la ville, mêlées aux hurlemens des jachals et des loups, dont ils étoient la proie.

C'est ainsi que ceux-ci furent promptement enlevés de la terre, tandis que leurs compagnons d'infortune périssoient d'une mort plus lente et plus douloureuse.

Il ne me fut pas possible de contempler plus long-temps le spectacle affreux qu'offroit la ville de *Madras*. Mon cœur étoit oppressé de tristesse, et je n'osois presque plus sortir de ma maison.

Je n'étois plus chez M. de Souza. J'avois cependant passé près d'un an à son service ; ce qui surprenoit beaucoup tous ceux qui connoissoient son cractère.

Il m'avoit déjà chassé, dans ses momens de caprice, jusqu'à trois fois de chez lui, sans aucune raison ; et m'avoit fait rappeler chaque fois. La quatrième fois je refusai de rentrer dans sa maison, parce qu'il m'avoit maltraité, et même blessé à la tête. Cependant il m'envoya un cadeau de cent pagodes, en me faisant dire qu'il ne vouloit plus me revoir. C'est de cette manière qu'il en agissoit avec tout son monde. Il payoit fort richement ; mais on n'étoit par sûr de sa personne.

La crainte que Hyder-Ali-Chan ne se rendît maître de la *Ville Noire* (1), et ne fît passer tous ses habitans au fil de l'épée ; le peu d'espoir que j'avois de retrouver de sitôt une autre place, et le désir de ne point dépenser sans fruit le peu d'argent que j'avois épargné ; tout m'engageoit à quitter *Madras* le plutôt possible.

---

(1) *Madras* est partagé en deux parties : le fort, où demeurent les Anglois, est appelé la *Ville Blanche* ; l'autre partie, qu'habitent les bourgeois et les Malabares, porte le nom de *Ville Noire*.

La mousson des pluies avoit commencé à s'établir avec l'ouragan ; les navires qui, à cette époque redoutable se trouvoient sur la rade avoient péri ; de sorte que de cent cinq il n'y en eut que six ou huit qui échappèrent au désastre ; et ceux-ci étoient partis, sans que d'autres parussent sur la plage.

J'attendis long-temps après l'arrivée d'un vaisseau neutre, pour me rendre, soit vers le nord, soit vers le sud. Il se présenta enfin un double *thoni* (1) sous pavillon danois, qui devoit se rendre à *Tranquebar* où il appartenoit.

Je fis mon accord avec le *tandel* (2) pour le passage de moi-même, de la veuve de mon ami, de sa fille, et de deux enfans. Le jour du départ je m'embarquai à sept heures du matin. Personne ne s'informa de l'endroit où nous allions, et nous n'avions point de passeport ; M. Frank étoit seul instruit de notre voyage.

En arrivant à bord, j'appris du *tandel* qu'il n'étoit pas encore prêt, et ne mettroit à la voile que vers le soir.

---

(1) Le *thoni* est un bâtiment de l'Inde, un peu plus grand qu'une allége.

(2) C'est le patron ou capitaine d'un bâtiment de l'Inde.

Dans l'empressement que j'avois mis à partir j'avois oublié plusieurs petites affaires. Ce qui m'engagea à retourner à terre avec la même *chelingue* qui m'avoit conduit à bord du *thoni*.

J'avois dû promettre à la veuve Widder et à sa fille de les aller rejoindre à une heure après-midi; et il étoit déjà trois heures : mes affaires m'avoient retenu plus long-temps que je ne l'avois pensé.

J'avois couru toute la matinée et m'étois beaucoup fatigué, le temps étant d'une chaleur étouffante. J'allois pour me rembarquer, lorsque l'idée me vint d'aller prendre congé de mon ami Sabico, qui étoit malade, et dont la maison se trouvoit sur mon chemin.

Manuel Sabico étoit un métis, qui, comme moi, avoit été commis chez M. de Souza, et que celui-ci avoit également maltraité et chassé.

Pour arriver plutôt, je voulus traverser une ruelle qui étoit déserte et n'avoit pas trois cents pas de long.

A peine y fus-je entré qu'une odeur affreuse vint me suffoquer. On avoit sans doute oublié d'enlever les cadavres dans ce passage (1) : il y

(1) Tous les matins, avant l'aube du jour, une cin-

en avoit alors trois qui étoient déjà à moitié décomposés.

Je crus me trouver mal, et me hâtai d'y passer, lorsque j'aperçus derrière une muraille en partie écroulée, une femme décharnée assise à côté du corps d'un homme; tandis que, de ses deux mains, elle tenoit un petit enfant mort. Je la vis porter ses dents couvertes de sang dans ce cadavre, et, telle qu'une tigresse affamée, arracher le peu de chair qui en couvroit encore les membres délicats.

Un frisson glacial courut dans toutes mes veines; je sentis mes jambes s'affaisser sous moi, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je gagnai la maison de mon ami.

La chaleur du jour, la fatigue, l'affreuse puanteur que je venois de respirer, la frayeur que m'avoit causée cette femme; tout se réunit pour

---

quantaine de charrettes attelées chacune de deux bœufs, parcouroient les rues de *Madras*, pour ramasser les cadavres de ceux qui étoient morts pendant cette nuit et le jour précédent. Les *vettians* obligés de remplir ce triste office se rassembloient à peu de distance de la ville, et marchoient ensuite sur une longue file les uns derrière les autres, vers un lieu solitaire, où ils jetoient dans de profondes fosses l'affreux dépôt dont ils étoient chargés.

m'accabler. A peine fus-je entré chez Sabico, que je tombai en foiblesse. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai couché sur une natte et entouré de plusieurs personnes.

Je reconnus Sabico; mais il me fut impossible de concevoir comment je me trouvois chez lui. Il me raconta mon accident, sans que je pusse m'en rappeler la moindre circonstance. Tout me passa devant les yeux comme un rêve confus. Je m'imaginai demeurer encore à *Madras* dans ma petite maison malabare avec la famille de mon ami Widder. J'avois oublié totalement qu'elle m'attendoit à bord du *thoni*; ma mémoire m'avoit abandonné (1).

Sabico avoit sur-le-champ envoyé quelqu'un à ma maison pour avertir Anne et sa mère de mon accident et les prier de passer chez lui. Pendant que cela se passoit je tombai dans un profond sommeil, et l'on jugea à propos de ne point m'éveiller. Je m'étois plaint d'un grand mal de tête.

---

(1) J'avois, à proprement parler, reçu un coup de soleil; ce qui arrive lorsqu'on s'expose tête nue à midi à ses rayons. Un pareil coup de soleil est plus ou moins dangereux selon qu'on en est atteint : quelquefois il n'occasionne qu'une courte perte de la mémoire, et quelquefois il produit la rage et la mort.

Il étoit dix heures du soir lorsque je m'éveillai. On me dit alors qu'on avoit trouvé ma maison fermée, et que les voisins nous avoient vu partir avec nos bagages, sans qu'on eusse pû dire l'endroit où nous étions allés.

Tout-à-coup la mémoire me revint. Le *thoni*, Anne et sa mère se présentèrent avec la vivacité de l'éclair à mon esprit. Je jetai un cri perçant, et sans proférer une seule parole je m'élançai hors de la maison et me mis à courir de toutes mes forces. Plusieurs fois je tombai par-dessus les morts et les mourans; cependant j'arrivai à la fin sur la grêve.

Je ne voyois rien et ne pouvois rien voir. Ce fut en vain que je courus le long du rivage solitaire; il n'y avoit que moi seul. Le mugissement des brisans et les hurlemens des jachals et des loups m'épouvantèrent; il fallut que je retournasse à *Madras*.

Trempé d'eau, rendu de fatigue et désespéré, je revins à la maison de mon ami, qui étoit dans les plus grandes inquiétudes à mon sujet, et croyoit que mon esprit étoit aliéné.

Je lui racontai alors mon accident. Il me consola en me faisant espérer que le *thoni* n'avoit pas encore mis en mer; ce que j'avois cependant tout lieu de craindre.

Je passai la nuit sans dormir, et désirai ardemment de voir paroître le jour. J'étois dans une inquiétude mortelle qui ne me laissoit aucun repos; et avant que la lumière parût j'étois déjà hors de la maison. Il faisoit un vent effroyable; mais la pluie avoit cessé. Le ciel commença enfin à s'éclaircir, et à mon grand regret je vis que le *thoni* avoit quitté la rade. J'étois transporté de colère; et j'aurois pu, dans ce moment, sacrifier le *tandel* à mon ressentiment; mais ces passions firent bientôt place à la crainte et au désespoir.

Quoique la tempête ne pouvoit pas être comparée au dernier ouragan, elle étoit néanmoins assez forte pour me faire craindre pour le *thoni*. C'étoit un bâtiment de la construction du pays, dont les bordages étoient cousus ensemble, commeje l'ai déjà dit ailleurs; et qui par conséquent n'étoit point propre à résister à de grandes fatigues.

Et que devoit penser de moi Anne et sa mère? Elles s'imaginoient sans doute que j'avois tout disposé de la sorte pour me débarrasser d'elles. Je pleurai de dépit.

Ce fut le cœur rempli d'inquiétude et de chagrin que je retournai chez mon ami. Il m'offrit sa maison, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour partir.

Ces bonnes gens ! Ils ne faisoient aussi qu'un seul repas par jour, et leur nourriture ordinaire étoit une espèce de bouillie de *natchenie* qui est une graine fort commune et fort mauvaise, dont les pauvres font usage, et qu'ils vouloient partager avec moi. J'acceptai leur offre, quoique j'aurois pu être mieux nourri chez mon ami Frank. Mais sa femme étoit malade et sa maison se trouvoit remplie de fugitifs de sa famille qui étoient venus de *Paliacate*. Je voulus payer ma pension à Sabico; mais il s'y refusa absolument. Mes hardes et mon argent étoient à bord du *thoni;* heureusement que j'avois gardé une cinquantaine de pagodes sur moi.

La vie que je menois à *Madras* étoit fort misérable; mon cœur étoit dans une inquiétude continuelle; je ne pouvois ni manger ni dormir; et cette inquiétude n'avoit d'autre cause que mon amour pour Anne, qui commença tout-à-coup à se faire sentir à mon cœur, ou que je crus du moins apercevoir alors pour la première fois; quoiqu'il y eût long-temps sans doute que je l'aimasse sans le savoir; et comment cela se pouvoit-il autrement ? Je l'avois beaucoup connue à *Sadras*; ensuite nous avions habité ensemble sous un même toit à *Madras*, où nous avions partagé nos peines et nos plaisirs,

et vécu dans la plus parfaite intimité, sans avoir manqué jamais à la vertu. Il y avoit long-temps qu'elle avoit oublié son fiancé; elle me nommoit son frère, et j'étois seul son appui et son protecteur. Son absence me fit connoître tout le bonheur que j'avois goûté dans sa compagnie; et j'avois lieu maintenant de craindre de l'avoir perdue pour jamais.

Pendant toute la journée je ne faisois que me promener sur la grève, comme si j'avois pu hâter par là l'arrivée d'un navire. Je n'en vis point paroître. Les frégates françoises ne cessoient de croiser le long de toute la côte, dont aucun bâtiment ne pouvoit approcher sans être pris ou coulé à fond.

Il étoit plus impossible encore de voyager par terre. Les troupes de Hyder-Ali parcouroient sans cesse toute cette contrée, et portoient même leurs courses jusque dessous les murs de la ville, dont on ne pouvoit s'éloigner à la distance d'une lieue sans courir le risque de perdre la vie.

Les Anglois étoient eux-mêmes dans les plus grandes inquiétudes. Leur armée commandée par le général Coote étoit campée près de *Tranquebar*. Ils n'en recevoient aucune nouvelle, et ne pouvoient y faire parvenir des lettres. Tous les *harkarrahs* (couriers) étoient égorgés, ou

renvoyés après qu'on leur eût coupé le nez et les oreilles, et pris leurs lettres; de sorte qu'à la fin personne ne voulut plus se charger de cette dangereuse mission.

C'est ainsi qu'un jour succédoit à l'autre. Il y avoit trois semaines que j'avois passé à *Madras* dans la plus vive douleur. La misère qui régnoit dans cette malheureuse ville étoit terrible, et ne sauroit être décrite.

Il me devenoit impossible d'y rester plus long-temps; je craignois de tomber malade; mon chagrin continuel, ma vie inquiète et le peu de nourriture d'une mauvaise qualité que je prenois, m'avoient considérablement affoibli. Je sentois mes forces diminuer chaque jour; en un mot, j'étois dans un état pitoyable; je pris la résolution de partir à quel prix que ce fût.

Malgré tout ce que put me dire Sabico, qui me représenta avec force le danger et la folie de mon entreprise, j'achetai une vieille *chelingue* pour le peu d'argent qui me restoit.

Il ne me fut pas difficile, avec le secours de mon *dobasch* (espèce d'homme d'affaire malabare), de trouver quatre rameurs; mais la difficulté consistoit d'en avoir qui fussent assez vigoureux pour faire un trajet de cinquante milles, jour et nuit, sans cesser de ramer.

Nous en trouvâmes enfin qui, à vue d'œil, pourroient remplir mes vues. Je me procurai quelques vivres qui consistoient en un peu de *natchenie* et de *tauwer* (poussière de riz), un peu d'eau, quelques pots de terre cuite, une natte et un oreiller. Je m'étois pourvu aussi d'une gaffe et d'une petite voile, pour m'en servir dans l'occasion.

Tout étant disposé ainsi, et l'heure fixée pour mon départ étant arrivée, je retournai chez Sabico pour lui faire mes adieux. Mon *dobasch* demeura dans la *chelingue* pour venir m'avertir lorsque tout seroit prêt.

CHAPITRE VII.

Départ de Madras. *Les boulets de canon. Arrestation.*

« Encore une fois, me dit mon ami, pensez-y « bien. Vous ne pouvez entreprendre ce voyage, « dans la saison où nous sommes, avec un pareil « misérable bâtiment. Suivez mon conseil; at- « tendez une occasion plus favorable, ou re- « tardez du moins votre départ jusqu'après la « mauvaise mousson. »

« Senjor Sabico, lui répondis-je, je suis « convaincu de votre amitié pour moi. Vous « m'en donnez dans ce moment même de nou- « velles preuves, et je vous en remercie; mais « ne m'engagez point à rester plus long-temps; « ma résolution est prise, quelle qu'en puisse « être la suite: mort ou vivant, il faut que j'ar- « rive à *Tranquebar.* »

« Au nom de Dieu donc! s'écria la bonne « Lucia, sa femme; que *Nossa Senjora de* « *Monte* (1) vous conduise; mais je ne veux

(1) Notre-Dame de la Montagne est le nom qu'on

« pas que vous partiez sans avoir pris quelque « nourriture. Venez, le dîner d'adieu vous « attend. »

Que ne devois-je pas à ces braves gens? que d'amitié ne m'avoient-ils pas montrée? ils se privoient du nécessaire pour me le donner. Je leur en renouvelle ici ma reconnoissance.

Cependant j'étois dans la plus grande impatience de partir, et ne me sentois aucune envie de manger. Je me laissai néanmoins persuader, pour ne pas leur causer de la peine.

Nous ne faisions que de nous mettre à table lorsque la porte s'ouvrit. « Tout est prêt, » me dit mon *dobasch*, en entrant avec précipitation; « on n'attend plus que vous. »

Oubliant le manger et le repas d'adieu, je m'élançai de la table, en m'écriant: « Dieu soit « loué! Je vais donc quitter ce spectacle d'hor- « reur. Venez Nella » (c'étoit le nom de mon *dobasch*), « partons sur-le-champ! »

Après quoi j'embrassai mon généreux ami et sa femme, à qui je témoignai, les larmes aux yeux, ma reconnoissance de l'hospitalité qu'ils m'avoient accordée; et, sans m'arrêter un mo-

---

donne à l'image miraculeuse de *Maliapour* ou *Saint Thomas*.

ment, je me précipitai, par-dessus les morts et les mourans, vers le rivage.

C'étoit un mardi, 24 novembre de l'année de 1782, à trois heures après-midi, que je montai à bord de la *chelingue*. Mon vieux *dobasch* me serra, en pleurant, la main; quelques spectateurs me donnèrent de loin le *salam aya* (portez-vous bien, monsieur!) et on nous poussa en mer.

A peine avions nous fait un quart de mille de chemin, que nous nous vîmes forcés de revenir le plus promptement possible à terre : notre embarcation ressembloit à un tamis : l'eau y entroit de toutes parts. Il y avoit long-temps qu'on ne s'en étoit servi, et qu'il étoit resté exposé sur la grève à l'ardeur du soleil, qui en avoit disjoint les bordages.

On me conseilla de remettre mon voyage au lendemain et de faire remplir pendant cet intervalle la *chelingue* d'eau de mer, afin que les bordages se rejoignissent; mais je ne pus me déterminer à suivre ce sage avis : la seule idée d'être obligé de passer encore un jour à *Madras* me désespéroit.

Je voulus repartir sur-le-champ; et, sans réfléchir long-temps, je résolus de prendre encore un homme avec mes quatre rameurs, qui ne

devoit être occupé qu'à vider constamment l'eau qui pourroit entrer dans la *chelingue*.

Ce fut avec bien de la peine que mon *dobasch* put en trouver un, avec lequel nous nous embarquâmes, et nous eûmes bientôt franchi les brisans. Je commençai alors à respirer, et à chaque coup de rame je sentois diminuer l'inquiétude qui avoit si long-temps opprimé mon cœur.

Je ne pensai pas au danger auquel je m'exposois en voulant me rendre à *Tranquebar*, dans une vieille embarcation, et cela au milieu de la mousson orageuse des pluies. La joie de quitter une ville dans laquelle la famine faisoit de si terribles ravages; l'idée de me retrouver bientôt au milieu de mes compatriotes; mais surtout, si j'ose le dire, l'impatient désir de revoir la fille de mon ami défunt, repoussoient toute espèce de crainte de mon cœur, et me rendoient indifférent aux plus grands dangers.

Cependant nous avancions à grands coups de rame. Le temps étoit admirablement beau, et la marée qui couroit au sud, favorisoit notre navigation. Un vent doux frisoit à peine la superficie de l'eau, et le sourd bruissement des brisans écumeux, qui alloient se perdre sur la grêve, se faisoit successivement moins entendre.

Nous espérions nous trouver hors de la rade

avant que la nuit ne fût venue. Le soleil étoit prêt à se coucher et n'éclairoit plus que le faîte des pagodes et des palmiers. Peu de temps après je vis ôter le pavillon du fort de Saint-Georges à *Madras*, dont nous pouvions être éloignés d'un demi-mille.

J'allumai alors une cigarre et m'assis sur le tillac, le visage tourné vers la ville, pour penser au grand nombre de malheureux qu'elle renfermoit, tous condamnés à périr de la mort la plus affreuse.

Je fus soudainement tiré de ma rêverie. Un coup de canon du fort! criâmes-nous tous ensemble, et dans le même moment nous entendîmes distinctement un boulet passer par-dessus de nos têtes.

Plus surpris qu'alarmés, nous cessâmes de ramer. Que peut signifier cela? nous dîmes nous. Il n'y avoit pas un seul bâtiment sur la rade; nous seuls y flottions. Je ne songeai nullement que c'étoit à nous qu'on en vouloit. « Peut-être, « dis-je, à mes gens, est-ce un coup de signal; « et le cannonier aura oublié d'ôter la balle de « sa pièce. Quelle imprudence! il auroit pu nous « atteindre. »

Dans cette idée j'ordonnai à mes rameurs de faire route; mais à peine se furent-ils mis en ac-

tion qu'il partit un second coup, dont le boulet tomba à peu de distance de notre *chélingue*.

Epouvantés, mes marins laissèrent tomber les rames de leurs mains. « Retournons! m'é-« criai-je; c'est à nous qu'on en veut; hâtez-« vous, avant qu'un troisième boulet ne nous « coule à fond. »

Je mis moi-même les mains aux rames, en tenant mes yeux fixés sur le fort, d'où l'on avait sans doute déjà aperçu notre retour. Grand Dieu! me dis-je; que veut-on de moi? Que puis-je avoir fait? L'incertitude, la crainte et le dépit de voir mon voyage retardé, remplirent mon ame d'amertume.

Il étoit alors environ six heures, et nous nous étions déjà approchés de la côte; mais la marée nous jeta beaucoup au sud du fort. La nuit tomboit, et nous n'apercevions plus que les lumières qui éclairoient par-ci par-là les maisons de la ville.

Cependant le bruit de rames et le chant de rameurs (1) nous firent bientôt connoître que nous n'étions pas seuls sur l'eau. Ce bruit se fit bientôt entendre plus près de nous, et nous ne

(1) Les rameurs malabares chantent toujours, pour mieux agir de concert.

tardâmes pas à être abordés par une *chelingue*, de laquelle deux *cipayes* passèrent dans la nôtre et m'arrêtèrent au nom du gouverneur.

Je fus saisi et le courage m'abandonna; mais cela ne dura pas long-temps par l'idée qu'on s'étoit trompé en m'arrêtant, et qu'au pis aller ce n'étoit qu'un jour de perdu.

Je questionnai les *cipayes* dans l'espoir qu'ils pourroient me donner quelques éclaircissemens sur cette conduite; mais ils m'assurèrent qu'ils n'en savoient rien. On les avoit fait entrer précipitamment dans la *chelingue*, avec ordre de m'arrêter et de me conduire au gouverneur.

On s'imagine facilement l'impression que tout cela dut faire sur mon esprit; je ne tardai cependant point à me remettre, en songeant que je ne m'étois rendu coupable d'aucun délit, que je ne devois rien à personne, que par conséquent on n'avoit aucune raison pour m'arrêter.

On pouvoit cependant me jeter en prison et m'y laisser long-temps, ou du moins me forcer à rester à *Madras*. Que devenoit alors mon voyage à *Tranquebar*? Je ne pouvois y penser sans frémir.

Les *cipayes*, pour hâter notre arrivée à terre, firent passer deux rameurs de leur *chelingue*

dans la nôtre, et les brisans nous jetèrent bientôt sur la côte.

Notre embarcation avait dérivé jusqu'à près de *Maliapour* (1). Je mis pied à terre avec mes deux *cipayes*, en recommandant à mes gens de ne pas quitter ma *chelingue* avant qu'ils eussent de mes nouvelles; je marchai ensuite à grands pas entre mes deux gardes. C'étoient de bonnes gens, qui me consolèrent le mieux qu'ils purent.

---

(1) *Maliapour* ou *S. Thomas*. On croit que l'apôtre S. Thomas y a été enterré. Cette ville a long-temps appartenu aux Portugais, et avoit passé ensuite au pouvoir du roi de *Golconde*, à qui les François l'enlevèrent à leur tour. Cependant les Hollandois, soutenus par le roi de *Golconde*, la reprirent. Elle a ensuite été démantelée par ce prince. Aujourd'hui elle est entre les mains des Anglois.

CHAPITRE VIII.

M. Hall. Interrogatoire. Le gouverneur Mackartney. Lettres. Départ.

Il étoit à-peu-près dix heures, lorsque nous arrivâmes au bureau du maître d'équipage. Nous le trouvâmes plein de monde; la moitié de la ville savoit déjà qu'on avoit arrêté un espion; tout le monde voulut le voir.

Le voici! le voici! entendis-je crier de toutes parts; et en un instant je fus entouré.

« Qui êtes-vous? me demandèrent dix voix « en même temps. Qui c'est? interrompirent « d'autres; c'est un espion! c'est un Hollandois; « je le connois. C'est un honnête homme, re- « prit un autre, dont la voix ne m'étoit pas « étrangère; c'étoit celle de mon ami Frank. »

Pendant ce temps arriva M. Hall, maître d'équipage, qui, aussitôt qu'il m'eut aperçu, me somma d'une voix terrible de lui dire qui j'étois.

Moi. Un Hollandois de *Sadraspatnam.*

Lui. Où est votre passe-port?

Moi. Je n'en ai point. J'ignorois qu'il fallût en avoir un.

Lui. Quoi ! point de passe-port ? Vous ignorez peut-être que je suis le maître d'équipage, et que personne ne peut quitter la rade sans m'en avoir donné préalablement connoissance ?

Moi. Je vous prie, monsieur, de considérer que je suis un étranger.....

Lui. Que voulez-vous dire par étranger ? Ce ne sont-là que des subterfuges. Vous deviez connoître les lois du pays où vous êtes. On ne s'enfuit pas, de la rade, comme un voleur, sans avoir quelque mauvaise intention. Vous êtes peut-être un espion des François ? nous saurons bien vous obliger à dire la vérité.

Moi. Monsieur, lui dis-je en le regardant fixement, je n'ai jamais exercé le métier d'espion, et ne l'exercerai de ma vie. Je vous nommerai cent personnes qui certifieront que je suis un honnête homme. Faites venir Manuel Sabico, chez qui j'ai logé en dernier lieu ; Il demeure à côté du jardin de M. Pereira, dans la ville noire.

Lui. Ce Sabico ne vaut peut-être guère mieux que vous. *Cipayes !* conduisez-le.....

Dans ce moment, mon ami, M. Frank s'avança vers M. Hall, et lui dit quelque chose à l'oreille.

« Cela est autre chose, lui entendis-je dire,

« mais que puis-je faire maintenant? Il faut que « je fasse mon rapport au gouverneur. Rendez-« vous en attendant à la grand garde, me dit-il « d'un ton plus doux, pour y attendre des « ordres ultérieurs. »

Moi. Monsieur! Je vous prie..... ma *chelingue*....

« Allez seulement, allez, me dit-il, tout ira « peut-être mieux que vous ne le pensez. »

Je m'inclinai, et partis accompagné de mes gardes. Les soldats paroissoient furieux, et me souhaitoient à la potence, malgré tout ce que je pus dire pour me défendre.

Tout le monde m'évita comme la peste. Triste et confondu, je fus m'asseoir dans un coin, pour attendre l'issue de cette affaire.

Je n'avois pas été une heure dans le corps-de-garde, lorsqu'un homme bien vêtu y entra et demanda à voir le monsieur (*gentleman*) qu'on avoit arrêté.

Ce mot de *gentleman* me parut de bonne augure. Les soldats se regardèrent d'un air surpris. Je devois me rendre chez le gouverneur.

On me conduisit dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle il y avoit une table couverte d'un tapis vert, et entourée de fauteuils. On m'y laissa seul.

Il se passa une demi-heure avant que personne parût. A la fin on ouvrit une porte latérale, et je vis entrer M. Sydenham, le major de la place.

Il parut fort surpris de me trouver ici. Il me connoissoit pour m'avoir vu plusieurs fois à son bureau, relativement aux prisonniers hollandois de *Sadras*, et rencontré chez M. de Souza, qui m'avoit souvent loué en sa présence.

« Quoi ! c'est vous ? me dit-il. Quelle folie « vous a donc passé par la tête, pour mettre « en mer pendant la nuit dans une *chelingue* ? « Quelle étoit votre intention ? »

« Hélas ! monsieur ! lui répondis-je, deux « puissances irrésistibles, la misère et l'amour, « m'ont forcé de quitter *Madras* » Il sourit.

Je lui racontai alors en peu de mots la nécessité où je me voyois d'aller à *Tranquebar*; mon inquiétude, ma vaine attente après une occasion de pouvoir partir, ma résolution désespérée.

Je le supliai de présenter mon affaire sous un jour favorable au gouverneur, et d'obtenir qu'on me laissât librement partir. J'ajoutai que j'étois sans cela résolu de faire le voyage à pied, au risque d'être tué par les troupes de

Hyder-Ali; et finis par le prier de m'être favorable, en rendant un bon témoignage de ma personne.

La chaleur avec laquelle je parlois, le récit de l'extrémité où j'étois réduit, et mes larmes, que je ne pus retenir, firent impression sur son cœur. Il promit de faire pour moi tout ce qui dépendroit de lui, et se retira.

Un quart d'heure après il revint. « Soyez « tranquille, dit-il; la chose se passera mieux « que vous ne le pensez. »

Il m'indiqua alors une autre chambre, où il me fit apporter une bouteille de vin et de quoi manger, et me quitta en disant que je le verrois de retour dans une demi-heure, pour me faire connoître les volontés du gouverneur.

Les fatigues que j'avois essuyées sans avoir, pour ainsi dire, rien mangé, me firent trouver ce repas délicieux; d'autant plus que les assurances du major de la place avoient dissipé mes inquiétudes sur les suites de mon affaire.

A peine fus-je levé de table, que je vis entrer le gouverneur Mackartney, accompagné de son secrétaire et de M. Sydenham.

Sa physionomie n'avoit rien qui annonçât de la colère. Après m'avoir regardé fixement pendant quelque temps, il me dit d'un air sérieux :

« Ne savez-vous point que celui qui, en temps « de guerre, cherche à s'échapper furtivement, « doit être regardé et traité comme un espion ? »

« Je le sais, mylord ! mais je prie votre ex- « cellence de considérer, que ce n'est point « furtivement, mais en plein jour et en pré- « sence de beaucoup de monde, que j'ai voulu « partir. »

« Mais sans passeport néanmoins, me ré- « pondit-il. Pourquoi n'avez-vous pas prévenu « M. Hall de votre départ ? Il est heureux pour « vous que vous soyez connu de M. Sydenham. « Je veux bien ajouter foi à ce que vous lui « avez dit des circonstances où vous vous « trouvez, et ne pense pas que vous ayez eu « quelque projet coupable et digne de châti- « ment. »

« Que le ciel m'en préserve, mylord ! lui « répondis-je. Je suis un honnête homme ; tous « les prisonniers hollandois, plusieurs personnes « respectables de cette ville, MM. de Souza et « Frank, les missionnaires danois de *Véperi* « (1) et quelques négocians, pourront me rendre

(1) *Véperi* est un charmant hameau à peu de distance de *Madras*, où les missionnaires danois ont une école et une église.

« témoignage. Ce que j'ai dit de l'état où je me « trouve est conforme à la vérité. »

« Fort bien, me dit-il; vous pouvez partir; « mais à condition que vous vous chargerez « de quelques lettres pour M. le colonel Ha- « milton à *Tranquebar*. Il faudra surtout avoir « soin de les remettre à lui-même; car ce sont « des papiers de conséquence. »

Je me montrai disposé à remplir ses désirs à cet égard, et me chargeai, comme on peut bien le croire, avec une feinte satisfaction, de cette épineuse commission.

« Vous pouvez juger, reprit-il, combien je « mets d'importance à ce que ces papiers soient « exactement remis, par la promesse que je « vous fais que M. Hamilton vous donnera « de ma part, immédiatement après leur ré- « ception, mille pagodes; j'aurai ensuite moi- « même soin de votre fortune. »

Je le remerciai de ses bontés et de la confiance qu'il me montroit, et promis d'observer exactement ses ordres. Que pouvois-je faire? Je devois paroître disposé à remplir ses volontés. Un refus de ma part auroit eu certainement des suites fâcheuses pour moi.

Il prit alors des mains de son secrétaire un mouchoir dans lequel il y avoit plusieurs petits

rouleaux de papier cachetés par les deux bouts, de la grosseur et de la longueur à peu-près d'un doigt. Après les avoir mis dans un petit sac, il me les donna, en disant : « Voici les lettres ; et « ce papier contient l'ordre au colonel de vous « payer sur-le-champ les mille pagodes, si vous « remplissez bien votre mission. » Après quoi il me donna sa main et me souhaita un bon voyage. M. Sydenham me conduisit jusqu'au bas de l'escalier. Je le remerciai des services qu'il m'avoit rendus et je partis.

Il étoit environ minuit lorsque je quittai le fort pour me remettre en route.

Les deux *cipayes* qui m'avoient arrêté furent commandés pour m'accompagner ; ils ne pouvoient assez s'étonner des honneurs qu'on me rendoit dans ce moment.

J'étois suivi d'un *couli* qui portoit sur sa tête un panier, dans lequel je trouvai ensuite six bouteilles de Madère, quelques poulets rôtis, du pain, de la pâtisserie, etc.

Nous n'arrivâmes à la *chelingue* qu'à deux heures du matin. Mes gens, qui probablement, s'étoient imaginés que je ne reviendrois pas de sitôt, ou peut-être même pas du tout, l'avoient tirée sur la grêve, et y dormoient alors tranquillement.

Un cri redoublé de *Eundrou!* (réveillez-vous!) les mit sur pied. Ces bonnes gens furent fort aise de me revoir; et il n'y avoit rien d'étonnant; car si j'avois été retenu à *Madras* ils auroient bien pu mourir de faim. Je donnai à chaque *cipaye* et au *couli* une couple de roupies (1), après qu'ils nous eûrent aidé à remettre la *chelingue* à flot. On m'y porta; et grace au ciel, je quittai une seconde fois la grêve.

---

(1) La roupie vaut environ deux francs soixante-quinze centimes.

CHAPITRE IX.

Covilom. *Les sept pagodes de* Maweliewarom. *Rencontre d'une frégate. Refuge à* Sadras.

Le temps n'étoit pas changé. La lune brilloit encore dans le ciel sans nuages et scintilloit sur la superficie de la tranquille mer; tandis qu'une agréable brise de nord-ouest remplissoit notre voile, que nous avions déployée aussitôt que nous eûmes passé les brisans; car je voulois m'éloigner le plutôt possible de *Madras*, dans la crainte où j'étois qu'il ne prît envie aux Anglois de me faire arrêter une seconde fois.

Mes gens se mirent alors à m'assaillir de questions; ils vouloient savoir pour quelle raison j'avois été mis aux arrêts. Je me contentai de leur dire qu'on s'étoit trompé à mon égard; sans leur parler des lettres dont j'étois chargé; c'étoit là un point trop délicat.

Quelle singulière tournure prit cette affaire! Qui auroit pu le prévoir. Je m'étois attendu à une prison de plusieurs jours, ou même à quelque chose de plus désagréable encore; tandis

qu'on me fit revenir pour m'offrir une somme considérable d'argent, et me promettre même de faire ma fortune.

Il est vrai que les Anglois se trouvoient alors dans une position fort critique à *Madras*. Il s'étoit déjà passé quelques semaines sans qu'ils eussent pu faire parvenir des ordres à leur armée, dont ils ignoroient même la position; sans quoi je ne me serois peut-être pas tiré si facilement de leurs mains.

Mais la manière hardie dont je m'étois mis en mer, et les bons témoignages de mon ami Frank et du major Sydenham, firent penser au gouverneur qu'il ne pouvoit mettre ses dépêches entre des meilleures mains que les miennes.

Quoi qu'il en soit, j'étois au comble de la joie d'avoir pu quitter *Madras*; et je me promis bien de ne plus me jeter entre les mains des Anglois; ils m'avoient trop fait souffrir.

Cependant je n'aurois pas dédaigné de gagner les mille pagodes, puisque le besoin m'y forçoit; mais l'idée de me voir employé par eux à quelque acte d'atrocité envers les malheureux habitans du pays me révoltoit trop pour quil me fût possible de m'engager à leur rendre ce service : ce n'étoit pas de cette manière méprisable que je voulois faire fortune.

Ces pensées et quelques autres de cette nature m'occupoient trop pour que je pusse me livrer au sommeil, quelque fatigué que je fusse. D'ailleurs, nous devions, selon ma conjecture, nous trouver à la hauteur de *Covelom*, où il y a un ressif que je voulois éviter.

Bientôt l'aube du jour parut à l'horizon, et le soleil, environné de petits nuages couleur de rose, s'éleva dans le ciel. Il y avoit tout lieu d'espérer que nous aurions une belle journée.

Je ne m'étois pas trompé; nous étions à la hauteur de *Covelom*. Nous avions au couchant la montagne de *Frichicondam* (1), et nous dis-

---

(1) Le véritable nom est *Tirockistnacondam* ou la montagne aux oiseaux de *Kishtna*, parce qu'on y nourrit tous les jours deux oiseaux consacrés à ce dieu.

Cette montagne gît à peu près à quatre milles nord-ouest de *Sadraspatnam*. Les Hindous et les Malabares la regardent comme sacrée, et s'y rendent tous les ans par milliers en pèlerinage.

Elle est fort haute et fort escarpée en comparaison de toutes les autres montagnes qui l'entourent. Sur sa cime, qui est un plateau uni, il y a un temple consacré à *Gowinda*. (*Gowinda* est un des noms de *Kishtna*, et signifie, en langue samscrite, pasteur; parce que ce dieu, ou proprement *Vishnou*, a, pendant sa septième incarnation, habité comme berger parmi les hommes.)

tinguions facilement la pagode blanche qui est placée sur sa cîme.

On monte sur cette montagne par cinq cents marches larges et commodes qui sont taillées dans le roc. A quelques pas du temple en question, il y a une pierre plate d'environ douze pieds en carré, où l'on a creusé deux trous d'un demi-pied de profondeur, qu'on tient toujours remplis d'eau.

Vers l'heure de midi un brahme se place sur cette pierre avec un petit pot de cuivre rempli de riz bouilli, dont il forme des boulettes, qu'il place, à nombre égal, à côté de lui dans deux bassins de cuivre. Après avoir fait ces préparatifs, il se prosterne le visage contre terre pour faire sa prière.

Exactement à midi, on voit arriver deux oiseaux de la famille des vautours appelés *keroudans* dans la langue samscrite, *minhoto* en portugais, *kuikendieven* en hollandois, et *milans* en françois; lesquels, après avoir décrits plusieurs cercles en l'air autour de la cîme de la montagne, viennent se placer sur cette pierre, se baignent dans l'eau que contiennent ses deux trous, et vont se mettre, l'un à la droite, et l'autre à la gauche, derrière le brahme, qui, avec le revers de ses mains leur présente les boulettes de riz qu'il a préparées.

Aussitôt qu'il sont rassasiés, ils retournent à l'eau contenue dans les deux trous de la pierre, pour s'y baigner; s'élèvent ensuite en l'air, et après avoir fait de nouveau quelques cercles autour du faîte de la montagne, ils s'envolent de compagnie. J'ai vu plusieurs fois

Nous avions en arrière de nous *Maliapour* et le *Monté* (1), et en avant les sept padoges de

---

cette cérémonie, ou plutôt cette jonglerie des prêtres, et chaque fois j'ai remarqué que ces oiseaux reprenoient le chemin de l'Orient, d'où ils étoient venus. Si l'on en veut croire les brahmes, il y a plus de deux mille ans que dure l'hospitalité qu'on accorde à ces oiseaux, dont l'un se nom *poutché*, qui signifie religion, ou culte divin, et l'autre *bidhata*, sort ou destin. Au pied de cette montagne il y a un magnifique temple et un fort beau village. En voilà assez pour cette fois sur *Fritchicondam.*

(1) Nous venons de parler de la montagne sainte des Hindous ; disons maintenant un mot de celle des chrétiens.

A peu de distance de *Maliapour* ou *S. Thomé* est la montagne à laquelle les Portugais donnent le nom de *Grande Monté.* Pour arriver à son sommet, qui est pavé de petites pierres, il faut monter quatre-vingt-seize grandes marches. Sur ce sommet il y a une petite église carrée, qu'on dit avoir été bâtie en 1514, par l'ordre d'Emmanuel, roi de Portugal, en l'honneur de l'apôtre S. Thomas, de qui la figure et la manière dont il est mort sont représentées ici. On sait que c'est un païen qui l'assomma pendant qu'il étoit occupé à faire sa prière.

On y voit aussi un crucifix de pierre qui sue à certaines époques de l'année, de même qu'une image de la Vierge, l'un et l'autre sculptés par l'apôtre S. Thomas.

Maweliewarom, qui s'élevoient les unes derrière les autres, et par-dessus lesquelles on voyoit voler l'écume des brisans (1).

Notre vieille *chelingue* voloit à travers l'eau. Ses coutures s'étoient un peu serrées. Déjà à midi nous doublâmes la pagode la plus avancée, dont le faîte se montroit un peu au-dessus des vagues; et tout-à-coup *Maweliewarom* se présenta devant nous avec tous ses gigantesques édifices.

Cet endroit parut entièrement abandonné. Je m'y suis rendu souvent, durant mon séjour à *Sadras*, pour en admirer et dessiner les antiques monumens, en m'informant aux brahmes de leur origine. C'étoit, à cette époque, un des plus populeux et des plus florissans villages de toute la côte.

Il pouvoit être deux heures, lorsqu'en doublant les dunes pour diriger notre route sur *Sadras*, nous aperçûmes une frégate venant à nous du sud-est.

---

(1) Ce sont sept pagodes placées sur une ligne les unes derrière les autres, qui devoient se trouver, il y a plusieurs siècles, à peu de distance de la mer; mais qui sont maintenant couvertes de ses eaux.

Je la pris pour un bâtiment françois; mais je ne savois pas s'il venoit mouiller sur la rade, ou s'il alloit continuer sa route. Dans tous les cas, je crus qu'il étoit nécessaire de l'éviter à temps.

Le gouverneur de *Madras* m'avoit fortement recommandé de ne pas me laisser approcher par des vaisseaux françois, ou, si cela m'étoit impossible, de jeter ses lettres à la mer; ce que j'aurois certainement fait, quand même il ne me l'auroit pas ordonné. Je fis donc sur-le-champ passer ma *chelingue* en dedans des brisans, pour aller me réfugier dans une crique qui m'étoit connue.

C'étoit risquer beaucoup, parce qu'il pouvoit se trouver des cavaliers de Hyder Ali dans le village; mais il falloit choisir le moindre des deux maux. Nous nous tînmes cependant sur nos gardes en restant dans notre embarcation, que nous laissâmes à flot, afin de pouvoir fuir au moindre danger.

Heureusement pour nous, la frégate continua sa route. Mes gens voulurent alors remettre en mer, et moi-même je le leur avois commandé, parce que je ne voulois plus revoir *Sadras*, où je ne devois trouver que des objets douloureux pour mon cœur. Cependant, au moment de partir, je sentis qu'il m'étoit impos-

sible d'être si proche de cette place, sans y porter encore une fois mes pas. La crainte seule de courir quelque danger me retenoit; mais, par hasard, j'aperçus sur la grève une femme qui venoit y chercher des crustacées, et qui m'assura qu'il n'y avoit qu'elle seule dans tout le village. Nous descendîmes alors à terre, et mîmes notre *chelingue* à sec.

CHAPITRE X.

Sadras *dévasté. Ses blanchisseries. L'indigoterie. L'école malabare. Le bazaar.*

Je montai alors sur une dune de sable derrière laquelle nous nous tenions cachés, et je contemplai avec émotion le triste spectacle qui s'offroit à ma vue : à peine pus-je en croire mes propres yeux..

Est-ce-là *Sadras?* ce village jadis si beau, si agréable, où régnoient l'abondance et le bonheur; où florissoit le commerce; où s'exerçoit cette douce hospitalité qui fait le charme de la vie?

Qu'il étoit maintenant tranquille et solitaire, cet endroit que j'avois vu si populeux, si bruyant! Tous ses heureux habitans avoient disparu par le fer, par le feu ou par la famine. Leurs demeures étoient renversées; les rues se trouvoient obstruées par leurs débris, et déjà l'herbe couvroit leurs murailles.

Un profond et horrible silence régnoit autour de moi; je n'entendois que le bruit sourd et monotone des brisans, et les cris perçans des cor-

neilles qui étoient perchées sur les cîmes des arbres.

Je me promenai lentement dans le village, et à chaque pas que je faisois, je rencontrai quelque objet qui servoit à renouveler ma tristesse.

Je me rapelai tous les plaisirs que j'y avois goûtés, et regrettai la perte de mille choses qui avoient charmé mon ame, et que mes yeux cherchoient en vain. Les jours de mon bonheur étoient passés, et je ne pouvois me flatter de les voir renaître jamais.

Veuillez me suivre, cher lecteur, je vais vous représenter *Sadras* dans son ancien état; je vais vous faire connoître ma manière de vivre et mes anciens amis. Permettez-moi de vous en entretenir un peu longuement. Il m'est si doux d'en parler! je sens que plus j'approche de la vieillesse et plus le souvenir de *Sadras* me devient précieux. Lui seul se maintient et se fortifie dans ma mémoire, tandis que tous les autres événemens de ma vie s'en affacent lentement. C'est avec un plaisir inexprimable que je rappelle à ma pensée les lieux, les personnes, leur figure, leur manière d'être, tout enfin, jusqu'à la moindre circonstance.

C'est ici qu'étoient les blanchisseries; ici, sur ce champ, je me tenois souvent pour voir la ma-

nière dont les jeunes filles arrosoient, en chantant et en folâtrant, les toiles tendues; comment elles tomboient, en se poursuivant les unes les autres, dans le sable mobile; ou sautoient dans l'étang voisin et s'amusoient à nager, ou à ramasser au fond de l'eau de petits cailloux, qu'elles me lançoient à l'envi pour m'obliger à m'éloigner d'elles.

Plus loin, dans cet enclos, étoit l'indigoterie, dont toute l'enceinte étoit couverte d'une infinité de grands vases, qui servoient à faire bouillir la plante et à la rendre propre à la teinture des toiles.

Cette rue étoit occupée par les buandiers; dans cette autre, plantée de cocotiers, demeuroient les tisserands, et toutes ces huttes, dont la plupart étoient renversées, appartenoient aux peintres des chitses.

Cette maison ombragée par un grand appentis et quelques arbres, étoit l'école du village. En entendant le bruit que faisoient les enfans malabares lorsqu'ils apprenoient leur leçon, j'ai souvent été surpris de ce qu'il y eût des personnes qui voulussent demeurer dans le voisinage d'un pareil établissement.

Ici une demi-douzaine de grands garçons hur-

loient leur *Arandsheel wiedombou* (1); à côté d'eux, une autre troupe crioit de toutes ses forces l'*Atâ chowrie* (2); là, étoient assis une trentaine ou un plus grand nombre de marmots qui récitoient, en glapissant, leur *Ana, awenâ, ina* (3); ceux-ci calculoient tout haut de mémoire (4), tandis que d'autres, plus avancés, lisoient, d'un ton chantant, leurs *Pourans* (5); plus loin les uns faisoient réciter aux autres leur leçon; et, parmi tout ce bruit, on distinguoit encore les voix claires et perçantes des jeunes *devedashies* (6); devant la porte, on voyoit une grande quantité de jeunes gens,

---

(1) Un certain nombre de vers que les enfans doivent apprendre par cœur.

(2) Espèce d'*a*, *b-ab* inventée par une femme appelée *chowrie*. *Atâ*, veut dire mère.

(3) L'*a*, *b*, *c*.

(4) Les Malabares ne se servent pas, comme le font les Européens, d'une ardoise ou d'un morceau de papier pour chiffrer; ils calculent tout de mémoire jusqu'aux plus fortes sommes, et même les fractions.

(5) Extraits des livres saints.

(6) C'est le nom des jeunes filles destinées à danser dans les temples devant les idoles, et à chanter leurs louanges. Il en sera parlé fort au long dans le second volume, chapitre cinquième de cet ouvrage.

occupés à apprendre à écrire, et qui, assis à terre, les jambes croisées sous le corps, traçoient avec le doigt, sur le sable, les lettres, qu'ils prononçoient en même temps à haute voix, pour les imprimer mieux dans leur mémoire. En un mot, tous crioient, tous glapissoient à-la-fois; tandis qu'à travers ce bruit confus et assourdissant, se faisoient entendre, de temps en temps, la voix tonnante du *Gourou* (1).

Arrêtons-nous un moment devant cette longue et large rue, qui servoit de *bazaar* (2). Quelle multitude de gens s'agitoient ici en tous sens; et maintenant elle est déserte et abandonnée. Je ne sortois jamais dans la matinée sans m'y rendre, pour parcourir le double rang des marchands qui, accroupis à terre, annonçoient à haute voix leurs denrées, ou les offroient avec des paroles flatteuses aux passans.

Mais les jours de grands marchés, je me plaisois à m'asseoir sur le perron d'une maison, ou sous un arbre, pour voir arriver à pas redoublés les habitans de *Sadras* et des lieux voisins, chargés de différentes marchandises. Des jeunes filles et des femmes avec des paniers remplis de

(1) *Gourou* signifie maître; il n'y a que les brahmes qui puissent occuper cette place.

(2) Le marché.

fruits et de légumes; des hommes chargés de sacs ou de jarres de riz, de *tinné* (1), de *natehenie* et d'autres grains; de vieilles matrones avec de la poterie, des ustensiles de cuisine, des nattes, etc.; des marchands d'épiceries, de tabac, d'arecque, d'*olées* (2), de bois de sandal, de sucre de palmier (3), et d'une infinité d'autres denrées.

A quelque distance des marchands, se plaçoient les jongleurs (4), les devins ou diseurs de bonne aventure (5), les *pottou-karetjes* (6), les vendeuses de *valejel* (7), les vanniers, les faiseuses d'*agapés* (8) et autres.

---

(1) Le *tinné* est une espèce de millet.

(2) Ce sont les feuilles du palmier, sur lesquelles les Malabares écrivent avec un stylet de fer appelé *eleutannie*.

(3) Ce sucre, que l'on appelle *jager-suiker* en hollandois, s'obtient par évaporation du vin de palmier. Il est fort noir, et son goût est un peu vineux.

(4) *Bité kaien*. Les tours que font ces jongleurs sont merveilleux, et surpassent tous ceux qu'on voit faire en Europe.

(5) *Janiams* : il y en a de toutes les espèces, tels que tireurs d'horoscope, chiromanciens, etc.

(6) Des femmes qui piquent des figures sur les bras et les autres parties du corps.

(7) Les *valejels* sont des brasselets de verre colorié.

(8) Les *agapés* sont des petites crêpes fort délicates, faites de farine de riz.

On ouvre les boutiques, et l'on voit paroître aussitôt les Banians avec leur pierre de touche, leur trébuchet et des sacs remplis de *cashjes*, de *fanams* et de roupies; et tous vont s'asseoir les jambes croisées dessous l'appentis de leur maison.

Les *chittys* (1) étalent leurs toiles ou autres marchandises, et les moines mendians prennent leur poste près d'un petit temple de *Pouléar* (2), ou devant la maison de quelque brahme; tandis que des *fakirs* tout nus (3)

---

(1) Nom général pour indiquer un marchand, quel que soit son commerce.

(2) *Poulêar* est le dieu de la prière, ou plutôt celui qui porte les prières des mortels devant le trône de l'Eternel. On lui donne plusieurs autres noms, tels que ceux de *Canabedie*, *Goneisch*, etc. Il est le fils de *Sieb*, le dieu de la destruction, et de *Douragh* ou *Parbottie*, la déesse de la sagesse. On le représente avec la tête d'un éléphant blanc et quatre bras. Il n'est pas permis de faire sa figure en métal ou en bois; elle doit être sculptée d'un seul bloc de pierre. Les Indiens ne font jamais leurs prières qu'après l'avoir préalablement invoqué; et n'écrivent jamais rien d'important, sans avoir placé en tête son signe caractéristique, qui est un triangle, et qu'on appelle *Goneisch ankorie*, le triangle de *Goneisch*.

(3) Les *fakirs* sont des moines qui s'imposent de rudes pénitences; ils sont de la religion mahométane.

circulent parmi la foule, dont ils cherchent à attirer la compassion de différentes manières.

Il est neuf heures ou à-peu-près ; les chalands et les curieux arrivent ; le marché se remplit, la foule devient plus grande, et bientôt la rue retentit de mille cris différens : *Mangai, paluta Mangai!* (1) ; *Piti!* (2); *Valeipalam!* (3); *Tayer venema Tayer!* (4); *Pasheveen Paal!* (5); *Ney veney!* (6); *Ourga!* (7); *Kira!* (8); *Pacou vetelie!* (9); *Tenga Elaniir!* (10); *Longa!* (11); *Venjagam!* (12); ce qui joint aux voix des acheteurs et au chant des *saniassis!* (13), avec leurs bruyantes cym-

---

(1) Des mangues ! des mangues mûres !

(2) Des tamarins !

(3) Des bananes jaunes ou mûres !

(4) Du lait caillé ! qui veut du lait caillé !

(5) Du lait de buffle !

(6) Du beurre frais et fondu !

(7) Des fruits confits !

(8) Des légumes !

(9) De l'arecque et du béthel !

(10) Des noix de coco mûres et jeunes !

(11) Jeune fruit du palmier !

(12) Des oignons !

(13) *Saniassis.* Ce mot signifie proprement un homme qui abandonne le monde. Il y a plusieurs espèces de ces moines, qui suivent des règles plus ou moins sévères.

bales; le tambourin des *joghis*; la clochette aiguë du *poucharé*; le *magoudie* du *schorpojaan*; et plus que tout cela, les cris assourdissans de milliers de corneilles, qui, au milieu de l'agitation des marchands et des acheteurs, épient le moment favorable pour enlever quelque chose: tout cela forme un tintamare dont on ne peut se faire une idée.

C'est à travers cette multitude et cette agitation continuelle, que le *beriesocherg* (1) se fraye en se promenant une route, et prend en

---

Un *saniassi* doit quitter sa femme, ses enfans et tout ce qu'il possède. Il ne peut avoir qu'un bâton et un bassin de cuivre, dans lequel il reçoit ce qu'on lui donne. Pour demander l'aumone il frappe avec une baguette sur ce bassin.

(1) Le *beriesocherg* est un taureau destiné à porter sur son dos quelque divinité ou quelque offrande. On lui imprime avec un fer chaud un trident sur les flancs, pour indiquer qu'il appartient à un temple, et il est toujours consacré à *Ognie poti*, le dieu du feu. Jamais il ne travaille, mais va librement partout où bon lui semble. Il prend tout ce qu'il rencontre, soit grains, soit légumes, sans qu'on ose l'en empêcher. Il a coutume de se retirer pendant la nuit dans la pagode. Lorsque les Mahométans ou les Européens parviennent à l'attirer hors du village, ils ne manquent pas de le tuer. Il est, en général, bien nourri et fort gras.

passant quelques bouchées des denrées. On le laisse faire ; on lui présente même les meilleurs légumes ; on cherche à l'attirer à soi ; chacun se regarde comme honoré de sa visite.

CHAPITRE XI.

Le bosquet de suri. *Manière de vivre à* Sadras. *Souvenir et comparaison douloureuses. Esquisse d'une procession indienne. Le* pipal. *Description de quelques* chauderies. *Le saniassi. La chasse représentée sous un jour odieux. Adieux pénibles. Découverte heureuse.*

Il est quatre heures après midi. La brise rafraîchissante de mer s'est établie; l'air est tempéré; tous les êtres qui s'étoient mis à l'abri des rayons brûlans du soleil reparoissent. J'allume une cigarre, et, muni d'un livre, je vais gagner un bosquet, pour y boire du *suri* frais (1), et passer quelques momens à lire.

Quelquefois je m'y rendois avec quelques-uns de mes amis, tous jeunes et gais. En sautant et chantant nous parcourions le bois; chacun cherchoit à découvrir le premier l'échelle du

(1) Le *suri* est le vin du cocotier ou du palmier; c'est-à-dire, le suc qu'on tire de ces deux arbres. *Sura* est un mot portugais.

tyferaar (1); qu'on ne tardoit pas à trouver. Alors la compagnie se rassembloit, et nous nous établissions tous sous l'arbre libéral. Aussitôt le *kallou ra chigram!* (2) annonçoit notre arrivée à l'échanson perché sur l'arbre, qui nous répondoit de sa voûte verdoyante d'une voix claire par son *varugren ayaa* (3), et ne tardoit pas à descendre avec une courge pleine de son nectar.

Alors nous faisions passer le *koudou* (4) à la ronde, et buvions jusqu'à satiété le vin bleu innocent, en fumant notre cigarre et en nous amusant de mille manières différentes.

Le crépuscule arrivoit; le fond du bosquet se couvroit de ténèbres; nous nous levions, chacun payoit son écot, et nous retournions au village, où nous nous rendions chez un

(1) C'est le nom que les Hollandois donnent à l'homme qui monte dans le palmier ou cocotier pour en tirer le vin. Il se sert d'une petite échelle pour monter dans le palmier, parce que cet arbre est garni de fortes épines jusqu'à la hauteur d'un homme.

(2) *Kallou ra chigram!* signifie, descendez vite du auri!

(3) *Varugren ayaa!* veut dire : Je viens, Messieurs!

(4) Le *koudou* est un petit vase de terre cuite, qui contient une pinte de liquide.

de nos amis, invités ou non, pour y célébrer quelque fête de la maison ; telle que celle du jour de naissance de l'épouse de Thomasi de Cruz. La compagnie étoit considérable; tout le monde nous souhaitoit le bien venu. *Folga muito* (1), *senhor Thomasio! Folga muito, senhora de caza! Deus da mille anos da vida!* Entendoit-on dire de tous côtés, en se donnant réciproquement la main. *Come esta meu amigo, come esta*, crioit l'un à l'autre.

On allumoit les cigarres et l'on présentoit de la petite bière (2) du ponche, de la limonade, etc. Chacun se joignoit à son amie, à sa maîtresse, dont on se déclaroit le cavalier en la servant, et on se livroit à d'innocens amusemens. Pendant ce temps le souper étoit servi. On voyoit à chaque bout de la table un grand plat d'*aros patcherie* (3) ; venoient ensuite des poulets rôtis, du *kery secco*, du *kerry pin-*

---

(1) Beaucoup de bonheur, etc.

(2) C'est une bière de ménage, dans laquelle on fait entrer une certaine espèce d'herbe appelée *serré*, qui y donne une odeur et un goût agréables. Cette bière s'aigrit au bout de huit à quinze jours.

(3) Espèce de riz fin, dont les grains sont petits et fort blancs. Ce riz jette, quand il est cuit, une odeur agréable.

deng (1), de la pâtisserie, du *karwaat* royal (2), de l'*atchar*, du *sambal*, du poisson, des fruits, etc. Jamais on ne se servoit de cuiller ni de fourchette pour manger le *kerry* et le riz; ces deux mets sont infiniment plus appétissans quand on les porte à la bouche avec les doigts.

Le souper fini, on se lavoit les mains, on se rinçoit la bouche, on mâchoit du béthel, et l'on recommançoit à se divertir, en chantant des *chikotties* (3) et des *chakras* (4), accompagnés du bruit perçant du *ravanenah* (5), et des sons flûtés de la *viola* (6), ou bien on dansoit le *fandango* (7), ou des agiles *quadrilhas*; jusqu'à ce que la fatigue et la pâlissante étoile de Vénus nous ramenoient chez nous.

Tels étoient mes amusemens avec plusieurs

---

(1) Différentes préparations du *kerry*.

(2) Le long de la côte de *Sadras* on pêche un poisson qui est un peu plus grand que le cabillaud, qu'on fume ou sèche, et qu'on regarde comme un mets délicat. On l'appelle poisson royal.

(3) Quatrains qu'on doit chanter *ex tempore*.

(4) Les *chakras* sont des espèces d'airs.

(5) C'est une sorte de cymbale.

(6) Guitare espagnole.

(7) Le *fandango* est une danse espagnole ou portugaise, qui est exécutée par deux personnes.

autres, parmi lesquels il faut compter la pêche, la chasse, les promenades à pied et à cheval. Nous nous rendions aussi quelquefois aux bancs d'huîtres, où nous passions plusieurs jours.

O jours tranquilles et sereins de ma vie, dont je ne jouirai jamais plus, pourquoi votre durée a-t-elle été si courte? Pourquoi ai-je vu s'évanouir pour toujours les espérances de l'heureux avenir dont je me flattois? J'avois pensé que *Sadras* auroit été le lieu où devoient finir mes contrariétés et mes courses. Vaines imaginations; fantômes de bonheur! Que tout étoit changé pour moi, sans que je pusse prévoir quel seroit mon sort à l'avenir.

Quand je comparois l'état où j'avois été avec celui où je me trouvois actuellement; quand je comparois ce village désert et ravagé, et le morne silence qui régnoit autour de moi, avec les scènes d'activité, de satisfaction, de prospérité et d'abondance même dont j'avois été le témoin; quand je me rappelois combien nous étions heureux, combien l'étoient aussi tous les habitans de *Sadras*, et dans quel misérable état erroient maintenant çà et là le petit nombre de ceux qui avoient échappé au glaive et à la famine; quand je songeois que ce terrible bouleversement étoit l'ouvrage d'un petit nombre de tyrans, qui osent se dire chrétiens! alors...

Non, jamais je ne serai ni ne saurois être l'ami des Anglois.

Ces champs immenses, que la vue ne pouvoit embrasser, jadis couverts de l'éblouissante verdure des jeunes pousses de riz, étoient maintenant des bruyères arides qui n'offroient partout qu'un terrain gris et monotone. Ces beaux jardins, ces riches vergers d'autrefois, étoient couverts d'herbes sauvages, de ronces et d'épines. Leurs fruits dénaturés étoient la proie des oiseaux, des singes destructeurs et des écureuils.

Et ces charmans bosquets de magnifiques cocotiers et de superbes palmiers étoient rendus impraticables par les broussailles et les lianes (1); j'y entendois le frémissement de la *caldeira* épineuse (2), et vis le *trimoutie* (3) s'élancer librement en l'air. Les rafraîchissans *lonjas* tom-

---

(1) Espèce de lierre, dont il y a différentes espèces. Il y en a dont les sarmens sont si forts qu'on s'en sert en guise de corde.

(2) La *caldeira* est un arbuste épineux, fort branchu. Ses feuilles sont longues de neuf à dix pieds et pointues, ayant trois rangs d'épines, un au milieu et un de chaque côté. Ces feuilles sont dures, roides et font un grand bruit quand elles sont agitées par le vent. *Caldeira* est le nom portugais de cet arbuste, qui, en langue samscrite, s'appelle *bondakie*.

(3) Arbuste garni de petites épines triangulaires.

boient, sans être aperçus, dans les buissons, et les *pangaijs* d'une jaune doré, étoient couchés fendus à terre. Le laborieux tisserand n'ira plus établir son métier sous l'ombrage frais de cette voûte verdoyante.

Le *poutcharé* (1) ne viendra plus se placer près du marché pour chanter au peuple attentif les actions mémorables des dieux, en accompagnant sa voix du *chilimbou* (2) ou de la clochette, et son élève ne l'animera plus par son *ondokaaij* (3).

Les passans ne s'arrêteront plus chez le *darma pandoce* (4) pour entendre raconter les amours de *Sieb* (5), ou les guerres terribles des

---

(1) Celui qui chante les faits et gestes des dieux.

(2) Le *chelim* et l'*ondokaaij* sont des instrumens de musique. Le premier est composé de deux bassins de cuivre de la grandeur d'une soucoupe ; et le second est un tambourin qu'on touche avec les doigts.

(3) Tandis que le *poutcharé* chante, son élève, ou bien sa femme, crie de temps en temps *illewa ?* ou *meidan* ? ce qui veut dire à peu près : N'est-il pas vrai ? Ce qu'il dit n'est-il pas étonnant ?

(4) Espèce de *pandarom* ou moine mendiant qui chante également les guerres des divinités inférieures, ou des héros déifiés.

(5) *Sieb*, le dieu de la destruction, l'un des trois

des *deebs* et des *ossours* (1); tandis que leur regard curieux et surpris il suit la baguette que l'historien promène sur la toile tendue, où sont peints ces grands événemens.

Il ne célébrera plus le *poutché* (2), ni ne promènera plus, dans une solennelle procession, l'image de quelque divinité, dessous les arcs de triomphe et les festons de fleurs qui se croisoient dans les rues; tandis que sur le faîte du *kowiel* (3) le *nieshaan* (4) flottoit au gré des vents, et que le bruyant *taré* (5) retentissoit de toutes parts. A la tête couroient des difformes *boudons* (6) pour amuser la multitude, qui poussoit des cris de joie; les parfums s'élevoient de toutes parts dans les airs; les jeunes vierges du temple dansoient de-

---

attributs principaux de l'Etre suprême. *Brama*, le créateur; *Bieshn*, le conservateur; et *Sieb*, le destructeur, ou plutôt le permutateur des formes.

(1) Demi-dieux et géans, ou esprits malfaisans.

(2) Procession en l'honneur de quelque divinité.

(3) Le *kowiel* est un temple avec une pyramide. On donne d'autres noms aux temples inférieurs.

(4) Le *nieshaan* est le drapeau.

(5) Le *taré* est une trompette de douze à quatorze pieds de long.

(6) Des figures colossales faites de carton et habillées, qu'un homme, placé dans l'intérieur, fait mouvoir.

vant la divinité, dont une longue file de prêtres chantoient les louanges d'un air recueilli.

Tout cela ne se verra plus désormais à *Sadras* : les cérémonies religieuses y ont pour toujours pris fin. Le vent mugissoit maintenant dans les temples abandonnés, et siffloit autour des hautes pyramides; leurs portes ouvertes en laissoient l'entrée libre au curieux Européen et au *parria* méprisé (1).

Je les voyois à cette heure assises délaissées ces figures monstrueuses des divinités, qui dégoûtoient de beurre (2), et qu'on chargeoit de couronnes et de festons de fleurs. Les voilà abandonnées ces images horribles, devant lesquelles des milliers d'hommes fléchissoient les genoux en tenant leur front prosterné dans la poussière, et en l'honneur desquelles l'aveugle Indien se balançoit en l'air, suspendu à un croc (3), marchoit sur un lit de charbons ardens, ou se faisoit

---

(1) Il est aussi peu permis à un *parria* qu'à un Européen d'entrer dans les temples, qu'on regardoit comme profanés par cette admission.

(2) On arrose les statues de quelques divinités de beurre fondu.

(3) Espèce de pénitence ou de vœu en l'honneur de *Mariatale*, la déesse de la petite vérole.

écraser par un zèle aveugle, sous les roues du formidable *roth* (1).

Tels que des spectres effroyables, ces divinités étoient placées dans leurs niches. La foible lueur bleuâtre des lampes n'éclairoit plus leur demeure, où régnoit une profonde obscurité (2). Sur leur tête dormoit actuellement la chouette de mauvais augure, et les chauve-souris étoient suspendues engourdies par tas à la voûte enfumée du temple. Leurs autels n'étoient plus chargés d'offrandes; on ne faisoit plus brûler un encens précieux pour les rendre favorables; il n'existoit plus ce char qui servoit à les promener (3) solennellement dans les rues à la clarté des torches et des flambeaux à trois branches, et au sifflement des fusées qui s'élevoient dans les airs; tandis que d'aimables *devedashies* dansoient devant elles, que des brahmes

---

(1) Le *roth* est un char de triomphe, qui sert à promener les figures des divinités dans les processions. Il y en a de si grands, qu'il faut plus de mille hommes pour les faire avancer. Des Indiens fanatiques se font écraser sous ses roues, dans la persuasion qu'ils gagneront le ciel par cet acte de dévouement.

(2) Les temples des Gentils ne peuvent être éclairés par le jour.

(3) Le *roth*, dont il vient d'être parlé.

célébroient leurs louanges, et que les pieux spectateurs se proternoient contre terre, ou plaçoient leurs mains jointes ensemble devant leur face inclinée.

Tout cet appareil avoit disparu; tout, jusqu'aux singes amusans qu'on voyoit grimper le long de la pagode ; mais qui, abandonnés par leurs maîtres, étoient allé chercher leur nourriture dans les bois.

Combien de fois, quand mes occupations et le temps le permettoient, n'ai-je pas passé des jours entiers à la campagne dans quelque aimable solitude : là, une belle plaine étoit mon jardin, et une *chauderie* me servoit de maison de plaisance.

J'avois peu de besoins : une natte qui me tenoit lieu de table, de siège et de lit, un coussin, quelques livres, des cigarres, une bouteille d'arac, un peu de sucre, et quelques autres bagatelles formoient tout mon attirail. *Le saniassi* qui demeuroit près de la *chauderie* se chargeoit de préparer mes repas, qui consistoient en riz, légumes, fruits, du *tayer* (1), et un peu de *mologonier* (2). Il ne m'en falloit pas davantage;

(1) Lait caillé.

(2) Eau poivrée, qu'on boit après dîner, pour faciliter la digestion.

et je préfère encore aujourd'hui ces mets simples aux plus splendides festins.

De bonne heure, avant que l'éclat de la lune ne fût terni et que la lumière de l'étoile du berger ne fût éteinte, je me mettois en chemin avec un de mes gens, et je parcourois les rues solitaires du village, dont les habitans étoient livrés au sommeil.

On n'entendoit encore d'autre bruit que l'aboiement des chiens et le chant répété des coqs, qui s'annonçoient réciproquement la prochaine arrivée du jour. Quelquefois seulement des plaintes s'élevoient de l'humble hutte d'une veuve (1) sur la perte de son époux, qu'elle ne pouvoit remplacer; et je prêtois souvent l'oreille aux tristes *oupadas* (2), de cette infortunée condamnée à une éternelle solitude.

Au sortir du village un *pipal* (3) élève sa tête

---

(1) Il est défendu aux femmes malabares de convoler en secondes noces.

(2) Les *oupadas* sont de élégies en quatrains, que la personne affligée compose *ex tempore*, et qu'elle chante, au milieu de la nuit, d'une voix plaintive et d'un ton monotone. Les mères chantent des *oupadas* pour leurs enfans, et une fille pour ses parens. Les hommes n'en chantent jamais.

(3) Le *pipal*, comme je l'ai déjà dit, est le même arbre que l'*ala* ou *ficus indica*.

majestueuse, et dirige ses branches serrées vers les nues. Sa nombreuse postérité l'entoure au loin sur la plaine, telle qu'une armée de géans qui entrelacent fraternellement leurs bras informes. C'est en vain que le soleil cherche à pénétrer de ses rayons sa voûte épaisse, et les plus grandes averses ont de la peine à y trouver quelque entrée. Il brave les ouragans et les tempêtes, et la foudre même ne peut atteindre son cœur : elle glisse en sifflant le long de sa tige raboteuse, qui ne sauroit être entamée ni par la flèche ni par la tranchante scie. Le nombre de ses années est inconnu, ainsi que le temps que son germe commença à se développer. C'est sous ses berceaux toujours verdoyans que le *santri* (1) construit son tombeau.

Souvent je parcourois ses verts labyrinthes, et visitois, par d'étroits sentiers, ses plus mystérieuses retraites ; ou j'allois me placer, près de sa tige mère, sur le banc de pierre, pour causer avec les voyageurs et les pèlerins qui venoient y chercher un refuge contre les ardeurs du midi.

Il y avoit deux *chauderies* que j'aimois par prédilection. Toutes les deux m'offroient des

(1) Moine mahométan.

attraits particuliers, et je goûtois dans chacune des plaisirs différens.

L'une est placée sur la route qui conduit à *Maweliewarom*, où l'on trouve des monumens étonnans de la plus haute antiquité : des édifices gigantesques bâtis dans des siècles écoulés depuis long-temps, y attestent la grandeur et la puissance incontestables de l'invincible *Joudishter* (1). Ici étoit placé le lieu de repos de *Ramalingam*.

Cette *chauderie* étoit petite et de peu d'apparence ; mais la vue dont on y jouissoit étoit admirable. Le bosquet qui s'élevoit derrière ce bâtiment étoit composé d'arbres antiques, couverts de mousse, dont les cîmes épaisses et entrelacées formoient une voûte où l'aube se prolongeoit fort avant dans la journée, et sous laquelle on goûtoit une agréable fraîcheur durant les plus fortes chaleurs de l'été.

De l'autre côté s'élevoit, près d'un banc maçonné en pierres le tronc noueux du prolifique

---

(1) *Joudishter* étoit un prince fort célèbre, lequel, suivant les annales des Indiens, a vécu au siècle d'argent. *Maweliewarom* étoit sa capitale, dont la population étoit alors de deux millions d'ames. Aujourd'hui c'est un misérable village.

ala (1), qui remplissoit, avec ses nombreux rejetons, tout l'espace qu'il y avoit entre la *chauderie* et l'étang artificiel (2), dont l'eau limpide étoit couverte des feuilles rondes du *podda* (3).

Un peu plus avant, se présentoient des rochers escarpés et arides, que masquoit un bois taillis. Un bosquet de palmiers sauvages l'entouroit de l'autre côté. Un petit temple consacré à *Pouléar* (4) et la figure du *Lingam* (5) étoient placés près du chemin pour la commodité des voyageurs, qui venoient y faire leurs prières.

Cette *chauderie* m'étoit plus agréable que plusieurs autres. Je m'y plaisois à causer avec les pèlerins et les voyageurs qui venoient y prendre quelque repos; je m'amusai surtout à entendre parler un *jogi* qui s'y étoit établi

---

(1) Cet arbre a plusieurs noms dans la langue samscrite, tels que ceux de *pipal*, d'*asvatha*, etc. *Ala* est un mot de la langue malabare.

(2) Devant chaque *chauderie* il y a un étang.

(3) Le nénufar.

(4) Le dieu de la prière.

(5) Le Priape des Indiens, ou les parties naturelles de *Sieb*, l'un des trois dieux principaux.

pour exercer des actes de charité (1). Il avoit visité des pays lointains et vu des temples et des pèlerinages célèbres. Il s'étoit rendu aussi à la ville sainte de *Kaschie*, pour y adorer la divinité; à *Goya* (2) il avoit offert le *peenda* (3) pour les ames de ses ayeux; et s'étoit baigné dans la *Danoucobie* (4) à *Ramassourin* (5). Il prenoit plaisir à se trouver avec moi, et m'instruisoit dans les mystères de sa religion, et dans l'histoire ancienne de son pays.

Mais la *chauderie* de *Moutecarren* avoit aussi ses agrémens pour moi. Elle étoit placée loin du chemin, dans un bois magnifique, au travers duquel serpentoit un ruisseau limpide. Il n'y avoit pas long-temps qu'elle avoit été construite, ainsi qu'on le voyoit par la blancheur de ses parois enduites de chaux, et se trouvoit entourée d'une galerie qui portoit sur des

---

(1) Le *jogi* est un moine pénitent.

(2) *Kaschie* et *Goya* sont deux villes réputées saintes, où l'on se rend en pèlerinage.

(3) *Peenda*, espèce de pâte ou de gâteau, qui sert à tirer les ames des morts de leurs souffrances.

(4) La *Danoucobie* est un étang sanctifié, creusé par le dieu *Ram* lui-même.

(5) *Ramassourin*, île placée dans le golfe de *Manaar*, vis-à-vis de *Ceilan*, où cet étang se trouve.

colonnes. C'est sous cette galerie que se couchoient ordinairement les voyageurs, quand ils vouloient rafraîchir leurs membres fatigués par l'agréable brise du sud.

A côté de ce lieu de repos, il y avoit un spacieux *tank* (1) rempli d'une eau claire et pure, dans laquelle les cocotiers dont il étoit entouré venoient refléchir leurs cîmes. Plus loin, on trouvoit un temple consacré à *Parbotie* (2), un bosquet de grands palmiers, un verger plein de fruits savoureux, parmi lesquels on distinguoit la *mangue* vermeille et le pesant *jacka* (3); enfin l'humble demeure du bon *saniassi.*

Telles étoient les beautés et les agrémens de cet édifice hospitalier et de plusieurs autres de cette espèce répandus de tous côtés. Ici le voyageur trouvoit, pendant les heures les plus chaudes de la journée, de l'ombre sous une galerie aérée, et un étang pour se baigner et abreuver ses bêtes de somme; ou bien il alloit se coucher sous les arbres du prochain bosquet, jusqu'à ce que le soleil descendît vers l'ouest. Sa

---

(1) Etang ou vivier.

(2) La Pallas des Indiens. Elle est la femme de *Sieb.*

(3) Ce fruit, fort grand et fort lourd, ne croît pas aux branches, mais au tronc de l'arbre.

Sa soif étoit calmée par le *canje* (1) que le brahme ou le *jogi* lui versoit généreusement dans les mains (2). La nuit il y trouvoit un refuge contre les animaux carnassiers et les reptiles malfaisans, ainsi que contre les terribles averses de la mousson.

Maintenant ces *chauderies* n'existoient plus; elles avoient été détruites par les troupes de Hyder-Ali. Le voyageur passe en gémissant, et détourne ses yeux mouillés de ces édifices renversés.

Pendant ce temps, l'aimable Aurore avoit étendu ses ailes couleur de rose sur l'horizon oriental, et les rayons du soleil qui s'avançoit, frappoient la cîme des montagnes. Tous les habitans des bois et des champs étoient tirés de leur sommeil par son éclat naissant, et des myriades d'êtres animés se répandoient dans l'espace des airs. La lumière ondoyante s'étendoit insensiblement sur toute la contrée, et le voile de la nuit, qui cou-

---

(1) Le *canje* est de l'eau de riz qu'on distribue gratuitement dans la plupart des *chauderies*.

(2) Les Indiens ne touchent jamais avec leurs lèvres au vase qui leur sert pour boire, mais laissent couler la liqueur dans leur bouche, ou bien on la verse dans leurs mains.

vroit encore le lointain occident, étoit soulevé à mesure qu'approchoit le dieu du jour, qui bientôt se montra dans toute sa gloire à l'horizon incliné.

Mes yeux se promenoient avec ravissement sur les tapis de verdure que formoient les jeunes pousses de riz (1) et sur les épis jaunissans d'immenses plaines de *nelij* (2); au milieu desquelles s'élevoient çà et là, telles que des îles, des allées de palmiers et de cocotiers, dont les ombres prolongées dansoient sur les champs ondoyans qu'ils couvroient. Autour de moi, j'apercevois des villages et des huttes isolées, des *chauderies* et des temples; et dans le lointain, les vertes montagnes de *Tiroukischnoucondam* et les eaux bleuâtres de l'Océan.

Je m'approche de la *chauderie;* mon ami le *saniassi* m'aperçoit déjà. Je le vois qu'il tend ses mains vers moi, et son *salam* cordial vient de loin frapper mes oreilles. Après avoir étendu avec empressement une natte sous l'appentis, il

---

(1) Il n'y a pas au monde de plus belle verdure que celle des jeunes pousses de riz.

(2) On donne le nom de *nelij* au riz qui est encore dans sa gousse.

apporte, pour mon déjeuner, du riz froid (1), du *tayer* rafraîchissant et de l'*ourga* (2), et je m'assieds pour prendre ce frugal repas.

Il me semble voir encore ce bon moine se tenir debout près de moi, m'encourager à manger, et chercher à m'amuser, pendant ce temps, en me contant ce qu'il avoit vu dans sa jeunesse. Je me représente de voir encore le zèle et l'affection qu'il mettoit à servir les voyageurs; la manière empressée avec laquelle il leur distribuoit le *canje*, abreuvoit leurs bêtes de somme dans de grandes jarres d'eau, et les aidoit ensuite à les recharger, sans distinction de caste (3) et de secte, en leur souhaitant bonheur et santé.

Mais, hélas! il n'existoit plus! sa *chauderie*, son petit temple de *Parbotie*, sous la figure de laquelle il imploroit la divinité d'être favorable aux voyageurs, avoient disparu. Pendant que j'étois encore à *Sadras*, son disciple, qui avoit pris la fuite, vint m'apporter la nouvelle de sa

---

(1) Pour conserver le riz bouilli pendant une nuit et l'empêcher de s'aigrir, on le couvre d'eau qu'on en fait couler le matin; c'est ce qu'on appelle du riz froid.

(2) *Ourga*, des fruits confits dans du vinaigre.

(3) Les Hindous, ainsi que les Malabares, sont partagés en castes ou tribus.

mort, qu'il avoit reçue de la main d'un *lutivalla*. Je le pleurai comme un enfant pleure un bon père; car je lui devois beaucoup. C'est par ses sages discours et ses prières que j'ai renoncé pour jamais au sauvage plaisir de la chasse, que j'aimois autrefois avec tant de passion.

Souvent il me regardoit d'un air triste, quand, chargé de mon fusil, j'allois me rendre dans les bois; souvent il essuyoit une larme furtive de ses joues, lorsqu'il voyoit les innocentes victimes de mon goût effréné; jusqu'à ce qu'enfin l'amitié et la confiance l'eussent enhardi à m'ouvrir son cœur compatissant.

Un jour il me dit d'un ton suppliant et d'un air abattu : « Jeune homme, dont le caractère « est bon, que vos parens soient bénis ! Vous, « qui ne prenez pas, comme tant d'autres « de votre nation, plaisir à faire le mal, et à « qui la cruauté n'est pas naturelle, d'où vient « que vous mettez tant d'obstination à poursui- « vre de pauvres animaux qui ne vous ont fait « aucun mal ? Comment pouvez-vous rougir « la terre du sang de ces oiseaux dont le plu- « mage est si beau, et dont le chant charme « l'ennui de notre solitude ? Votre cœur pour- « roit-il s'enorgueillir de la vaine ostentation « de prouver votre adresse en les faisant tom-

« ber inanimés à vos pieds ? Cette satisfaction « est-elle assez grande pour être comparée avec « la vie d'un être créé ? Votre gloire consiste-t-« elle dans la destruction ? Que devient alors « l'humanité ? Que devient la compassion qui « vous distingue comme une créature raison-« nable ? L'Eternel n'a-t-il pas donné aux ani-« maux qu'il a soumis à votre puissance, comme « à vous-même, le sentiment de la douleur ?

« Vous vous réjouissez quand vous voyez « tomber sous vos coups l'innocente tourterelle, « le beau *kowiel* (1) ou le *kokou* (2); et qui, lors-« qu'ils échappent à vos mains avides, n'en péris-« sent pas moins de leurs blessures ou de la faim « dans le bois taillis, où vous ne pouvez les « poursuivre. » Telles furent à-peu-près ses paroles, qui firent une profonde impression sur mon cœur; et je lui promis de ne jamais plus aller à la chasse; promesse que j'ai religieusement

---

(1) Le *kowiel* est un oiseau de passage, comme plusieurs autres espèces, dans le *Malabar* et le *Coromandel*, qui d'une côte passent à l'autre, en franchissant les montagnes de *Ballegate*, qui séparent ces deux pays.

(2) Le *kokou* est une espèce de héron, dont le plumage est d'une blancheur étonnante. Il ne se nourrit que de poisson.

remplie, quelque étrange que cela puisse paroître.

L'affection que me portoit ce vénérable vieillard étoit celle d'un père pour son fils. Je l'avois souvent engagé à venir demeurer au village, jusqu'à ce que les troubles fussent passés; mais il ne voulut point quitter sa *chauderie* et son petit temple. Qui est-ce qui auroit imploré l'Etre-suprême pour les voyageurs ? Quelle main se seroit présentée pour leur rendre les services dont ils avoient besoin ?

Quant à mes autres amis de *Sadras*, leur sort ne fut pas moins à plaindre. Le gouvernement anglois de *Madras* en fit passer plusieurs à *Batavia* avec d'autres prisonniers de guerre hollandois, sans que j'en puisse dire la raison. Mais quelle cruauté! on leur défendit de prendre leurs familles avec eux; on les obligea de les laisser en arrière exposées à la famine qui exerçoit alors ses ravages d'une manière si terrible.

Je les vis sur la grêve s'embrasser pour la dernière fois en gémissant. Je vis ces femmes infortunées et livrées à la douleur, s'élancer dans l'eau, après que la *chelingue* avoit déjà franchi les brisans, et tendre leurs mains tremblantes vers leur pères et leurs époux, pour leur souhaiter un dernier adieu!

Il y a lieu de croire que, pour la plupart, ces adieux ont été éternels; fort peu reviendront de *Batavia.* C'est probablement dans cette ville empestiférée, où la mort insatiable semble avoir fixé son séjour; qu'entourent sans cesse des vapeurs malfaisantes qui s'élèvent de marais constamment en fermentation; où règnent, en tous temps, des fièvres malignes et des flux de sang; c'est là, c'est dans ce vaste cimetière, que reposent sans doute, depuis nombre d'années, leurs cendres; tandis que leurs malheureuses familles gémissent dans le besoin et la misère, et attendent encore avec impatience leur retour.

Leurs demeures détruites, dans lesquelles j'ai joui de tant de bonheur dans le sein de l'amitié, me rappellent encore les momens que nous avons passés ensemble. Avec quelle rapidité tout change ici bas! Je ne pouvois me le persuader! Tout cela me sembloit un pénible songe!

Après avoir parcouru tout le village, et visité les lieux qui m'avoient été les plus chers, j'allois me retirer sans vouloir visiter la maison que j'avois habitée, parce que sa vue n'auroit fait qu'augmenter la tristesse où j'étois plongé. A la fin cependant une curiosité invincible, un désir

secret dont je n'étois pas le maître, m'y entraînèrent malgré moi.

Me voilà donc placé sous ce magnifique tamarin qui la couvroit de ses grandes et épaisses branches. Je me trouvois de nouveau sous son ombre bienfaisante, où j'avois coutume d'aller prendre mon thé et de m'amuser à lire, après que les heures de la plus grande chaleur étoient passées.

Les bras croisés et les yeux pleins de larmes je fixai mon ancienne habitation. Dans quel triste état elle étoit maintenant! sans portes, sans fenêtres, qu'on en avoit enlevées. J'y entrai avec précaution, à cause des animaux malfaisans qui pouvoient s'y être retirés. Je traversai d'un pas chancelant les différentes chambres; elles étoient remplies de sable et de décombres.

Derrière cette maison il y avoit un petit jardin qui m'avoit coûté beaucoup d'argent et de soins; aussi formoit-il tout mon amusement. Il étoit maintenant rempli de broussailles, à travers desquelles j'eus de la peine à me frayer un chemin.

Derrière ce jardin étoit la cuisine, dans laquelle il y avoit une cave secrète où je tenois toutes mes provisions. Lorsque je quittai *Sadras* je les donnai à mon *dobasch*. Qu'en aurois-je

fait ? puisque le capitaine Mackay nous avoit défendu de rien emporter avec nous.

Cette cave étoit certainement vide à présent. J'en ouvris néanmoins la trappe, pour y jeter un coup d'œil. Qu'on juge de mon étonnement, lorsque je vis que tout se trouvoit encore dans le même état que lorsque je partis pour *Madras*.

Je retournai alors vers mes gens pour leur apprendre la bonne découverte que je venois de faire. Sept sacs de riz, du *karwaat*, de l'*atchar*, des épices, voilà en quoi consistoit notre capture. On s'imagine facilement quelle joie celle-là dut leur causer. Depuis combien de temps n'avoient-ils pas goûté du riz ? et moi-même j'en avois été privé depuis plus d'un mois.

Je fis porter toutes ces provisions à bord de la *chelingue;* mais nous n'oubliâmes cependant point la pauvre femme que nous avions rencontrée sur le rivage à notre débarquement. Je lui indiquai la cave, où j'avois laissé pour elle un sac de riz, un peu de *tinné* et de *karwaat*. Sa reconnoissance ne peut se décrire.

Mes gens avoient fait une bouillie de *natchenie*, pendant le temps que j'errois dans le village, et m'en avoit conservé ma part; mais

il me fut impossible de rien manger; mon cœur étoit rempli de trop tristes idées.

Nous avions résolu de passer la nuit à *Alamparvé*, où il y avoit beaucoup de bois dans lequel nous pouvions nous cacher; et c'est là que nous devions prendre notre repas du soir.

CHAPITRE XII.

Départ de Sadras. *La tempête. Danger éminent. Manière étonnante dont nous fûmes sauvés. Descente à terre. Cavaliers. Embarquement.*

Il étoit quatre heures après-midi lorsque nous remîmes en mer. La pauvre femme se tenoit à genoux sur la grêve, et ses bénédictions vinrent retentir jusqu'à nous. Je la vis long-temps, les mains tendues vers le ciel, former des vœux pour notre conservation. Hélas ! sans nous elle auroit peut-être bientôt péri misérablement.

Ce fut donc pour la dernière fois que je fis mes adieux à *Sadras !* Le croira-t-on ? Je quittai ce lieu désert et solitaire avec le plus grand regret. Ce fut avec douleur que je mesurai l'espace qui m'en séparoit. De temps en temps je fixai les yeux sur les ruines du fort, sur les pyramides des temples et sur d'autres objets. Une espèce de rage, un inconcevable désir de me pouvoir venger sur les Anglois, les auteurs de ces désastres, s'étoient emparés de mon cœur,

et occupèrent long-temps mon esprit de projets chimériques.

Nous perdîmes enfin de vue cette malheureuse place, et déjà *Arialchery* avec ses carrières se présentoient à nous. Il y avoit peu de vent; de sorte que nous fûmes obligés d'employer nos rames; cependant la mer étoit creuse, la grêve étoit couverte de mouettes, et les brisans, qui mugissoient sourdement le long de la côte, étoient plus écumeux qu'à l'ordinaire.

Tout cela nous présageoit un prochain orage. Avant que nous fussions arrivés à la hauteur *d'Arialchery* (1), le ciel commença déjà à se couvrir. Il étoit alors cinq heures.

---

(1) Cette *aldée* appartient au district de *Sadras*. Il y a une carrière de pierre, où l'on taille tous les ans une grande quantité de carreaux pour paver, et des tombes, pour le compte de la Compagnie; et qu'on fait passer à *Batavia* et ailleurs. *Aldée* est le nom qu'on donne, en général, à un village et à un hameau.

Près de l'endroit où nous étions alors s'étoit donné une sanglante bataille entre un fort détachement de troupes angloises et celles de *Myssore*. C'étoit là sans doute la cause qu'il se trouvoit tant d'animaux sauvages dans ce quartier.

Depuis l'irruption de Hyder-Ali dans la province de *Carnate*, le pays étoit infesté de bêtes féroces, entre

Je fus fâché alors de ce que nous n'étions pas restés à *Sadras*; je demeurai même quelque temps incertain si nous ne devions pas y retourner; mais il ne nous restoit plus que six lieues à faire pour arriver à *Alamparvé*.

Cependant le ciel devenoit fort nébuleux; les nuages épais et noirs, qui jusqu'alors avoient été dispersés à l'horizon et ailleurs, s'accumulèrent, et avant que nous l'eussions prévu, nous fûmes surpris par la nuit, et bientôt l'obscurité fut profonde.

Il ne nous restoit plus qu'à diriger notre cours d'après le bruit horrible des brisans et la blancheur de l'écume qu'ils jetoient sur la côte. De temps en temps nous entendions aussi les hurmens des jachals qui couroient le long de la grève, et sembloient se répondre alternativement.

D'après ma conjecture il y avoit une bonne heure que nous nous servions de nos rames, lorsque le vent commença à se lever lentement au nord; ce qui me rendit fort inquiet. Jusqu'à ce moment je m'étois flatté d'arriver à temps à

---

autres de tigres, que l'odeur d'un grand nombre de cadavres qu'on avoit négligé d'enterrer avoit attirés des montagnes de *Gingi* et de *Ballegate*, dans la plaine.

Alamparvé; mais il me restoit maintenant peu d'espoir à cet égard. J'étois fort indécis, ne sachant pas si je devois tenir la mer ou descendre à terre; l'un n'offroit pas moins de danger que l'autre. Il devoit y avoir dans ces environs (sans que j'en susse le véritable gisement) un grand nombre d'écueils le long de la grève, contre lesquels nous aurions pu échouer; et il paroissoit d'ailleurs impossible de franchir les brisans durant cette profonde obscurité, sans en être submergés.

La crainte ne tarda pas à gagner aussi mes gens, quoique je cherchasse à les encourager de mon mieux. Ils commencèrent à murmurer, et me dirent que je ne les avois sauvés de la famine, que pour les faire périr dans les flots.

Que pouvois-je leur répondre? S'il nous arrivoit quelque malheur, il ne falloit certainement l'attribuer qu'à mon impatience d'arriver à *Tranquebar*. J'aurois fait sagement de retourner à temps à *Sadras*, ainsi que le *tandel* m'en avoit prié plusieurs fois.

Le ciel sait l'état où j'étois; la tempête menaçoit de nous surprendre à chaque instant. Je me trouvois dans la plus grande inquiétude sans savoir à quoi je devois me résoudre.

La tempête éclata enfin; il n'étoit plus temps

de réfléchir ; il falloit absolument gagner la terre. C'étoit bien là une résolution désespérée ; mais il nous étoit impossible de tenir davantage la mer ; cependant rien n'étoit plus dangereux que de vouloir franchir les brisans dans cette obscurité.

L'étrave étoit déjà tournée vers la côte lorsque nous fûmes surpris tout-à-coup d'une terrible averse que le vent nous chassoit avec tant de violence au visage, que cela nous ôtoit la respiration. Nous en fûmes tellement étourdis, qu'à la fin nous ne savions plus de quel côté étoit la terre. Il étoit impossible de distinguer le mugissement des brisans de celui du vent. Nous ne pouvions nous entendre, et l'obscurité nous empêchoit de nous voir. Chaque vague qui venoit frapper notre vieille *chelingue* sembloit devoir la briser. Mes gens, qui avoient cessé de ramer et de vider l'eau qui entroit dans l'embarcation, se livroient au désespoir, et je ne voyois aucun moyen de nous sauver. Il est vrai que si notre situation avoit duré seulement quelques minutes de plus nous aurions certainement trouvé notre tombeau dans les vagues.

Dans cet état désespéré je recommandai mon ame à Dieu, et j'attendis ma fin avec une soumission passive, lorsque tout-à-coup un hor-

rible éclair parcourut l'air, accompagné d'un grand coup de tonnerre qui fut succédé sans interruption d'une infinité d'autres. Tout le ciel parut en feu, de sorte qu'on distinguoit par intervalles tous les objets.

C'est là ce qui nous sauva, en nous permettant de voir la côte, dont nous n'étions pas fort éloignés dans ce moment. Aux rames! aux rames! criai-je de toutes mes forces. Il n'y avoit pas de temps à perdre ; il falloit gagner la terre, à quel prix que ce fût.

C'est en tremblant que je considérai les brisans par-dessus lesquels nous devions passer (1); mais, contre toute attente, nous les franchîmes

(1) Il faut beaucoup d'adresse et un coup-d'œil exercé pour faire passer une *chelingue* par-dessus un grand ressac. Le *tandel* se tient placé de bout sur le tillac, pour qu'il puisse tout voir. Il y a ordinairement trois brisans à peu de distance les uns des autres. A peine l'embarcation est-elle sur le dos du premier qui l'entraîne, que les rameurs ne font presque aucun usage de leurs rames, dans la crainte de s'élancer par-dessus. Au moment qu'il va se briser, ils rament en reculant de quelques pas ; mais à l'instant même ils s'élancent en avant comme une flèche sur le dos du second brisant ; et cette manœuvre continue de même pour le troisième qui est le plus considérable, et qui jette la *chelingue* sur la côte.

heureusement. Notre *tandel* montra, dans cette occasion, toute son habileté ; laquelle cependant lui auroit été inutile sans la foudre qui ne cessoit d'éclairer les objets. Les brisans, qui s'élevoient comme des montagnes, nous auroient certainement engloutis. Ils offroient un spectacle horrible à voir. Le dernier qui nous entraîna sur son dos formidable, nous jeta fort avant sur la grève.

Nous restâmes quelques momens assis immobiles dans la *chelingue*, étourdis et troublés : à peine pouvions nous croire que nous étions sur la terre ferme.

A la fin nous sautâmes tous à-la-fois de l'embarcation, mes gens se prosternèrent et remuèrent jusqu'à trois fois la terre avec leur front : c'étoit une muette action de grace à l'Etre suprême de ce qu'ils nous avoit sauvés.

Je tressaillis lorsque je portai mes yeux sur le vaste abîme, sur lequel nous venions d'errer, il y avoit quelques minutes, avec notre fragile bâtiment. Jamais je ne m'étois vu dans un aussi imminent danger.

La partie de la côté où nous nous trouvions étoit unie et couverte de bois taillis, avec quelques groupes de palmiers sauvages ; mais il nous parut d'ailleurs inhabité. Un de ces bosquets se trouvoit à peu de distance de l'endroit où nous

avions pris terre; il étoit entouré d'un épais bois taillis, qui lui tenoit lieu de muraille. Nous résolûmes d'y passer la nuit.

Je fis tirer la *chelingue* aussi avant qu'il étoit possible entre les broussailles; après quoi nous en enlevâmes quelques vivres ainsi que les rames, et nous nous hâtâmes de gagner notre bois hospitalier.

Les palmiers étoient tellement serrés les uns contre les autres, que nous eûmes de la peine à y trouver un endroit assez grand pour nous établir. Cependant nous étions épuisés de fatigue et de faim. Notre premier soin fut donc de rassembler du bois sec et des feuilles; ce qui n'étoit pas trop facile à cause de l'humidité de la terre, et de l'obscurité où nous nous trouvions; aussi se passa-t-il beaucoup de temps avant que le feu commançât à s'allumer.

Maintenant nous pouvions porter les yeux autour de nous, et nous vîmes avec plaisir que nous étions environnés de toutes parts d'arbres et de broussailles; de sorte que nous nous y regardions à l'abri de la cavalerie de Hyder-Ali. Qui auroit pu s'imaginer qu'il y eût des hommes dans ce lieu désert? D'ailleurs, quel bonheur de nous trouver à terre; car la vio-

lence de l'orage augmentoit à chaque moment. Il faisoit un vent épouvantable.

Je ne pouvois pas trop exactement déterminer le lieu où nous nous trouvions ; mais il me parut que nous devions être à la hauteur de la *chauderie* de *Lingie-Chittie* (1). Quel chemin il nous restoit encore à faire pour arriver à *Tranquebar!* A peine avions nous fait le quart de la route.

La crainte et l'épouvante qui remplissoient encore notre cœur, commençoient à se dissiper insensiblement, et firent place à une satisfaction secrète, à un sentiment qu'on ne sauroit exprimer, et qui ne peut être connu que de ceux qui ont été au moment de perdre la vie. Mes gens furent plus gais que je ne les avois vus jusqu'alors, et moi-même, excité par leur exemple, je mis toute inquiétude de côté.

Nous avions échappé au plus imminent danger, et nous étions maintenant en sûreté. Joignez à cela l'excellent repas qui nous attendoit : du riz et du *kerry* de *karwaat.* Quel dîner pour ces pauvres gens, qui, depuis qu'ils s'étoient enfuis

(1) Une des plus grandes *chauderies* de la côte ; elle peut contenir au moins mille personnes.

de leur village pour se rendre à *Madras*, avoient peu espéré de faire jamais un pareil régal.

Nos mets se trouvoient prêts ; nous nous plaçâmes autour du feu, chacun muni de son *patté* (1), et le *tandel*, qui avoit fait la cuisine, servit le dîner.

Dieu ! avec quelles actions de grace je pris ce repas ! Que mon cœur étoit pénétré de ta bonté ! Tu venois de me rendre de nouveau à la vie ! Ce fut ta main toute puissante qui nous tira de l'abîme ! Au moment que nous pensions passer des épaisses ténèbres qui nous enveloppoient dans les bras de la mort, un carreau de foudre lancé par toi dans l'espace, nous servit de lumière et de guide.

C'est réellement d'une manière étonnante que nous fûmes sauvés. La plupart de mes lecteurs la regarderont peut-être comme fortuite ; mais je l'ai toujours considérée sous un autre point de vue ; et cette confiance dans la providence divine m'a été d'un grand secours dans d'autres circonstances périlleuses de ma vie.

Il ne fallut pas songer à dormir. Le bruit que faisoient les palmiers en frappant leurs cîmes

---

(1) Ce sont des feuilles d'arbre attachées ensemble, en forme d'assiette.

les unes contre les autres, celui de la pluie qui ne cessoit de tomber avec une telle violence que, malgré le feuillage épais qui nous servoit d'abri, nous en recevions de grosses gouttes, les grands éclats de tonnerre et le bruissement des vagues nous en ôtoient l'envie et la possibilité; d'ailleurs, la terre étoit trop humide pour nous y coucher. Nous restâmes donc accroupis autour du feu en fumant nos cigarres. J'avois avec moi une des bouteilles de vin de Madère que le lord Mackartney m'avoit données à *Madras*. Jamais vin ne m'a fait plus de plaisir et de bien.

Quel bon repas ne fîmes-nous point, et avec quel plaisir nous étions assis ensemble? Hélas! combien peu s'en est-il fallu que nous n'ayons tous péri dans la mer! Nos corps auroient été maintenant les jouets des flots ou la pâture des poissons. Je ne pouvois effacer ces noires pensées de mon esprit.

Vers les quatre heures du matin la pluie commença à diminuer, et le vent s'étoit également un peu baissé. Nous nous rendîmes, à l'aube du jour, sur le rivage.

Nous avions résolu de continuer, s'il étoit possible, notre voyage; mais il n'y falloit pas songer; le mer étoit encore terriblement hou-

leuse, et les brisans!... on ne pouvoit les regarder sans frémir. Le cri des mouettes, les sombres nuages qui parcouroient avec rapidité le ciel, l'air brumeux, tout nous annonçoit la continuation de la tempête, de sorte qu'il y avoit tout lieu de croire que nous ne pourrions partir de toute la journée.

Il ne nous restoit donc qu'à prendre patience. Mais, après tout, nous n'avions aucune raison de nous plaindre; puisque nous nous trouvions dans un lieu sûr, sans manquer de nourriture: que pouvions-nous désirer davantage dans la circonstance où nous étions?

Nous prîmes alors une nouvelle provision de vivres, pour la journée, dans la *chelingue*, que nous couvrîmes ensuite d'une plus grande quantité de branchages et de broussailles; de manière qu'elle se trouva parfaitement cachée dessous; après quoi nous retournâmes dans notre asile. En y arrivant, nous fîmes sur-le-champ des dispositions pour nous livrer au repos. Nous commençâmes par frapper avec un bâton contre les buissons prochains, pour en chasser les serpens et autres animaux malfaisans qui pouvoient s'y trouver. Chacun choisit l'endroit qui pouvoit lui convenir le mieux, et se jeta

dans le sable, où nous ne tardâmes pas à nous endormir.

Je fus le premier à m'éveiller. A en juger par le soleil, qui de temps en temps se montroit entre les sombres nuages qui parcouroient encore l'air avec rapidité, il pouvoit être alors onze heures. Le vent souffloit avec plus de violence que dans la matinée. Ce jour étoit donc perdu pour notre voyage.

Comme il me fut impossible de reprendre le sommeil, je me levai, pris un verre de vin, allumai une cigarre, et le dos appuyé contre un arbre, je prêtai, pendant quelque temps, d'une manière distraite, mon attention au bruit sourd des brisans qui venoient sans interruption frapper la côte.

Tout-à-coup il me parut entendre la voix de quelques personnes. Je me jetai sur-le-champ contre la terre, pour y poser mon oreille : le bruit, qui venoit du côté de la mer, s'éloigna rapidement; ce qui me fit croire que c'étoient des gens à cheval.

En me traînant sur mes mains et sur mes genoux, je sortis ma tête des broussailles, et j'aperçus que c'étoient des cavaliers, dont l'éloignement ne me permit point de reconnoître

bien exactement le nombre; mais il devoit y en avoir au moins une vingtaine. Quel bonheur pour nous d'avoir si bien caché notre *chelingue*, près de laquelle cette troupe avoit passé sans la voir.

Cette vue avoit réveillé l'inquiétude dans mon cœur. Nous ne nous trouvions donc pas autant à l'abri d'une surprise que nous l'avions pensé. Et comment pouvois-je supposer être en parfaite sûreté dans une province qu'environ cinquante mille cavaliers parcouroient sans cesse par pelotons? Nous devions donc nous féliciter d'avoir échappé si heureusement à l'ennemi.

Je retournai lentement et l'esprit occupé de ce que je venois de découvrir, vers notre gîte. Mes gens dormoient encore, et j'eus de la peine à les tirer de leur sommeil. Ils n'eurent pas plutôt les yeux ouverts, qu'ils songèrent à manger; l'excellent riz et le *karivaat-kerry* occupoient encore entièrement leur esprit; le *kodé* (la marmite au riz) fut donc de nouveau mise sur le feu.

Nous passâmes le reste de la journée à manger, à causer et à dormir. Je ne leur dis rien des cavaliers; cela n'auroit servi qu'à les attrister, tandis qu'ils étoient si joyeux maintenant. Je me contentai de leur enjoindre de ne pas parler trop haut et de ne pas faire un trop grand feu.

Le vent de sud-ouest souffloit encore avec force par bouffées. Vers le soir le temps commença à devenir plus traitable; mais je jugeai néanmoins qu'il étoit prudent de différer notre départ au jour suivant.

Vers les quatre heures du matin, nous nous rendîmes tous sur la grêve. Il y avoit peu de vent; néanmoins la mer étoit encore fort houleuse et les ressacs d'une prodigieuse hauteur, de sorte qu'il nous parut d'abord impossible de les franchir; nous devions cependant le tenter, car j'avois fermement résolu de partir.

Il est beaucoup plus difficile et beaucoup plus dangereux de faire force de rames contre les brisans, que de s'en laisser entraîner sur la côte : ce fut la réflexion que me firent le *tandel* et mes gens, pour me déterminer à rester encore à terre.

La vie tranquille et la bonne cuisine qu'ils venoient d'avoir dans le bois, leur paroissoient agréables. Si j'avois voulu suivre leur volonté, nous y serions demeurés jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un seul repas de riz à emporter avec nous dans la *chelingue*.

Je m'aperçus facilement de leur irrésolution, de leur mauvaise volonté et de leur feinte frayeur; mais j'avois un moyen infaillible de les

faire partir. Je leur racontai alors, avec quelques circonstances alarmantes, le passage des cavaliers, dont je portai le nombre jusqu'à en former un petit corps d'armée.

Il n'en fallut pas davantage pour leur faire passer l'idée de rester plus long-temps. Quelle puissance n'exerce point la peur! En un instant la *chelingue* fut mise à flot; nous y sautâmes et courûmes à force de rames au-devant des brisans, qui nous rejetèrent jusqu'à deux fois sur le sable; la troisième fois nous eûmes le bonheur de les franchir.

CHAPITRE XIII.

La ruse découverte. Alamparvé. *Les* Catimarons. *L'auteur tombe entre les mains des cavaliers de Hyder-Ali. Le* Jammedaar. *Salut dû à l'audace. Rencontre imprévue. Le* Haweldaar *Rosan Ali-Chan. Départ d'*Alamparvé.

Après que nous eûmes passé heureusement les brisans, le soleil se montra au-dessus de l'horizon dans un ciel sans nuages; le temps étoit agréable et frais; la mer se calma de plus en plus, et tout nous annonçoit une belle journée.

Il étoit fâcheux seulement que nous fussions obligés d'employer les rames, parce que le vent nous étoit contraire. S'il nous eût favorisés, nous aurions pu arriver vers le soir à la hauteur de *Pondichery*. Mais nous étions du moins de nouveau sur la route de *Tranquebar*, où je désirois depuis si long-temps d'arriver.

Comme nous n'avions ni écueils ni ressifs à craindre, nous pûmes raser de près la côte, et nous tenir un peu au-dehors du brisant extérieur.

C'est ainsi que nous continuâmes à faire route

sans crainte et sans inquiétude. Mes gens chantoient à faire retentir les bois de la côte; tandis que je déjeûnois sur l'avant avec un morceau de pain et un verre de vin de *Madère*.

Il y avoit à peu près une heure que nous voguions, lorsque nous apercûmes de loin un homme sur la grève, qui, lorsque nous nous fûmes approchés de lui, nous fit signe à différentes reprises, d'une manière suppliante, en joignant ses mains. Il étoit presque nu, sans turban sur la tête, et sembloit être livré au désespoir.

Ce malheureux s'étoit peut-être caché dans les bois pour se soustraire aux cavaliers de Hyder-Ali; s'il tomboit entre leurs mains, il courroit le risque d'être tué; et il ne pouvoit manquer de périr de faim dans son azile: mes gens me prièrent de le sauver.

Je me serois montré impitoyable, si je l'avois abandonné à son sort. Nous pouvions d'ailleurs en tirer un bon service. Notre *chelingue* avoit fait une voie d'eau pendant la tempête, et ses bordages s'étoient considérablement disjoints dans les différentes reprises qu'elle avoit été jetée sur la côte par les brisans; elle prenoit donc plus d'eau que lorsque nous quittâmes *Madras*; de sorte qu'il falloit la vider continuellement.

J'avois pris, il est vrai, un homme pour cette besogne; mais sa foiblesse l'empêchoit souvent de la remplir. Cet étranger pouvoit par conséquent nous être fort utile, en relayant notre malade.

Je fis donc donner à la côte. Nous avions déjà passé le premier brisant, lorsque nous entendîmes distinctement le hennissement de deux chevaux. « Qu'est-ce que cela veut dire? » s'écria le *tandel*, et nous nous regardâmes les uns les autres.

« Cela cache quelque ruse; on veut sans doute « nous attirer à terre, » lui répondis-je.

Il n'y avoit pas un instant à perdre; nous nous trouvions déjà sur le dos du second brisant; quelques minutes de plus nous étions à terre. « Virez de bord, m'écriai-je, au nom du ciel « virez de bord! » A peine eûmes-nous le temps de faire cette manœuvre et de gagner la mer.

L'homme qui sembloit avoir imploré notre secours, n'eut pas plutôt aperçu que nous prenions le largue, qu'il se mit à nous menacer. Au même moment un grand nombre de *lutivallas* s'élancèrent de derrière un bois taillis qui les masquoit en poussant des cris effroyables. Quel bonheur que nous ne nous eussions pas laissé séduire!

Un d'eux se détacha et courut au grand galot vers le sud ; probablement pour aller avertir une autre peloton de ses camarades de notre arrivée, et pour nous épier lorsque nous débarquerions. Mais ils ont dû attendre long-temps; nous étions trop sur nos gardes.

Nous songions maintenant à découvrir *Alamparvé* qui ne devoit plus être à une grande distance; et véritablement à dix heures nous aperçûmes entre les arbres le toît de tuiles rouges de la *chauderie*.

Alamparvé étoit un fort beau village rempli de vergers et de bosquets, et renommé surtout par son beau temple consacré à *Sieba* (1), et son étang maçonné.

Ce village étoit principalement habité par des tisserands. Je m'y étois arrêté pendant deux jours pour des affaires, avant que la guerre eût éclaté. C'étoit alors un véritable jardin, où régnoient l'abondance et la gaîté; mais il faut croire qu'il n'offroit plus maintenant, comme un nombre considérable d'autres villages et hameaux, qu'un lieu dévasté et abandonné par ses habitans.

---

(1) *Sieba* ou *Sieb*, le dieu de la destruction. On lui donne encore plusieurs noms, tels que ceux de *Mahadeev*, de *Rudren*, etc.

Nous aurions bien désiré cependant de nous y arrêter un moment pour remplir d'eau notre jarre qui se trouvoit presque vide ; mais la rencontre des *lutivallas* nous avoit rendus circonspects et craintifs.

Nous résolûmes d'attendre une autre occasion pour faire aiguade, et continuâmes notre route, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à peu près à la hauteur d'*Alamparvé*. Tout-à-coup un homme vint courir à toutes jambes sur la grève, et fut bientôt suivi de quelques autres, en un moment le rivage se trouva couvert de monde. C'étoient des cavaliers et des *cipayes* de Hyder-Ali, que nous reconnûmes à leurs turbans et à leurs coutelas (1).

---

(1) L'arme principale de la cavalerie de Hyder-Ali étoit un coutelas ou sabre, qui surpassoit en qualité les lames des meilleures fabriques d'Angleterre. Ses chevaux étoient de race arabe, et bien entretenus. La cavalerie réglée avoit pour uniforme un turban rouge, une courte jaquette de drap vert ou rouge ; le reste de l'uniforme ressembloit à celui des troupes européennes.

Ces cavaliers manient, en général, bien leur sabre, et sont terribles dans l'attaque. Lorsqu'ils parviennent à pénétrer dans les rangs des ennemis, ils ne font point de quartier. Comme tous les autres peuples orientaux, ils surpassent les Européens dans le maniement des armes blanches.

Ils paroissoient en vouloir à nous; tous avoient le visage tourné de notre côté. Lorsqu'ils pensèrent que nous étions assez proche d'eux pour se faire entendre, ils crièrent tour-à-tour, nous firent signe de nous approcher, et nous menacèrent: *nalekie! nalekie!* (demain! demain!) répondîmes-nous en riant.

A la fin ils parurent avec deux carabines, qu'ils pointèrent contre nous. La chose devint sérieuse alors, et je fis promptement éloigner de terre, de peur de recevoir une balle à bord; mais ce n'étoit là qu'un prélude de ce qui alloit arriver.

Ils ne s'aperçurent pas plutôt que nous gagnions le large, qu'ils tirèrent sur nous. Notre *tandel* jeta un grand cri: *aré appa! aré appa!* (1). Il me passa un frisson sur tout le corps, dans la persuasion où j'étois qu'il avoit été blessé. Au nom de Dieu, lui dis-je, où avez-vous reçu le coup? mais il ne put me répondre, et ne faisoit que montrer avec la main.

Qu'on juge de notre trouble lorsque nous

(1) Mon père! mon père! exclamation dont se servent les Malabares, pour exprimer l'étonnement, la peur ou la douleur.

apercûmes deux *catimarons* en avant qui venoient à force de rames vers nous, et nous barroient le chemin. Chacune de ces embarcations étoit montée de deux *cipayes* avec leurs armes. Ils n'étoient plus qu'à une petite distance de nous. Comment se trouvoient-ils là? avoient-ils quitté la côte pendant que nous avions les yeux fixés sur la troupe qui nous avoit appelés? ou bien nous attendoient-ils déjà en mer?

Dans un moment nous eûmes viré notre *chelinguè* de bord, afin de courir vent en arrière; mais les *catimarons* (1), qui s'en aperçurent hissèrent également leurs voiles, pour nous donner la chasse.

Ciel! avec quelle ardeur nous manœuvrions pour ne pas être pris, et avec quelle anxiété! Nous ramions de toutes nos forces, et la sueur nous ruisseloit du corps. Mais toutes nos peines furent inutiles. Il ne se passa pas un quart-d'heure, que je m'aperçus clairement qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper. Nous entendions déjà les menaces des *cipayes* qui nous crioient: *Firau bantjot!* (retournez coquins); et de

(1) Les *catimarons* sont de petites embarcations faites de quelques poutres liées ensemble. Ils courent rapidement à la voile ainsi qu'à la rame.

temps à autre ils pointoient sur nous. Comme je craignois qu'ils ne tirassent, et qu'il n'y avoit plus moyen de se sauver, je fis baisser la voile, pour les attendre.

Dieu seul savoit comment tout ceci devoit finir! Mon voyage, ma *chelingue*, les lettres dont j'étois chargé, tout étoit perdu! J'étois au désespoir. Que pouvois-je faire? Il falloit cependant que je me déterminasse à la hâte à quelque parti, pour nous tirer du nouveau péril où nous nous trouvions.

Enfin, après quelques réflexions, un ange m'inspira à temps une idée admirable. « N'ayez aucune crainte, dis-je à mes gens; « j'ai imaginé une ressource qui nous sauvera tous. « Nous nous sommes enfuis de nuit de *Madras*; « retenez bien cela, et je me charge du reste. » Au même moment les deux *catimarons* nous abordèrent, et les *cipayes* sautèrent, en jurant, dans notre *chelingue*.

Je leur dis sur-le-champ que j'étois un *Hollanda karen* (Hollandois); mais cela ne produisit aucun effet; il fallut, sans balancer, retourner en arrière. Ils m'auroient certainement maltraité, si je ne les avois pas prévenus. « Prenez « bien garde à ce que vous faites », dis-je d'un air menaçant, à l'un d'entre eux qui agi-

toit son sabre au-dessus de ma tête. « J'ai des « affaires de grande conséquence à commu- « niquer à l'amiral françois et au nabab Hy- « der-Bahadour. Je suis un *vakiel* (ambassa- « deur); et vous payerez de vos têtes, de celles « de vos femmes, de celles de vos enfans, la « moindre offense que je pourrai recevoir. »

Cet homme, effrayé de ma menace, remit son sabre dans le fourreau, en me demandant humblement pardon; et les autres devinrent également plus honnêtes. Je demandai alors qu'on me laissât continuer ma route; mais ils le refusèrent, en me disant qu'ils avoient ordre de me conduire devant leur *jammedaar* (1).

Il fallut bien me rendre à leur volonté; mais cela ne m'effraya nullement. Je ne sentis aucune crainte; et je ne me rappelle pas que j'aie jamais eu autant de courage dans une circonstance fâcheuse. Cependant j'avois tout à craindre pour ma vie, et ma prétendue ambassade pouvoit bien m'être fatale.

Nous mîmes enfin pied à terre; et à l'instant je me vis entouré de la troupe. « Chez le *jam-*

(1) Le *jammedaar* est ce que nous appelons en Europe un capitaine; il commande trente, cinquante, et même jusqu'à cent hommes.

medaar, chien d'Anglois! crièrent-ils tous à la fois : *Harrie sourt! bantjot!* et une infinité d'autres injures me furent prodiguées de tous côtés.

« Quoi! » m'écriai-je en jetant des regards courroucés autour de moi. « Quoi! vous osez « insulter ainsi le *vakiel* de l'amiral françois? « Vous vous en repentirez. »

« Venez, dis-je, d'un ton imposant, à l'un d'entre eux qui sembloit être quelque chose de plus que les autres; « Venez! Voyez-vous cette « *chelingue*, je vous charge du soin de la gar- « der; il y a des papiers et des lettres pour le « nabab; ayez soin que personne n'y touche; « je les réclamerai de vos mains. »

Puis, me tournant vers mes gens, je leur dis d'attendre mon retour, et que je saurois faire punir ceux qui les molesteroient. « Mar- « chons maintenant! m'écriai-je, en m'adres- « sant aux *cipayes* qui m'avoient fait prisonnier. « Marchons; je suis pressé. »

Étoit-ce la crainte, ou le titre de *vakiel* que je m'étois arrogé, qui leur avoit inspiré du respect pour moi? je l'ignore; mais il se calmèrent sur-le-champ, et personne ne m'insulta plus. La foule qui m'entouroit s'ouvrit, et l'on me mena dans le plus grand silence chez le *jam-*

medaar, quoique nous fussions suivis de tous ceux qui étoient là.

Je trouvai le *jammedaar* avec deux autres officiers assis sur une natte devant la *chauderie*, et fumant son *houka*. Il n'y avoit qu'une certaine audace qui pût me sauver; et je connoissois la manière dont je devois me comporter avec ces gens là.

Je m'avançai vers lui d'un air résolu et la tête haute, je lui présentai mon *salam*; et sans qu'il m'en eût accordé la permission, j'allai m'asseoir à côté de lui.

Je le vis prêt à tirer son poignard, pour me punir de ma hardiesse. « *Jammedaar*! » lui dis-je d'un air impatient et fâché, « vous ne « me connoissez point, et vous ignorez de « quelles choses importantes je suis chargé; « sans cela vous vous seriez bien gardé de me « faire arrêter, et conduire devant vous d'une « manière si peu convenable à mon caractère. « Je désire pour vous que cela ne parvienne « jamais aux oreilles du nabab Hyder-Baha- « dour, afin qu'il n'en résulte rien de désa- « gréable pour vous. »

Il se trouva si déconcerté par ce propos hardi, qu'il ne sut que répondre, et parut indécis s'il devoit me plonger dans le cœur son *canjaar*

(poignard), sur lequel il tenoit toujours la main, ou me demander excuse. Je m'aperçus de son irrésolution. « Je suis un Hollandois » continuai-je, « et dois me rendre à *Pondichery*. « L'amiral françois. » *Jammedaar !...* sécria, en s'avançant vers nous, un homme de la troupe qui nous environnoit, « ne vous laissez « pas tromper par ce menteur. J'ai questionné « ses gens : ils viennent de *Madras* et doivent « aller à *Tranquebar*. C'est certainement un « Anglois qui se rend à son armée à *Cou-* « *delour*. »

A ce mot d'Anglois, tous sembloient transportés de fureur. Oui, c'est un Anglois, entendis-je répéter de toutes parts.

« Non, je ne suis point Anglois, m'écriai-je « avec indignation et transport ; je suis un Hol- « landois de *Sadringapatnam*. Pourquoi té- « moignez-vous ces sentimens de haine et de ven- « geance, tandis que ceux de paix et d'amitié « sont dans votre cœur ? Vous dites que je viens « de *Madras* ; cela est vrai ; mais vous laissez « ignorer que c'est comme fugitifs que nous « avons quitté cette ville. » Puis me tournant vers le *jammedaar*, « Ne me retenez pas « davantage, dis-je d'un air impatient, il faut « que je sois encore rendu aujourd'hui à *Pondi-*

« *chery ;* j'ai des affaires de la plus grande im-
« portance à communiquer à l'amiral françois.
« Chaque heure que vous me gardez ici est plus
« funeste pour lui et le nabab que la perte d'une
« bataille. »

Il parut embarrassé, se retira à l'écart avec un des officiers qui étoient assis à ses côtés. Après s'être consultés pendant quelque temps, ils revinrent se placer de nouveau sur la natte, et le *jammedaar* me dit : « Je consens à vous lais-
« ser partir, si vous pouvez me prouver que
« vous êtes Hollandois et non Anglois. »

« Comment puis-je, *jammadaar*, répondis-
« je d'un ton chagrin, vous prouver cela ? Ne
« sommes-nous pas tous blancs ? N'avons-nous
« pas les mêmes traits et le même costume ? Ou
« bien comprenez-vous notre langue ? Si vous
« n'ajoutez pas foi à ce que je dis, faites monter
« quelques-uns de vos gardes dans ma *chelin-*
« *gue*, pour me conduire à *Pondichery* ; ou
« donnez-moi un cheval, et je m'y rendrai avec
« vous, ou avec la personne que vous me don-
« nerez. Que pouvez-vous désirer de plus ? »

Il ne put rien répondre à cette proposition ; cependant il refusa de me laisser partir. « Ce que
« je puis faire de mieux, me dit-il enfin, c'est
« de vous envoyer au nabab ; il est campé avec

« son armée près d'*Arcot* (1); par ce moyen je « ne courrai aucun risque de me compro- « mettre. »

Cela ne me convenoit nullement, et m'auroit exposé à beaucoup de désagrémens. Je devois donc chercher à le faire changer d'idée. Je lui représentai que mes ordres et les lettres dont j'étois chargé, ne me permettoient pas de différer mon départ; qu'il falloit absolument que je me rendisse sur-le-champ à *Pondichery*. Mais toutes ces représentations furent infructueuses. Il ne voulut point revenir de sa détermination, à moins que je ne lui prouvasse que j'étois Hollandois.

Nous en vînmes à la fin à des paroles désagréables. Il n'osoit point attenter à ma vie. J'avois pris soin de le prévenir sur cet article, en me nommant l'esclave du nabab, le *vakiel* de l'amiral françois.

Le *jammedaar*, ennuyé de nos contestations, et ne sachant plus quel parti prendre, appela un des cavaliers. « Azoaf, dit-il, montez à cheval, « et courez à *Marampetté* (2); dites à Rosan- « Ali-Chan qu'il m'est tombé entre les mains

(1) *Arcot*, la capitale de la province de *Carnate*.

(2) *Marampetté*, grand village situé à deux milles d'*Alamparvé*, dans l'intérieur des terres.

« un blanc qui se dit Hollandois de *Sadringa-*
« *patnam.* Je sais qu'il a été une fois, de la part
« du nabab, dans cet endroit. Peut-être connoît-
« il cet Européen ; du moins saura-t-il décou-
« vrir plus facilement que moi, la nation dont
« il est ?

« Dites-lui, en même temps, m'écriai-je,
« que c'est le même Hollandois de *Sadringa-*
« *patnam*, qui lui sauva la vie, ainsi qu'à sa
« troupe, lorsque les Anglois cherchèrent à le
« surprendre à la *chauderie* de *Moutou-*
« *Chitty.* »

Le *jammedaar* jeta un cri d'étonnement. *Allah!* dit le cavalier, qui se trouvoit déjà à cheval, et qui en descendit avec précipitation, pour s'approcher avec respect de moi. Après m'avoir considéré avec attention, il me dit en me touchant les pieds et portant sa main à sa tête :
« *Maharaadja* (1)! pardonnez-moi que je ne
« vous aie pas reconnu et témoigné ma reconois-
« sance ; j'étois un de ceux qui accompagnoient
« Rosan-Ali-Chan. Vous nous avez sauvé la vie.
« Hélas ! il n'existe plus qu'un petit nombre de
« mes camarades de ce temps-là. Quelle ne sera

---

(1) *Marahaadja* est un titre qu'on donne à des personnes de considération.

« pas la joie du *haweldaar* quand il vous verra ;
« je lui ai souvent entendu faire ce vœu. Je cours
« pour lui aller annoncer cette bonne nou-
« velle. » Il étoit déjà loin de nous avant que je
pusse lui répondre.

Le *jammedaar*, se tournant alors vers moi, mit sa main gauche sur sa poitrine, et prenant de l'autre la mienne, me dit d'un air affectueux :
« *Saheb !* (Monsieur !) rendez-moi votre es-
« clave pour le tort que j'ai eu envers vous ; mais
« je m'attends à obtenir votre pardon ; le service
« que vous avez rendu à Rosan Ali-Chan m'est
« connu, et me persuade que votre cœur est
« généreux ». Il me présenta alors son *houka*, et donna sur-le-champ ordre de mettre non-seulement mes rameurs en liberté, mais de les bien traiter et nourrir. Je le priai de me laisser partir ; mais il n'y fallut pas encore songer.

« Vous devez avant de me quitter manger le
« *pillau* (1) avec moi, » dit-il avec empresse-
ment ; « Rosan Ali-Chan ne me pardonneroit
« jamais de vous avoir laissé partir. Vous ne
« voulez sans doute pas qu'il vienne ici inutile-

(1) Le *pillau* est un mets composé de riz cuit avec du beurre, des épiceries, de la viande de mouton ou des poulets.

« ment ? Je suis persuadé que, dans deux
« heures, il sera rendu près de nous. A quatre
« heures vous partirez d'ici. Je vous ferai ac-
« compagner par six hommes d'élite, et demain
« avant l'aube du jour vous serez à *Pondiche-*
« *ry*. Vos gens pourront vous suivre à leur aise
« dans la *chelingue*, ou vous pouvez les ren-
« voyer à *Madras* ; je leur donnerai un
« *chiit* (1), pour qu'on ne les moleste point en
« route. »

Cette proposition me plut ; j'étois fatigué de la *chelingue*, et me réjouissois d'avance de l'agréable voyage que j'allois faire à cheval. Il se présenta cependant quelques difficultés à mon esprit touchant cette route par terre. Comme je ne pouvois refuser l'amicale invitation du *jammedaar* sans l'offenser, je consentis à rester jusqu'à quatre heures, me réservant à lui déclarer alors si je profiterois ou non de l'offre honnête qu'il me faisoit de me donner six de ses cavaliers pour me conduire à *Pondichery*.

Que de marques d'amitié et d'estime ne me témoignèrent pas le *jammedaar* et toute sa troupe, lorsqu'ils surent que j'étois la personne qui avoit si généreusement sauvé Rosan Ali-Chan

---

(2) *Chiit* signifie passe-port, sauf-conduit.

des Anglois (1). Je demeurai confus de toutes les louanges qu'on me prodiguoit pour cet acte

(1) Quelque temps après l'irruption de Hyder-Ali-Chan, dans la province de *Carnate*, un Anglois nommé Kinchant vint se réfugier de *Madras* près de nous, en disant qu'il avoit été obligé de s'enfuir à cause d'un duel, dans lequel il avoit eu le malheur de tuer son adversaire.

Il demanda au chef de la loge la protection du pavillon hollandois, dans l'incertitude où il étoit sur la tournure que prendroit son affaire. On lui accorda sa demande ; et il s'empressa de louer une maison à *Sadras* et de s'y établir.

Cet Anglois fin et rusé parloit le françois et le hollandois ; mais il faisoit semblant de ne pas comprendre cette dernière langue.

Il ne put cependant pas m'en imposer long-temps. Je découvris que non-seulement il parloit le hollandois, mais encore que son prétendu duel à *Madras* étoit un mensonge. J'avertis en conséquence tout le monde, mais particulièrement notre chef M. de Neys, et son adjoint M. Simons, de se tenir sur leur garde contre ce traître ; car il paroissoit certain que c'étoit un agent secret du gouvernement de *Madras*, qui ne s'étoit rendu à *Sadras* que pour y machiner quelque trahison. En un mot, je le regardois comme un espion, et le traitois avec froideur et même avec mépris, malgré toutes les peines qu'il se donnoit pour gagner mon amitié, et m'attirer dans ses intérêts.

Il réussit cependant à se mettre bien dans l'esprit de

de bienveillance et d'humanité, comme on l'appeloit. Le nabab Hyder-Ali-Chan, qui en avoit

---

M. de Neys, qui lui accorda non-seulement sa confiance, mais s'engagea même assez avant avec lui, au préjudice de Hyder-Ali-Chan, pour qu'il ne s'en fallût guère que *Sadras* et tous ses habitans ne périssent par le fer et le feu. Si cela n'est pas arrivé, on ne le doit qu'à moi seul. Je parlerai ailleurs amplement de cet événement.

Peu de temps avant que nous nous trouvassions dans cet horrible danger, le *carangoulypaleumsen haweldaar* (commandant) Rosan-Ali-Chan vint à *Sadras*, accompagné d'un jammedaar et vingt cavaliers, pour remettre un *parvannah* ou ordre du nabab Hyder-Ali à M. de Neys, par lequel celui-ci étoit chargé, entr'autres, d'envoyer un *vakiel* intelligent à l'armée, pour s'entretenir avec le nabab sur des affaires d'importance.

Le *haweldaar* et sa troupe devoient partir le lendemain avec le *vakiel*, et s'étoient rendus pour cet effet à la *chauderie de Moutou Chetti*, qui se trouvoit à peu de distance du village.

Il y avoit ce soir là grande assemblée chez M. de Neys; tous les employés y avoient été invités, ainsi que l'anglois Kinchant.

Pendant que nous étions à table son dosmestique lui remit une lettre, qu'il lut et dont il parut fort content.

« Bonne nouvelle? M. Kinchant, lui demanda notre « chef; ou bien une lettre de votre maîtresse. Vous « l'avez deviné, répondit-il en riant; une aimable « fille voudroit bien me voir de retour à *Madras*. »

Après le souper on ouvrit de nouveau le bal; tandis

été instruit, avoit lui-même parlé avec éloge de moi, comme me l'apprit le *jammedaar*.

---

que ceux qui n'aimoient pas la danse furent prendre l'air dans le jardin; et M. Kinchant fut de ce nombre. Quelque temps après l'envie me prit d'aller aussi faire un tour au jardin. En y entrant j'aperçus par terre quelque chose de blanc; c'étoit la lettre que M. Kinchant venoit de recevoir de *Madras*, et qu'il avoit sans doute laissé tomber de sa poche en tirant son mouchoir.

Comme personne n'avoit vu que je venois de ramasser cette lettre, je pus satisfaire ma curiosité en la lisant. Je m'y crus autorisé par l'idée de pouvoir rendre justice à cet Anglois, que j'avois peut-être soupçonné injustement. Cette lettre m'apprendroit sans doute pour quelle raison il étoit venu s'établir à *Sadras*. Peu de temps après la compagnie se sépara, et chacun se rendit chez soi.

A peine fus-je seul que j'ouvris la lettre : elle ne venoit pas de *Madras*, mais de *Chenglepette*. Le commandant du fort, M. Mackay, dont j'ai eu occasion de parler déjà plus que je n'aurois voulu, lui donnoit, en peu de mots, avis, qu'en conséquence de ce qu'il lui avoit marqué, il alloit faire partir, immédiatement après le coucher du soleil, quarante hommes avec un officier, qui devoient se rendre en silence et par des chemins détournés à *Sadras*, pour y surprendre, vers les deux heures du matin le *haweldaar* et ses cavaliers pendant qu'ils seroient livrés au sommeil.

Qu'on juge de ma surprise et de mon trouble. Je regardai ma montre; il étoit une heure passé. Sans me consulter un seul moment, je me mis à courir, et arri-

Nous entendîmes enfin l'approche des chevaux. Nous nous levâmes aussitôt, et Rosan Ali-Chan se trouva dans mes bras (1). Il me tint long-temps serré contre son cœur.

---

vai tout hors d'haleine à la *chauderie*, où tout le monde dormoit profondement, sans qu'on eût même posé une seule sentinelle; ce qui étoit sans doute fort imprudent; mais ces gens se croyoient en sûreté sur le territoire de *Sadras*. On ne pouvoit les attaquer ici qu'en violant notre pavillon et notre neutralité.

Odipo! odipo! criai-je à demi-voix, tandis que j'en réveillois quelques-uns en les secouant; *Odipo Ingreskaren varugren* (Fuyez! fuyez! les Anglois viennent). Tous furent incontinent sur pied; tous volèrent vers leurs chevaux qui étoient attachés, bridés et sellés à des arbres; et en moins de deux minutes tous se trouvèrent montés. « Approchez-vous, je vous prie, esprit bien-« faisant! qui êtes vous? » s'écria le *haweldaar*. Il me reconnut alors, parce que je lui avois fait une visite dans l'après-midi à la *chauderie*. « Ah! est-ce vous! A peine « eut-il achevé ces mots que nous vîmes de loin briller « les armes des Anglois. »

Sordé! cria-t-il, et au même moment toute la troupe se mit à courir au grand galop. Lorsque les Anglois arrivèrent, ils trouvèrent que tout le monde étoit parti. J'eus bien soin, de mon côté, de ne pas me laisser apercevoir d'eux.

(1) Lorsque, parmi les Hindous et les Mahométans, deux hommes s'embrassent, ils posent réciproquement leur tête sur l'épaule l'un de l'autre.

« Un de mes plus ardens désirs est donc enfin « rempli, s'écria-t-il; et je puis vous témoigner « ma reconnoissance de la générosité que vous « avez montrée à mon égard.» Mon ami, ajouta-t-il, en se tournant vers le *jammedaar*, « la « capture que vous avez faite aujourd'hui, m'est « plus précieuse et me cause plus de plaisir que « ne le pourroit faire la nouvelle que le nabab a « detruit la moitié de l'armée angloise. Mon bon « génie n'a pas voulu que j'emportasse avec moi « une pareille dette au tombeau. »

« Rosan Ali-Chan, » dis-je en l'interrompant, « je suis plus récompensé que je n'aurois « pu le désirer pour le foible service que je « vous ai rendu. Et que seroit devenu *Sadras*, « si je ne vous avois pas sauvé? Le nabab au- « roit certainement puni rigoureusement cette « perfidie. Je dois donc à ce service le bonheur « de n'avoir pas été conduit comme prisonnier « à *Arcot*. Si j'avois su que je me trouvois si « près de vous, le *jammedaar* n'auroit pas eu « besoin de m'arrêter : le plaisir de vous voir « et de m'informer de votre santé vaut seul la « peine de faire le voyage de *Madras*. »

Pendant que nous nous témoignions réciproquement ces sentimens de reconnoissance et d'amitié, on servit le *pillau*, et nous fîmes, avec

trois autres officiers, un repas amical et gai. L'arac et l'eau-de-vie (1) ne furent pas épargnés. Le *jammedaar* en paroissoit richement fourni.

Quatre heures étant arrivées, je rappelai à mes amis qu'il étoit temps que je partisse, si je voulois encore arriver cette nuit à *Pondichery*. Ils cherchèrent à me persuader de nouveau de prendre la route de terre; mais je leur observai que cela seroit trop remarqué dans la ville où il y avoit encore plusieurs agens secrets des Anglois. Ils en convinrent avec moi et me conduisirent sur la grêve, où je trouvai toute la troupe du *jammedaar* sur deux rangs sous les armes. Jamais adieux ne furent plus tendres ni plus sincères que les nôtres. On me porta dans la *chelingue*, qui gagna aussitôt la mer, et une décharge générale de la mousqueterie avec des cris de *Salam*, *Sahed! Salam* retentirent sur la côte.

---

(1) Il n'est pas permis aux Mahométans de boire du vin; mais il ne font aucune difficulté de prendre des liqueurs, qui ne sont pas du vin disent-ils. C'est ainsi qu'on cherche partout à éluder les lois divines et humaines.

CHAPITRE XIV.

Les Lettres du lord Mackartney. Résolution de l'auteur relativement à ces lettres. La chelingue *coule à fond. Descente à terre. On découvre la voie d'eau. On remet en mer.* Pondichery.

La satisfaction que j'avois de me revoir sur mer étoit troublée par le mauvais état de notre *chelingue*, qui parut vouloir nous abandonner tout-à-fait. Je désirois seulement qu'elle pût me conduire jusqu'à *Pondichery*, car j'avois envie d'attaquer cette ville avant de me rendre à *Tranquebar* : voilà ce que j'avois déjà résolu en moi-même depuis notre départ de *Sadras*. Enfin, pour le dire, en un mot, je ne voulois pas remettre les lettres dont le lord Mackarteney m'avoit chargé. J'étois même déterminé de les communiquer aux François.

Et les mille *pagodes*, dira-t-on, et la fortune que le gouverneur de *Madras* vous a promis! et ce qui est plus, ma promesse formelle de les donner au colonel Hamilton! Je voulois renon-

cer à tous ces avantages, et de plus même manquer à ma parole.

Soyez-en surpris, cher Lecteur! fâchez-vous même si vous voulez; je n'y puis rien; j'avois alors des raisons pour agir de la sorte, et, selon ma manière de penser, ces raisons étoient parfaitement bien fondées.

Le lord Marckartney m'avoit, en quelque sorte, forcé de me charger de ces lettres. Je me voyois alors dans des circonstances où je ne pouvois rien lui refuser. Je ne devois songer qu'à me tirer du mauvais pas où je me trouvois; je ne m'étois donc pas engagé librement, et n'avois donné ma parole que pour jouir de la liberté de partir.

Il y avoit encore d'autres raisons qui me déterminèrent à tenir cette conduite. J'ai toujours été philanthrope, et même l'ami des animaux; l'oppression et l'injustice m'ont toujours révolté. Je devois donc naturellement détester la manière dont les Anglois se comportent dans l'Inde.

Qu'on m'accuse, si l'on veut, d'inconséquence, de folie, je ne m'y oppose point; chacun a sa manière de voir; mais je suis convaincu que toutes les personnes honnêtes et sensibles qui connoîtroient, comme moi, les excès horribles

auxquels les Anglois se livrent dans ces contrées; ne manqueroient pas de les détester.

J'avoue néanmoins que les mille *pagodes* avoient beaucoup contribué à me déterminer à me charger de cette commission, que j'étois résolu à remplir religieusement. Il y a des circonstances où la dure nécessité nous force à nous écarter de nos meilleurs et plus solides principes.

L'argent me manquoit; je ne voyois aucun moyen d'en gagner, et n'avois d'autres habits que ceux dont j'étois alors vêtu; en un mot, j'étois réduit à la misère. Il étoit incertain si je retrouverois jamais la veuve et la fille de mon ami Widder. Peut-être y avoit-il long-temps qu'elles étoient péries avec la malle que j'avois laissée entre leurs mains? Il n'est donc pas étonnant que l'espérance de toucher une somme aussi considérable m'ait, pour un moment, aveuglé et séduit au point de m'engager à remettre fidèlement les lettres au général Hamilton.

Mais lorsque je vis *Sadras*, ce village jadis si peuplé, si florissant, changé en un désert par les Anglois, je sentis renaître dans mon cœur ma haine pour cette nation. Les malheurs dont elle avoit accablé les habitans des provinces de *Carnate* et de *Coromandel* se présentoient

sans cesse à mon esprit, de même que l'affreuse famine de *Madras*, qui fit de si terribles ravages parmi les malheureux Indiens, et dont ils avoient été la véritable cause, ainsi que de celle qui avoit dépeuplé le *Bengale*.

Pouvois-je après tout cela seconder les projets de pareils tyrans? Devois-je augmenter le nombre de leurs agens perfides? N'étois-je pas chargé des lettres des ennemis de ma nation? Ces lettres ne contenoient-elles pas des ordres au général Coote d'opérer la destruction des Hollandois, de Hyder-Ali et des François? Ne devois-je pas me considérer comme l'espion des Anglois? Je me détestai moi-même d'avoir pu m'abaisser un seul moment à remplir ce rôle odieux et coupable.

Il est vrai que je détruisois par-là le seul espoir que j'avois de me tirer de l'état misérable où je me trouvois alors. Et que m'importoit après tout que les Anglois vexassent et épuisassent les pauvres habitans de l'Inde, ou les fisssent périr par millions de faim; pourvu que je restasse en apparence un honnête homme.

Mais ce que je devois à ma patrie, mon serment et mon devoir de sacrifier pour elle, s'il le falloit, mon bien et ma vie, n'exigeoient-ils point quelque considération? Et cette occasion

de lui donner une preuve de mon dévouement et de ma fidélité, devois-je la laisser échapper?

J'avois donc résolu de me rendre à *Pondichery* et de remettre ces lettres à l'amiral françois M. de Suffren, qui sauroit sans doute apprécier et reconnoître cette action généreuse; et quand même cela ne devoit pas avoir lieu, j'aurois toujours été assez récompensé par le témoignage que je pouvois me rendre à moi-même d'avoir été utile à ma patrie en remplissant mon devoir.

Ma seule crainte étoit maintenant que notre mauvaise embarcation ne nous conduiroit pas jusqu'à *Pondichery*. Lorsque nous quittâmes *Alamparvé*, un seul homme suffisoit pour la tenir à sec en faisant agir constamment l'écope; mais peu de temps après l'eau nous gagna de plus en plus; de sorte que nous fûmes obligés de nous mettre deux au travail. Pourvu que le mal n'empire point, pensai-je en moi-même, nous nous tirerons d'affaire; mais notre *chelingue* prit bientôt une plus grande quantité d'eau, sans que je susse à quoi attribuer cette prompte augmentation; et je devins inquiet sur la manière dont nous passerions la nuit.

Il pouvoit être dix heures, lorsque nous vîmes tout-à-coup l'eau entrer en si grande

abondance dans la *chelingue*, qu'il fallut songer à gagner promptement la côte si nous ne voulions pas couler bas.

Nous voilà donc encore une fois à sec sur la côte rassemblés en peloton, sans trop savoir quel parti nous devions prendre. Vit-on jamais un pareil enchaînement d'accidens dans un si court trajet? Après avoir été exposés à tant de dangers, et au moment que nous pensions avoir surmonté tous les obstacles, nous nous vîmes obligés de nous faire échouer.

Ce qu'il y avoit de plus malheureux, c'est que nous nous trouvions sur une côte sablonneuse et dégarnie d'arbres, autant que l'obscurité nous permettoit de le voir. Il y avoit tout au plus çà et là quelque bois tailli et une petite falaise de sable, sans aucune retraite dans les environs où nous pussions nous réfugier jusqu'à ce que le jour parut.

Nous nous mîmes, en l'attendant, à débarrasser la *chelingue* de l'eau dont elle étoit remplie, afin de pouvoir découvrir l'ouverture qui devoit s'y trouver. Mais nos peines furent infructueuses; l'obscurité nous empêchoit de la trouver. Nous nous assîmes tristement les uns à côté des autres sur la grêve humide. A peine osions-nous parler dans la crainte d'être décou-

verts ; par conséquent il ne falloit pas songer à allumer du feu.

La faim ne nous tourmentoit pas. J'avois fait un bon dîner à *Alamparvé ;* et mes gens, qui ne savoient rien de mes relations avec Rosan Ali-Chan, ne pouvoient comprendre ce qui avoit engagé les cavaliers et les *cipayes* à les régaler si copieusement.

Que cette nuit nous parut longue ! Quelle étoit différente de celle que nous avions passé dans le bois de palmiers. Triste et abattu, je me livrois à mille réflexions chagrines. Que deviendrions-nous s'il falloit abandonner la *chelingue?* Comment continuer notre route ?

Vouloir nous rendre par terre à *Pondichery*, c'étoit nous exposer à mille périls. Nous pouvions rencontrer une troupe de *lutivallas*, qui se seroient mocqués du *chiit* (sauf-conduit) de Rosan Ali-Chan, et nous auroient sabrés avant que nous eussions eu le temps de nous expliquer. Le plus sûr étoit de voyager de nuit ; mais cela offroit également ses difficultés ; nous étions sept.

Le jour tant désiré parut enfin. A peine pûmes-nous discerner les objets, que nous nous mîmes tous à chercher la voie d'eau. Il devoit nécessairement s'en trouver une dans la *chelingue*;

car il étoit impossible qu'il entrât autant d'eau par les joints des bordages ; mais toutes nos perquisitions furent infructueuses ; nous ne découvrîmes aucune ouverture d'importance.

Le soleil paroissoit déjà au-dessus de l'horizon ; il ne falloit donc pas différer à remettre en mer, dans la crainte d'être surpris par quelques cavaliers voltigeurs. Nous résolûmes de bien examiner l'endroit par où l'eau entroit dans notre embarcation, pour tâcher d'y porter remède ; et, si cela ne nous réussissoit point, nous devions de nouveau la jeter sur la côte, pour y prendre ce qui s'y trouvoit, et retourner à *Alamparvé*, dont nous n'étions pas encore fort éloignés, pour demander au *jammedaar* l'escorte qu'il m'avoit offerte.

Je fus cependant charmé de ce que nous ne fûmes pas contraints à en venir à cette extrémité. A peine eûmes-nous mis notre embarcation à flot, que la grande voie se fit apercevoir ; elle consistoit en une ouverture oblongue, près d'une des étraves de l'avant, que nous n'avions pu apercevoir, à cause que la garniture d'une couture des bordages, qui passoit par-dessus, la cachoit. Nous la calfâtâmes le mieux qu'il fut possible, et par le moyen d'un petit vent frais de nord-ouest, et les efforts de mes rameurs, nous

arrivâmes, vers les dix heures, à la hauteur du *Côteau* (1), et peu de temps après, à celle de *Pondichery* (2).

A mon grand regret, je vis que la flotte françoise avoit déjà quitté la rade; mais cela ne changea rien à ma résolution de prendre terre; j'y aurois d'ailleurs été forcé par le mauvais état de ma *chelingue*, qui menaçoit à chaque moment de couler bas.

---

(1) C'est une petite chaîne de montagnes d'un mille de France de longueur, et au pied de laquelle les habitans de *Pondichery* ont bâti des maisons de campagne. Elle sert à faire reconnoître la côte aux vaisseaux qui fréquentent ces parages.

(2) Cette ville, aujourd'hui si fameuse dans l'histoire de l'Inde par ses malheurs et son ancien éclat, est le chef-lieu de toutes les possessions françoises dans cette partie du monde. Elle fut attaquée et prise par les Hollandois en 1693, lorsque les François avoient à peine commencé à s'y établir. Elle leur fut rendue en 1699 en vertu du traité de paix de Ryswic.

Pondichery a été la plus belle ville de toute l'Inde. Les Anglois s'en sont rendus maîtres à différentes reprises, et y ont commis chaque fois, mais particulièrement la première, des excès horribles, en démolissant, non-seulement le fort, mais aussi le palais du gouvernement, et les autres beaux édifices qui faisoient l'ornement de cette ville.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Pondichery. *Abondon de la* chelingue. *Adieux attendrissans de mes gens. M. de Salmiac. Mon dernier mot touchant les lettres du lord Mackartney. L'aubergiste Télémaque. Départ de* Pondichery *et arrivée sur la rade de* Tranquebar. *Le* Catimaron. *Anne et sa mère. Réflexions particulières.*

TAMBRANE POUGALOU (1)! dirent mes rameurs, au moment que le brisant nous jeta sur la grève; *tambrane pougalou!* repris-je, en sautant de la *chelingue*; et nous avions bien raison de rendre grace à Dieu. Jamais, pensai-je en moi-même, je ne recommencerai un pareil voyage désespéré.

Nous fûmes sur-le-champ entourés de curieux, qui ne purent assez montrer leur étonnement de ce que nous étions venus de *Madras* avec une pareille embarcation.

(1) Dieu soit loué!

Ce ne fut qu'alors que je m'aperçus du danger auquel nous avions été exposés. Toute la *chelingue* ne tenoit, pour ainsi dire, plus ensemble. Les fils de *kayer* (1), avec lesquels les bordages de cette espèce de bâtimens sont cousus ensemble, étoient presque tous pourris; on me le fit observer, et chacun fut surpris de ce que, dès notre départ de *Madras*, ou du moins pendant la tempête, la carène entière n'en étoit pas tombée. Il étoit donc impossible de m'en servir pour faire le voyage de *Tranquebar*.

Je la donnai avec tout ce qu'elle contenoit à mes gens, à qui je payai aussi le voyage jusqu'à *Tranquebar*. Ils étoient tous placés autour de moi, avec les mains croisées sur leur poitrine. Ce fut le *tandel* qui m'adressa la parole: « *Ma-*
« *haraadja*! me dit-il, tandis que quelques
« larmes rouloient dans ses yeux, nous ne re-
« verrons jamais nos femmes et nos enfans; il
« y a long-temps qu'ils ont péri de faim à *Ma-*
« *dras*. Nous voilà seuls et abandonnés sur la
« terre pour les pleurer. Si nous vivons encore
« c'est à vous que nous le devons; jamais nous
« n'oublierons ce que vous avez fait pour
« nous. » Après ces mots, ils se mirent tous à

(1) Le *kayer* est l'écorce extérieure du cocotier.

genoux, prirent et baisèrent mes pieds, en les arrosant de larmes; se levèrent, puis se précipitèrent une seconde fois devant moi, et s'éloignèrent en gémissant.

Les bonnes gens! leur gratitude et leurs tristes adieux touchèrent vivement mon ame. Il est vrai que je leur avois rendu un grand service; car sans moi il y auroit eu long temps qu'ils seroient morts de faim. Ils se trouvoient maintenant dans une ville où les vivres étoient rares et chères à la vérité, mais où l'on pouvoit du moins en avoir pour de l'argent. Ils avoient rétabli leurs forces; le riz qui étoit resté dans la *chelingue* et que je leur avois donné avec cette embarcation, pouvoit servir à les nourrir pendant long-temps, et le vieux bâtiment valoit encore huit à dix pagodes; il m'en avoit coûté vingt.

La reconnoissance que je leur devois de mon côté, n'étoit pas moindre. Ils m'avoient aidé à m'éloigner d'une ville où mes jours ne se trouvoient pas moins exposés que les leurs. L'ennui, les chagrins, les soucis, la mauvaise nourriture, l'inquiétude, et le révoltant spectacle de milliers de personnes qui périssoient de faim, m'auroient certainement plongé dans quelque maladie, et probablement même dans le tombeau.

Je fus cependant fâché de ne point trouver ici M. de Suffren, dont la flotte mouilloit alors dans la baie de *Trinquemale*. Je me trouvois embarrassé des lettres de M. Mackartney; car j'avois résolu de ne pas les remettre au gouvernement de *Pondichery*. Je ne les portai néanmoins sur moi qu'avec une grande répugnance; et depuis long-temps je les aurois jetés dans la mer, si je n'avois pensé qu'elles pouvoient servir à faire connoître les projets hostiles des Anglois.

Lorsque je quittai la grève pour entrer dans la ville, un *péon* s'approcha de moi, et me pria poliment de l'accompagner chez son maître, pour lui dire ce qui m'amenoit à *Pondichery*. Tout étranger qui arrivoit par mer, étoit obligé alors de remplir ce devoir.

« Et qui est votre maître? — M. de Salmiac, « maître d'équipage. » Il me conduisit à sa maison et m'annonça.

J'entrai dans un cabinet, où j'aperçus un petit homme, la tête couverte d'un bonnet de coton blanc, qui lui couvroit à peine une oreille, en pantouffles, sans bas, et vêtu seulement d'une chemise et d'une paire de caleçons. Il étoit occupé à écrire.

Sa singulière figure me déconcerta un peu; il

parut s'en apercevoir. « Oui, oui, c'est moi, me « cria-t-il; vous n'êtes pas le seul que mon né- « gligé ait surpris; mais c'est vêtu de cette ma- « nière que je cours toujours dans la maison, « à cause de la chaleur. Qu'on est malheureux « quand on est si gros! Au reste, l'habit ne fait « pas le moine. Qu'avez-vous à me dire? As- « seyez-vous. »

Je lui dis alors le temps et la manière que j'avois quitté *Madras*, et lui fis un court récit des contre-temps que j'avois essuyés pendant mon voyage; du mauvais état de ma *chelingue*, qui m'avoit forcé d'attaquer *Pondichery* avant de me rendre à *Tranquebar;* puis j'ajoutai que ce n'étoit pas là le seul motif qui m'amenoit dans la ville. Que j'avois des lettres des Anglois à remettre à M. de Suffren. « Des lettres pour l'a- « miral de Suffren? s'écria-t-il avec un étonne- « ment et une joie visibles, peut-être sont-ce « des nouvelles de paix. Parlez, en savez-vous « quelque chose? » Jamais je n'ai vu une personne qui parût autant désirer la paix. Il vouloit absolument que j'en fusse instruit, et que je lui en fisse part. Cela dura près d'un quart d'heure, sans qu'il me laissât le temps de lui dire qui j'étois, et ce que je voulois. A la fin cependant il m'accorda la parole.

Je lui contai la manière dont je me trouvois muni de ces lettres, où je m'étois chargé de les remettre, les promesses que m'avoit faites le lord Makartney, et quelles étoient les raisons qui me déterminoient à les commnniquer aux François.

Il parut m'écouter avec une grande attention. « Bravo! bravo! s'écria-t-il lorsque j'eus fini « de parler. Plût à Dieu qu'il y eut beaucoup « de gens comme vous parmi votre nation et « la mienne. Mille *pagodes!* Peste! ce n'est pas « là une bagatelle; et vous pouvez vous en « désister avec autant de facilité? Mais peut-être « êtes vous riche? — Au contraire, lui répon- « dis-je, je suis très-pauvre. » — C'est fort! lui entendis-je dire à demi voix; puis s'approchant de moi, il me serra la main avec amitié et attendrissement. « Vous êtes un brave homme! » s'écria-t-il d'un ton animé et les larmes aux ye.

« Mais, reprit-il, à qui remettrez vous ces « lettres? L'amiral est avec sa flotte dans la « baie de *Trinquemale*; l'intendant ne se trouve « pas ici et ne doit revenir qu'après demain; « il faudra donc que vous restiez jusqu'à ce « temps; à moins que vous ne vouliez pro- « fiter de l'occasion qui se présente fortuitement

« d'un double *thoni* qui part encore aujour-
« d'hui pour *Tranquebar*. J'ai fait appeler le
« *nacodah* (1), pour le prier d'y faire une com-
« mission pour moi. Je l'attends à chaque ins-
« tant. Pour ce qui est de vos lettres, vous
« pourrez me les donner; je les remettrai moi-
« même à l'intendant. »

Je les lui remis avec le plus grand empresse-ment; charmé de ne plus avoir ce fardeau sur moi. Nous les comptâmes; il y en avoit trente-cinq, dont il me donna un reçu; prit ensuite mon nom et celui de M. l'Etoile, négociant à *Tranquebar*, que je lui avois indiqué pour qu'il put s'informer de moi, s'il étoit nécessaire. C'est de cette manière que je me débarrassai de mes lettres et renonçai aux mille *pagodes*, ainsi qu'à la fortune que je devois faire par les soins du lord Mackartney.

C'étoit là sans doute un grand sacrifice pour une personne aussi dénuée de tout que je l'étois. Et qu'est-ce qui avoit pu m'y déterminer? Rien que l'amour de la patrie; absolument rien

(1) Proprement *naaik kedah*. C'est le nom qu'on donne aux capitaines ou patrons des bâtimens moresques, ou de ceux dont l'équipage n'est composé que de Mores ou Mahométans. *Naaik* signifie chef ou maître.

l'autre. Je ne marchandai point avec M. de Suffren ni avec M. de Salmiac sur le prix que je mettois à l'abandon de mes lettres. Je ne voulois pas les vendre; je les donnai gratuitement, sans le moindre espoir de récompense, tant de la part des François que de ma propre nation. Les premiers sont pauvres dans l'Inde; ils n'y ont d'autre établissement que la seule ville ruinée de *Pondichery;* l'argent dont ils peuvent avoir besoin pour faire quelque entreprise, il faut qu'ils le fassent venir d'Europe; du moins cela étoit-il ainsi du temps que je m'y trouvois. Plusieurs François bien intentionnés s'en sont plaints à moi, et, entr'autres, M. de Salmiac lui-même.

Pour ce qui est des Hollandois dans l'Inde, je ne me rappelle pas qu'on y ait jamais récompensé quelqu'un au nom de la Compagnie, pour avoir fait une action honnête ou généreuse; à moins qu'on ne veuille considérer comme une gratification, l'augmentation accordée d'un ou deux florins par mois sur les gages.

Le *nacodah* arriva enfin. Je convins avec lui du prix de mon passage à *Tranquebar*, qu'il fixa à trois *pagodes*, que je lui donnai. C'étoit le dernier argent qui me restoit. Nous devions partir deux heures après.

M. de Salmiac me fit ses excuses de ce qu'il ne pouvoit me retenir à dîner, parce qu'il étoit invité lui-même chez un de ses amis; mais il m'offrit, en cas que je ne susse où aller, de me prendre avec lui; car il étoit persuadé que le *nacodah* voudroit bien retarder d'une heure son départ.

Je le remerciai, en lui disant que j'avois aussi un ami, de qui je voulois aller prendre congé avant de partir. Il me secoua amicalement la main, en répétant brave homme! me souhaita un heureux voyage, et me voilà planté dans la rue.

Où irai je maintenant chercher un dîner? Il ne me restoit plus d'argent; je ne pouvois et voulois pas aller trouver l'ami (1), ou plutôt la connaissance que j'avois à *Pondichery*. On me demandera peut-être pourquoi je n'avois pas accepté l'offre de M. de Salmiac; je répondrai qu'elle m'avoit été faite d'une manière si foible, et que mes habits étoient en si mauvais état, que je crus devoir la refuser. Je craignois d'ailleurs d'éprouver le même accident qu'à *Madras*, et que le *nacodàh* ne partît sans moi.

---

(1) Un certain M. *le Blanc*, qui s'étoit tellement engoné des Anglois, qu'il avoit changé son nom en celui de *White*.

Tout bien considéré, je fus fâché de n'avoir pas gardé mes lettres, pour les remettre moi-même à l'amiral ou à l'intendant. J'en aurois eu plus d'honneur, et problablement plus d'avantage; du moins ne m'auroit-on pas laissé partir affamé et sans me donner à dîner.

Je n'avois pas eu du tout lieu d'être satisfait de M. de Salmiac : il s'étoit, il est vrai, montré singulièrement honnête et même affectueux ; il m'avoit prodigué des complimens et des éloges sans fin sur mon désintéressement; mais, d'un autre côté, il m'avoit vu donner les trois dernières *pagodes* que je possédois au *nacodah*, sans avoir la générosité de m'offrir quelque argent pour continuer mon voyage. Un Anglois se seroit comporté tout différemment dans une pareille circonstance. Jamais ce peuple ne manque de récompenser les services qu'on peut lui rendre ; c'est là un éloge qu'il faut leur accorder.

Il fallut cependant songer à me tirer de cet embarras, car j'étois tourmenté de la faim; et quand même j'aurois pu me passer ce jour là de manger, je devois penser que nous pouvions rester deux jours à faire le trajet de *Pondichery* à *Tranquebar;* il me falloit donc des vivres pour ce temps-là. Je ne possédois plus

qu'une paire de doubles boutons de chemise de rubis montés en or, dont mon ami Templyn m'avoit fait présent à *Nagapatnam*; il fallut bien me résoudre à les vendre, malgré le chagrin que cela me causoit. Un *chitty*, ou changeur m'en donna deux *pagodes* et quelques *fanams* (1). Je me voyois du moins maintenant en état de faire un bon dîner, et de me munir de plus de quelques provisions pour le voyage.

J'avois déjà logé autrefois à *Pondichery*, chez un homme appelé Télémaque, qui étoit tout-à-la-fois perruquier et aubergiste, et qui avoit de plus une fille fort jolie et fort aimable. Elle m'avoit fort bien reçu alors; mais il est vrai que j'arrivai dans un palanquin précédé d'un *péon* et accompagné de mon *dobasch*, et, ce qui valloit mieux que tout cela, avec une bourse bien garnie. Mais je ne rendois pas justice au bon Télémaque et à la charmante Fanchon: ils me reçurent à bras ouverts, et même avec plus de cordialité que la première fois.

Je leur racontai la manière dont les Anglois s'étoient rendus maîtres de *Sadras*, et nous avoient tout enlevé. Ils étoient déjà instruits du

(1) Le *fanam* est une petite pièce d'or, qui vaut environ quarante-cinq centimes.

premier point, et ne furent pas surpris du second : les malheureux habitans de *Pondichery* n'ignoroient pas la manière dont ils agissent dans ces sortes d'occasions.

Pendant cet entretien on m'avoit servi ce qu'il y avoit de meilleur dans la maison ; le père et la fille s'empressoient à me servir. Je voulus ensuite payer mon dîner ; mais ils refusèrent de me satisfaire sur ce point : « Allez ! « allez ! vous payerez une autrefois ; » on me secoua la main, en me souhaitant un bon voyage et je partis.

Vers les deux heures je me rendis à bord du *thoni* où le *nacodah* m'attendoit déjà avec impatience. Fanchon m'avoit envoyé pour trois jours de vivres. Nous mîmes sur-le-champ à la voile ; le vent étoit frais et en poupe ; de sorte que ce même jour encore nous mouillâmes à huit heures du soir sur la rade de *Tranquebar*.

Me voilà donc arrivé près de cette ville tant désirée. Je voyois les lumières des maisons, j'entendois le bruit d'une cloche et la voix des habitans ; mais comment descendre à terre ? On ne voyoit plus de *chelingue* sur la rade. Immédiatement après le coucher du soleil les

makouas (1) tirent leurs embarcations fort avant sur la grève, en ôtent les rames et se rendent chez eux. Il fallut donc me résoudre à rester sur le *thoni* jusqu'au lendemain, malgré toute l'impatience que j'éprouvois. Cependant vers les dix heures j'entendis le chant de rameurs. Le bruit s'approchoit; ce n'étoit pas une *chelingue*, c'étoient des pêcheurs, qui revenoient de la mer avec leur *catimaron;* ils passèrent près de nous. « Un *catimaron*, m'écriai je, il « faut que j'en profite. »

Je leur demandai s'ils vouloient mettre à terre un *wellekaren* (2). Ils ne parurent pas en avoir grande envie, et continuèrent à faire agir leurs pagaies; mais une *roupie* que je leur promis les détermina à nous aborder. Je quittai donc le *thoni* et montai sur ce misérable radeau.

Dans tout autre temps je ne me serois pas hasardé si facilement; mais je n'avois pas de choix à faire. Quand on descend à terre ou qu'on se rend à bord avec un *catimaron* (3), il faut

---

(1) C'est le nom qu'on donne généralement aux marins et aux pêcheurs.

(2) Un blanc ou Européen.

(3) Le *catimaron* (*kathemaram*) est un radeau

s'attendre à être pénétré d'eau; cela est même, pour ainsi dire, impossible à éviter. La nuit étoit fort obscure; et il y a d'ailleurs toujours devant *Tranquebar* de forts ressacs, même par des calmes plats. Je devois par conséquent me préparer à être bien mouillé et même à faire le plongeon; heureux encore si j'en étois quitte à ce prix.

---

composé de trois ou tout au plus quatre poutres d'environ vingt pieds de longueur. Par-devant ces poutres se terminent en pointe, et celui du milieu dépasse un peu les autres, afin de fendre mieux l'eau. Ils sont attachés ensemble avec du rotin flexible ou des cordes faites de *kayer*; et c'est de là que vient le nom de cette espèce d'embarcation. En langue talmoule, *katté* veut dire lier et *maram* un arbre ou poutre. On se sert de ces embarcations le long de toute la côte, et ce sont les pêcheurs qui en font usage. Vingt et quelquefois un plus grand nombre de ces radeaux mettent ensemble en mer avant la pointe du jour, et s'éloignent de deux à trois milles de la côte, pour ne revenir qu'au coucher du soleil ou pendant la nuit. Chaque *catimaron* n'est monté que de deux hommes, dont l'un est assis à l'avant et l'autre à l'arrière, avec les jambes croisées dessous le corps. Ils ne se servent pas de rames, mais de pagaies. Les pêcheurs ou *makouas* bravent les plus violens ressacs, et même les tempêtes. Lorsque les *chelingues* ne peuvent tenir la mer, on se sert de *catimarons* pour porter les lettres ou les ordres aux vaisseaux qui se trouvent sur la rade.

Je venois donc de m'exposer de nouveau, par mon impatience, à un danger imminent.

Nous approchions des brisans. Je promis une autre *roupie* aux pêcheurs s'ils parvenoient à me mettre sec à terre. Ils firent tous leurs efforts; mais, soit que l'obscurité les empêchât de bien apercevoir ce qui se passoit devant et derrière eux, soit qu'ils n'eussent pas bien pris leur temps, il arriva que le dernier brisant nous atteignit en un instant. Je le vis suspendu, comme une immense voûte, au-dessus de nos têtes, et se précipiter sur nous en mugissant.

Je m'étois jeté précipitamment tout de mon long sur le *catimaron*, et saisi des cordes qui servoient à lier ensemble les poutres; ce fut là ce qui me sauva. Je restai sur le radeau; mais la lame qui s'étoit précipitée sur moi m'avoit presque étouffé par son poids, et deux secondes de plus j'avois perdu la respiration. Lorsque je levai la tête, nous étions déjà jetés avec le *catimaron* fort avant sur la grêve.

Me voilà planté sur la côte de *Tranquebar*, percé d'eau, sans chapeau, que j'avois perdu, et sans argent: une seule *pagode* et quelques *roupies* que j'avois dans ma poche étoit tout ce que je possédois au monde. Que serois-je donc

devenu si je n'avois pas trouvé ici la veuve de mon ami Widder ?

Je ne connoissois personne à *Tranquebar*, si ce n'est un marchand françois nommé l'Étoile, qui avoit coutume de se rendre quelquefois à *Nagapatnam* pour affaires, et que j'avois vu par occasion : je ne pouvois donc le considérer que comme une simple connoissance.

Je devois cependant l'aller trouver dans la situation où j'étois, et lui demander l'hospitalité pour cette nuit. Je ne pouvois rester dans la rue, dans le triste état où je me trouvois. Peut-être avoit-il d'ailleurs quelque nouvelle à me donner du *thoni* qui m'étoit échappé à *Madras*.

Lorsque je passai devant la douane, je vis quelques *kannekas* (1) qui y étoient encore occupés à écrire à la lueur d'une lampe. C'étoit là une excellente occasion pour me tirer de l'incertitude où j'étois : personne ne savoit mieux qu'eux les bâtimens qui étoient arrivés sur la rade et ceux qui l'avoit quittée.

J'entrai donc dans la douane ; je leur dis que j'étois étranger et leur contai mon aventure avec le *catimaron*, en les priant de m'apprendre si le *thoni* de Maléappa (c'étoit le nom du *tandel*)

(1) Ecrivains malabares.

étoit arrivé à *Tranquebar* ? Si le jour nous éclairoit, me répondit un de ces *kannekas*, vous pourriez le voir d'ici sur la grêve, où l'on est occupé à le calfater ; il a été assailli d'une tempête, et à souffert une grande avarie.

« Où est sa demeure ? » lui demandai-je ; « il faut absolument que je lui parle. »

« Vraisemblablement dans le ventre de quel-« que poisson, » me répondit-il. « Le vieux « Maléappa a été jeté dans la mer pendant la « tempête et s'est noyé.

Je fus glacé d'effroi. « Et une métisse avec sa « fille et deux petits enfans, qui se trouvoient « à bord du *thoni*, comme passagers, que sont-« ils devenus ? se trouvent-ils encore à *Tran-« quebar* ? »

Personne ne les connoissoit, ni n'avoit entendu parler d'eux.

Un *couli*, qui étoit assis à la porte, et prêtoit l'oreille à notre discours, s'approcha alors de moi. « *Aya* (1), me dit-il, donnez-moi « une couple de *fanams*, et je vous con-« duirai à la maison où elles demeurent, ou « du moins où elles ont été se loger en arrivant

(1) Monsieur.

« ici. C'est mon camarade et moi qui avons « été chargés de porter leurs malles ».

Je lui promis une *roupie*. Il me mena dans une rue étroite, et me montra une petite maison malabare. « *Aya!* c'est ici qu'elles logent. « Voulez-vous que je frappe à la porte? » « Gardez-vous en; voici votre argent, et « partez. »

Cela auroit tout gâté selon moi. Je voulois les surprendre par mon arrivée. Mais comment devois-je m'y prendre pour celà? Rien ne se présenta à mon esprit dans ce moment. A la fin cependant je crus avoir trouvé une bonne idée. Voyons; oui, parfaitement bien!

Je me plaçai devant la maison. « *Pietsjé karen ama!* (1) » criai-je d'une voix plaintive.

Un instant après la porte s'ouvrit, et Anne se présenta avec une petite jatte de *canjé*, pour le donner au pauvre homme.

« Jésus! Marie! » lui entendis-je dire à demi voix, au moment qu'elle m'aperçut. La

---

(1) Un pauvre homme, mademoiselle! C'est la manière ordinaire dont les mendians crient à midi et le soir aux portes. On leur donne une cuiller de bois pleine de riz, ou un peu de *canjé* (eau de riz); mais jamais de l'argent.

frayeur lui fit tomber la jatte des mains, et elle ferma aussitôt la porte avec violence.

Dans un moment toute la maison fut en rumeur. J'entendis Anne et sa mère causer hautement avec trois ou quatre autres personnes. Elles étoient placées derrière la porte de la maison, que personne n'osoit ouvrir.

Je ne voulus pas les laisser plus long-temps dans l'inquiétude : *kadou tora ama nan dan*, criai-je; et après les avoir assurées plusieurs fois que c'étoit moi, la porte s'ouvrit enfin, et me voilà entré.

On m'entoura aussitôt en jetant de hauts cris et en me félicitant sur mon arrivée. La mère et la fille étoient transportées de joie; les questions et les exclamations ne cessoient point; je ne savois à qui répondre.

A la fin on se modéra un peu; et ce ne fut que alors qu'on s'aperçut que je n'avois point de chapeau, et que j'étois trempé jusqu'aux os. La mère me montra ma malle; je mis d'autres habits, et nous nous assîmes ensuite tous autour d'une jatte de ponche.

Je leur fis alors le récit de tout ce qui m'étoit arrivé depuis le départ du *thoni* : ma foiblesse dans la maison de Sabico, mon inquiétude en apprenant que l'embarcation ne se trouvoit plus

sur la rade, mon entreprise désespérée avec la *chelingue*, et tous les accidens et dangers que j'avois essuyés durant mon voyage. En un mot, je leur contai mes aventures de la manière la plus détaillée et la plus pathétique qu'il me fut possible; et, sans en savoir la raison, tout le monde se mit à pleurer; mais, ce qu'il y eut de singulier, c'est que je ne pus m'empêcher de pleurer moi-même. Il n'y avoit que l'affaire des lettres du lord Mackartney dont je ne leur parlai point.

La mère prit alors la parole : « Lorsque nous « vîmes que vous n'arriviez point à l'heure in- « diquée, nous supposâmes que des affaires « imprévues vous retenoient à terre. Nous at- « tendîmes jusqu'à trois heures pour dîner, et « ce n'est qu'alors que nous commençâmes à « devenir inquiètes. Notre crainte augmenta « d'heure en heure; et si nous avions pu nous « procurer une *chelingue*, nous serions retour- « nées à terre.

« Le *tandel* voulut déjà partir à six heures; « cependant à force de prières, nous parvînmes « à rester jusqu'à neuf heures. Nous levâmes « alors l'ancre et mîmes à la voile. Représentez- « vous notre désespoir.

« Le vent souffloit déjà avec force lorsque « nous quittâmes la rade; mais à peine avions

« nous été une heure en mer, que nous éprou-
« vâmes une tempête. Nous nous tenions ac-
« croupies dans l'arrière de la *chelingue*, avec
« deux autres passagers, un *topaz* (1) et sa
« sœur, tous malades à mourir. Quelle affreuse
« nuit! je ne l'oublierai de ma vie! Personne
« de nous n'avoit l'espérance de revoir le jour.
« A chaque instant nous pensions que le bâti-
« timent couloit bas; une fois surtout, que nous
« entendîmes de grands cris sur le tillac. Hélas!
« c'étoit notre *tandel* qui étoit tombé dans la
« mer, sans qu'il y eût moyen de le sauver.

« Ce ne fut que le lendemain matin que le
« temps se calma. Nous n'avions plus à craindre
« pour votre vie; mais l'inquiétude que nous
« inspiroit votre sort se renouvela avec force.
« Nous tourmentions vainement notre esprit,
pour deviner la cause qui pouvoit vous avoir
« retenu à *Madras*.

« Notre voyage ne fut pas long; déjà le se-
« cond jour nous nous trouvâmes à *Tranque-*
« *bar*. Je n'y connoissois personne, et j'avois

---

(1) *Topaz* est le nom qu'on donne aux esclaves affranchis, et aux *parrias* qui se sont fait baptiser. Le mot *topaz* dérive de *toppie* (chapeau), ou signifie quelqu'un qui porte un chapeau, ou a le droit d'en porter.

« absolument oublié le nom du négociant dont
« je vous avois quelquefois entendu parler; de
« sorte que nous fûmes fort embarrassées pour
« savoir chez qui nous irions nous loger; car
« j'avois fermement résolu de rester quelque
« temps à *Tranquebar*, dans l'espérance de
« vous revoir un jour.

« Le *topaz* et sa sœur nous conduisirent chez
« ces braves gens, qui nous logent à trois *pa-*
« *godes* par mois. Comme nous n'avions point
« d'argent pour vivre, nous avons été forcées
« de nous servir du vôtre. Je connois votre
« cœur, et je suis persuadée que vous auriez
« été fâché si vous eussiez appris que nous nous
« étions laissé manquer du nécessaire. Nous
« avons mis néanmoins beaucoup d'économie
« dans notre dépense, en ne faisant, comme à
« *Madras*, qu'un seul repas par jour.

« C'est de cette manière que nous vous avons
« attendu d'une semaine à l'autre, ne sachant à
« quoi attribuer votre retard; et nous étions
« même dans la persuasion qu'il vous étoit ar-
« rivé quelque fâcheux accident à *Madras*, et
« que vous n'existiez plus.

« C'est la raison pourquoi ma fille fut si es-
« frayée lorsqu'elle vous trouva à la porte; elle
« s'imagina que ce ne pouvoit être que votre es-

« prit. Nous étions occupées à parler de vous.

« Il y a quelques jours que j'ai rencontré, « par hasard, une connoissance de *Nagapat-* « *nam*, où, comme vous le savez, mon mari a « demeuré avant d'être placé à *Sadras*. Cet « ami arrivoit alors de *Trinquemale*, où il de- « voit retourner sous peu jours. Il avoit vu le « fiancé de ma fille, et m'offrit de se charger « d'une lettre pour lui.

« Anne ne voulut pas consentir que je lui « écrivisse ; elle ne se sent plus disposée à l'épou- « ser ; mais cela ne m'a pas empêchée de lui « marquer nos malheurs et l'état où nous « nous trouvons maintenant réduites. J'attends « sa réponse. Dieu veuille qu'elle soit satisfai- « sante ! »

C'est ainsi que se terminèrent nos récits, dont la dernière partie m'émut fortement. Je me voyois donc exposé à perdre Anne. J'eus beaucoup de peine à me contenir, et à renfermer dans mon sein un soupir qui m'opprimoit. Je voulois cacher encore l'amour que j'avois pour cette aimable fille, qui s'étoit levée d'un air impatient et chagrin, aussitôt que sa mère avoit commencé à parler de son futur époux.

Le plaisir que j'avois éprouvé en la revoyant, s'étoit tout-à-coup évanoui. J'eus l'air triste et ré-

fléchi, malgré les efforts que je fis pour paroître gai. Je m'en voulus à moi-même.

Ce changement subit ne put manquer d'affecter vivement Anne. On m'en demanda la raison. Je l'attribuai à la fatigue et à des maux de tête. La mère et la fille furent dans les plus grandes inquiétudes sur ma santé. Elles voulurent m'apprêter un *caldou-matchikadou* (1), une *cassaya de gingibra* (2), et que sais-je. Je leur dis que je n'avois besoin que de repos, et que je voulois me coucher de bonne heure; mais le sommeil étoit loin de mes yeux.

On m'indiqua une petite chambre; et comme on connoissoit mon usage, on y mit à terre une natte avec un oreiller et une couverture : c'étoit de cette manière que j'aimois alors à être couché. A mon retour en Europe, j'ai eu de la peine à m'accoutumer à un bon lit.

Couché à terre sur ma natte, je réfléchis sur la manière dont je devois me conduire dans cette circonstance épineuse. Je ne m'aperçus combien j'aimois Anne, que lorsque j'eus à

(1) Bouillon fait avec un poulet pilé dans un mortier.

(2) Une décoction de gingembre vert et de sucre; dont le premier sert à fortifier l'estomac, et le second à l'échauffer.

craindre de la perdre. Je me trouvois dans une situation fort pénible.

Quel étoit mon plan ? Quel parti devois-je prendre ? Je l'ignorois absolument moi-même.

Pendant mon voyage de *Madras*, j'avois tout mûrement considéré ; je m'étois aperçu de l'inconséquence de mon amour pour cette jeune personne, et j'avois pris la ferme résolution de ne m'engager avec elle sous aucun rapport. Je savois combien cela seroit contraire à mes affaires, dans les circonstances où je me trouvois. Tous mes projets, tous les avantages que je pouvois tirer de mes talens et de ma jeunesse, étoient perdus. J'aurois été absolument lié, et privé de l'espoir de revoir jamais l'Europe. Cette chère Europe ! pensois-je alors ; aujourd'hui mes idées sont bien différentes à ce sujet.

Je n'avois pas encore atteint l'âge de onze ans, lorsque je quittai l'Europe. Que je l'ai trouvée différente à mon retour ; qu'elle m'a parue éloignée de l'idée que je m'en étois formée ! Non on ne jouit point de la vie en Europe, et principalement dans sa partie septentrionale ; on ne fait, pour ainsi dire, que languir ; en un mot, on y meurt sans avoir vécu.

C'est par la crainte de ne plus revoir ma patrie, si je me mariois ; c'est par cette pré-

voyance de mon sort futur, que je cherchois à étouffer l'amour qui avoit déjà fait de si grands progrès dans mon cœur; et je croyois avoir pris enfin l'immuable résolution de renoncer pour jamais à la main d'Anne. Je voulois éviter toutes les occasions de me trouver seul avec elle, et la quitter le plutôt possible, moi, qui ne pouvois vivre sans elle, moi, qui avois cent fois exposé ma vie pour la rejoindre, et dont le cœur avoit été pénétré de douleur lorsque j'appris qu'elle alloit être l'épouse d'un autre.

Quoi qu'il en soit, je me déterminai à essayer si je ne pourrois pas parvenir à dompter un amour qui s'étoit emparé imperceptiblement de moi; et si je trouvois que cela étoit impossible, et que le fiancé d'Anne prétendoit avoir sa main, il étoit toujours temps de songer à prendre un parti. C'est dans cette résolution que je m'endormis.

CHAPITRE XVI.

Etat précaire des Danois à Tranquebar. *L'auteur prend le parti de quitter cette côte. Le comte de Bonvoux. Étrange résolution de la mère d'Anne. Elle laisse partir sa fille seule, et reste à* Tranquebar. *Adieux.*

Je n'avois pas été huit jours à *Tranquebar*, que je commençai à m'y déplaire. Cette ville ne me convenoit pas; je voulois me rendre ailleurs. J'avois cependant d'autres raisons que celle de l'ennui pour la quitter.

On n'y éprouvoit pas, il est vrai, la famine comme à *Madras;* cependant les vivres y étoient rares et chères, du moins d'un trop haut prix pour mes moyens. La veuve Widder avoit vécu avec une grande économie; et des quatre cent soixante pagodes que j'avois laissées entre ses mains, elle n'en avoit pas dépensé cinquante en y comprenant le passage de *Madras*; de sorte que j'aurois pu y demeurer tranquille encore quelque temps. Mais quel parti aurois-je pris, lorsque cet argent seroit dépensé? Je ne

devois pas me flatter de trouver de l'occupation à *Tranquebar*. Il y a peu de commerce, et on n'y connoît point de négocians de marque. Il en est à-peu-près là comme aux factoreries françoises : tout le monde épargne et fait soi-même ses affaires. J'ignorois d'ailleurs la langue danoise ; de sorte qu'il falloit que je songeasse à chercher fortune dans quelque autre établissement.

Joignez à cela que les Danois s'étoient attirés la disgrace du nabab Hyder-Ali-Chan (1); de sorte qu'on n'y étoit pas sans inquiétude sur quelques hostilités de sa part, et surtout sur une surprise de nuit. Je n'allois donc me coucher durant le temps que je demeurai dans cette ville, que le cœur rempli de crainte. Le moindre bruit que j'entendois dans la rue, suffisoit pour m'allarmer.

---

(1) Malgré leur promesse de neutralité, les Danois soutenoient les Anglois en secret avec des munitions de guerre et de bouche. Hyder-Ali voulut se venger de cette conduite en faisant saccager *Tranquebar* ; mais ils en furent quitte pour payer une forte somme. Il leur avoit cependant fait signifier, que s'ils se rendoient de nouveau coupables de cette violation de foi, il viendroit surprendre de nuit la ville, et en feroit passer tous les habitans au fil de l'épée.

Depuis l'irruption des troupes de Hyder-Ali dans la province de *Carnate*, j'avois été dans des alarmes continuelles; j'étois donc déterminé d'aller dans un endroit où je ne serois pas exposé sans cesse à perdre la vie. Mais où porter mes pas? La guerre se faisoit sentir par tout; et par tout on étoit exposé à périr de faim. Il n'y avoit pas un seul point sur toute la côte où l'on pouvoit se croire en sûreté; cela me fit résoudre à la quitter et à me rendre à *Ceilan*.

Jaffanapatnam me parut, à cause de sa proximité, la ville la plus convénable à mes vues. Je me proposai d'y rester jusqu'à ce que la paix fût rétablie sur la terre ferme; ensuite je prendrois conseil du temps et des circonstances.

Je voulois amener avec moi Anne et sa mère jusqu'à *Jaffanapatnam*, d'où elles trouveroient facilement occasion de se rendre à *Trinquemale*. Nous ne pouvions pas toujours rester ensemble, puisqu'Anne étoit promise à un autre; et il auroit été injuste de ma part de l'empêcher de remplir cet engagement, puisque je ne pouvois ni ne voulois l'épouser moi-même; cependant je prévoyois assez combien cette séparation me seroit douloureuse.

Je leur fis donc connoître mon intention d'aller à *Jaffanapatnam*, et de les prendre avec

moi. « De là il vous sera facile, » dis-je à Anne en la regardant fixement, « de vous rendre par « terre dans un *douli* (1) à *Trinquemale*, ou « bien votre fiancé pourra venir vous trouver. » Elle ne répondit rien ; je vis seulement sortir de ses yeux deux grosses larmes, qui firent leur effet. J'avois déjà presque changé de résolution.

La mère approuva mon projet. Elle auroit cependant désiré, autant que je pus m'en apercevoir, que j'eusse choisi *Nagapatnam* pour le lieu de mon séjour ; mais j'aurois préféré de rester toute ma vie à *Tranquebar*, plutôt que de me rendre dans cet endroit aussi long-temps que les Anglois en seroient en possession. Il m'auroit été impossible de voir cette nation ambitieuse et hautaine être la maîtresse dans un endroit qui avoit appartenu aux Hollandois. Mon départ pour *Jaffanapatnam* étoit donc irrévocablement arrêté.

Je louai pour cet effet une double *chelingue* ; que j'avois fait examiner auparavant par des gens experts ; et je convins avec le *tandel* qu'il y feroit placer une grande tente d'*olas* (2), pour

(1) Le *douli* est une espèce de litière avec un bambou droit ; le palaquin en a un qui est courbé.

(2) Les *olas* sont des feuilles de cocotier tressées ensemble.

nous mettre à l'abri de la pluie et de l'ardeur du soleil ; mais surtout (faut-il attribuer ceci à un pressentiment) qu'il se pourvoiroit de bons rameurs. Il consentit à ces propositions, et tint fidèlement sa promesse.

Tout étoit disposé pour partir le lendemain. Au moment que j'allois sortir avec la veuve pour acheter des provisions pour notre voyage, un homme d'un certain âge et fort bien vêtu, entra dans notre maison, et demanda à me parler.

« Entendez-vous le françois ? » me demanda-t-il dans cette langue.

« Pour vous servir. Que désirez-vous ?

« Je suis le comte de Bonvoux, » reprit-il, « on m'a dit que vous avez loué une double *che-* « *lingue* pour aller à *Jaffanapatnam*. Je cher- « che l'occasion de m'y rendre ; voudriez-vous « me permettre de faire ce trajet avec mes gens « et mes bagages, qui ne consistent qu'en deux « malles, quatre caisses de vin, deux ballots « de toiles, et deux femmes, dont l'une est ma « cuisinière, et l'autre ma *tannieka retje*, ou « porteuse d'eau (1). »

---

(1) On les appelle *porteuses d'eau*, parce qu'elles fournissent l'eau qu'on boit dans les maisons, qu'elles vont chercher à la rivière ou à des puits ; car on ne con-

Je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur de cette proposition. Un comte, un chevalier de Malte (car il portoit la marque de cette dignité), voyager avec une cuisinière et une porteuse d'eau! Anne et sa mère, à qui je rendis en deux mots ce discours en langue malabare, témoignèrent également leur surprise.

Il ne se montra cependant pas offensé de notre incartade. « C'est ma manière de voyager, » me dit-il : « l'une de ces deux femmes « me sert, et l'autre a soin de ma cuisine. Je « trouve cela fort naturel. D'ailleurs, le nom « ne fait rien à la chose ; vous le verrez ».

J'étois d'abord peu disposé à lui accorder sa demande. Le bâtiment étoit petit et devoit être encombré par tant de personnes et d'effets. Il étoit impossible que nous pussions nous placer tous sous la tente ; mais il sut écarter si adroitement toutes mes objections, il me parut un homme si poli et d'une conversation si agréable, que je finis par le recevoir pour mon compagnon de voyage ; cependant je refusai absolument la moitié des frais de passage qu'il m'offrit à différentes reprises.

---

noît point les citernes dans l'Inde. Ces femmes font aussi les travaux intérieurs de la maison.

« Hé bien! dit-il, puisque vous ne voulez « rien accepter, je veux du moins me charger « de l'achat de nos provisions. Je vous prie « sérieusement de ne pas dépenser un seul « *cashje* (environ un tiers de centime); repo- « sez-vous sur moi pour cet article; j'aurai « soin que personne ne souffre de la faim. » J'y consentis après quelques débats entre nous.

Je n'achetai donc que quelques cigarres, et les femmes eurent soin de leur béthel.

La mère et la fille ne cessèrent de se parler pendant toute la journée; et il me parut qu'elles n'étoient pas d'accord entre elles; mais comme elles avoient déjà eu de pareilles discussions, je n'y fis aucune attention.

Le lendemain, qui étoit le jour de notre départ, la mère d'Anne me déclara qu'elle ne me suivroit pas; qu'avant de se rendre à *Ceilan*, elle vouloit aller voir sa sœur à *Nagapatnam*; qu'elle confioit sa fille à mes soins jusqu'à *Jaffanapatnam*, où elle avoit une amie intime, chez qui elle pourroit rester jusqu'à ce que son fiancé vînt la chercher, ou qu'elle se rendît près de lui. Elle me demanda ensuite, comme une dernière bonté de ma part, trois ou quatre *pagodes* pour les frais de son voyage.

Elle me tint ce discours d'un air si triste, si

abattu, qu'elle me toucha sensiblement, et je lui donnai une trentaine de *pagodes ;* ce ne fut qu'avec peine que je l'empêchai de se jeter à mes pieds.

Que devois-je penser d'une pareille résolution ? Etoit-elle convenue avec Anne de ce projet, ou étoit-ce Anne qui l'avoit machiné ? Je le lui demandai en secret ; mais elle se contenta de me répondre que c'étoit une idée qui étoit venue à sa mère ; au reste, elle parut singulièrement contente de faire seule avec moi ce voyage ; et, pour dire la vérité, je n'en fus pas moins charmé, et cela pour plusieurs raisons. J'étois honteux de voyager avec une pareille suite de femmes et d'enfans, que je craignois de devoir garder à ma charge, si le prétendu fiancé avoit renoncé à la main d'Anne, comme il y avoit tout lieu de le croire par le silence qu'il gardoit. Il me seroit facile d'avoir soin d'Anne ; je l'aimois trop pour l'abandonner jamais ; sa mère me rendoit donc un véritable service en ne voulant pas nous accompagner (1).

---

(1) C'étoit là sans doute un effet de la providence divine : si cette femme étoit venue à bord avec ses deux enfans, ils n'auroient pu échapper à la mort, comme on le verra dans la suite.

Le moment de notre départ étoit arrivé, et nous prîmes congé de la mère d'Anne, qui nous avoit accompagnés jusqu'à la rive. Cette séparation me fut plus sensible que je ne l'aurois pensé; de son côté, la bonne femme pleuroit amèrement, et me dit d'une voix étouffée: « Dieu « vous bénisse pour tout le bien que vous m'avez « fait. »

Il étoit cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes à bord de notre *chelingue*, qui mouilloit un peu au-dehors des brisans. J'y trouvai le comte qui nous attendoit déjà avec sa cuisinière et sa *tanniekaretje*, qui étoient toutes deux de la caste des *parrias*. Ce n'étoit pas sans raison qu'il en avoit fait l'éloge : elles étoient jeunes et fort jolies, surtout la première.

Il me parut déjà un peu pris de vin; cependant il fut honnête et serviable. Nous nous plaçâmes sous la tente le moins mal que nous pûmes; après quoi je dis au *tandel* de lever l'ancre, et nous mîmes à la voile.

CHAPITRE XVII.

Départ de Tranquebar. *Découverte d'un projet perfide des Anglois. Pénurie de provisions. Terrible réveil. Circonstance dangereuse. Le mauvais repas. Dessein scélérat du comte sur Anne.*

A PEINE eûmes-nous quitté la rade que le soleil se plongea dans l'Océan. Le temps étoit serein, le vent favorable, la voile enflée, et nos matelots paroissoient gais et dispos. Nous faisions écumer l'eau par la rapidité de notre sillage; de sorte que tout sembloit nous promettre une heureuse et prompte traversée.

Je quitte donc la côte de *Coromandel*, où le fer et la famine avoient exercé de si terribles ravages, et ne cessoient même d'en exercer encore.

Quel superbe pays avant la guerre! Toute cette fertile contrée étoit alors remplie d'habitans industrieux et actifs; un village touchoit à l'autre; il n'y avoit, pour ainsi dire, pas le moindre espace de terrain qui ne fût cultivé.

Maintenant ce n'étoit plus qu'un désert stérile, et entièrement abandonné, à l'exception des villes. La dixième partie de cette population innombrable n'existoit plus; elle avoit été enlevée de la terre par une mort violente.

J'avois moi-même souffert beaucoup de chagrins et de sollicitudes pendant mon séjour dans l'Inde, excepté le temps que j'avois passé à *Sadras*; là mes jours étoient heureux et tranquilles.

Tous nos établissemens, toutes nos factoreries et loges avoient été détruites par les Anglois (1). Qu'aurois-je donc fait plus longtemps dans ce malheureux pays?

C'est avec une triste joie que je fixai les objets qui disparoissoient insensiblement à mes regards. Les maisons, les pyramides des temples indiens et la forteresse de *Dansburg* (2) sembloient se confondre à mesure que je m'en éloignois, et que la nuit les enveloppoit de son voile.

---

(1) Excepté *Paliacate* et *Nagapatnam*. On leur a *fait présent* de cette dernière place, de même qu'on leur a *fait présent* de l'île de *Ceilan*. Oui, je le répète encore une fois, *fait présent*.

(2) C'est le nom de la forteresse de *Tranquebar*.

J'allai ensuite me placer sous la tente, où le comte avoit déjà allumé une bougie et ouvert une bouteille de vin; et, tout en fumant, nous commençâmes un discours, dont la guerre fit le principal sujet.

Il avoit appris, me dit-il, d'un homme digne de foi, qui étoit arrivé depuis peu de *Pondichery*, qu'on y avoit intercepté, par un singulier hasard, une grande quantité de lettres de *Madras*, qui étoient destinées pour l'armée angloise. On y avoit, entre autres, découvert le projet des Anglois de se rendre maîtres de *Jaffanapatnam* par surprise.

Le gouvernement de *Madras* avoit chargé de ce coup de main ses généraux dans le *Marava* et à *Nagapatnam*. On devoit, au moyen de quelques milliers de roupies, corrompre le commandant du fort *Ham-en-Hiel*, faire une fausse attaque sur *Punto-Pedro*, etc. En un mot, le plan étoit admirable, et ne pouvoit manquer de réussir.

« Dieu soit loué! s'écria alors le comte, qu'on « ait découvert à temps ce sinistre projet, et « qu'on ait déjà expédié des ordres à *Trinque-* « *male* et à *Jaffanapatnam* pour le faire « échouer; la perte de cette première place auroit

« été extrêmement préjudiciable pour l'amiral « de Suffren. »

Je ne tardai pas à comprendre qu'il étoit question des lettres que j'avois remises à M. de Salmiac, à *Pondichery*. Quelle ne fut pas ma joie d'avoir déjoué les projets du lord Mackartney. Si les Anglois étoient parvenus à s'emparer de *Jaffanapatnam*, je n'aurois plus osé me présenter à la vue de mes compatriotes.

Il est vrai que personne ne savoit, ni ne pouvoit soupçonner que j'avois été le porteur de ces lettres. Je n'aurois donc eu rien à craindre, et je me serois vu possesseur de mille pagodes, et sur la route de faire une fortune rapide.

Mais tous ces avantages pouvoient-ils apaiser les reproches amers que j'aurois eu à me faire, si je m'étois rendu digne du mépris de tous les hommes et de moi-même, en contribuant au malheur de ma patrie? Non, jamais je ne me repentirai d'avoir fait ce sacrifice, malgré l'ingratitude avec laquelle on m'a traité. J'en ai trouvé la douce récompense dans mon propre cœur.

C'étoit donc à moi qu'on devoit la conservation de ce précieux établissement. Sans moi, il auroit passé entre les mains des Anglois, ainsi

que toutes les autres possessions hollandoises dans cette île.

Les Anglois n'auroient eu qu'à se montrer devant *Jaffanapatnam*, pour qu'on leur livrât, sans coup férir, cette place, ainsi qu'on leur a livré, en 1802, toute l'île de *Ceilan*.

Car quoiqu'il y eût alors à *Jaffanapatnam* cinq cents hommes de troupes européennes, avec un plus grand nombre de *Lascars*, et que la situation de cette ville permettoit d'ailleurs de la défendre contre une puissance cinq fois plus considérable, on avoit cependant déjà dressé la capitulation, pour en faire usage aussitôt que les Anglois auroient mis pied à terre. C'est là une vérité qu'on ne sauroit contester. J'ai moi-même traduit cette capitulation en anglois, pour le commandant Raket.

Je ne jugeai pas à propos de dire au comte que j'avois eu ces lettres en ma possession; on ne sauroit être trop circonspect dans ces sortes d'affaires.

Nous venions de vider notre bouteille, et il fallut songer à souper. Le comte tendit une serviette sur la natte qui nous servoit de siége, et tira d'un pannier quatre poulets rôtis et dix petits pains, déboucha une seconde bouteille, et invita Anne et moi à manger, après qu'il eut

donné un poulet et quatre pains à ses deux domestiques femelles. Comme nous avions tous grand appétit, les trois poulets furent bientôt mangés ; et nous nous attendions à voir paroître quelque autre chose. Il parut s'en apercevoir et s'écria : « Diable ! si j'avois prévu que vous « fussiez gens de si bon appétit, je me serois « muni d'un poulet et de deux pains de plus.

« Je crus qu'il badinoit, et lui dit en riant : « Monsieur le comte ! comme vous avez bien « voulu vous charger de nous nourrir jusqu'à « *Jaffanapatnam*, et que je ne doute point « que vous n'ayez fait en conséquence d'amples « provisions, il seroit malhonnête de notre part, « de vous avoir fait faire des dépenses inutiles, « en vous laissant chargé de vos vivres. »

« Parbleu ! » répondit-il, en faisant un grand éclat de rire, « il n'y a rien à craindre qu'il me « reste du pain et des poulets rôtis ; vous y avez « mis bon ordre, quoique j'en aie eu ma part. « Il ne reste pas dans mon garde-manger de « quoi nourrir une souris. Il sera bon que nous « arrivions demain de bonne heure à *Jaffana-* « *patnam*.

« Comment ! » m'écriai-je étonné, « vos « provisions se bornent à ce que vous venez de « nous présenter ? »

« Oui, en vérité; voyez ici, » répliqua-t-il en me montrant un panier d'où il avait tiré ses provisions.

« Monsieur le comte! » lui dis-je d'un air « chagrin, j'espère avec vous que nous serons « rendus demain de bonne heure à *Jaffapat-* « *nam*; mais que ferons-nous si le contraire « arrive? Quant à moi, je puis facilement sup- « porter la faim pendant un jour ou deux; mais « que deviendra cette jeune personne? En vé- « rité, si j'avois pu prévoir que vous fussiez si « mal pourvu, je me serois bien gardé de me « reposer sur vos soins. Comment savez-vous « que nous arriverons demain au lieu de notre « destination? Avez-vous mis des chevaux de- « vant la *chelingue?*

Il se fâcha, et dit en jurant: « Je vous réponds « que vous déjeûnerez demain à *Caïtz.* Vous « verrez *Nonja* (1), » dit-il, en mauvais por- « tugais, à Anne, « que je tiendrai ma parole; « ne vous inquiétez donc point. Je me connois « un peu en navigation. »

Malheureusement je ne fis point attention à ces dernières paroles. Il étoit déjà pris de vin; je ne voulus par conséquent pas m'engager dans

(1) Mademoiselle en portugais.

une querelle avec lui; à quoi cela m'auroit-il servi après tout?

Il est vrai que le mal n'étoit pas encore fort grand; avec le vent qui nous servoit et la vîtesse du vaisseau nous avions lieu d'espérer d'être rendus le jour suivant à midi à Caïtz. Et en tout cas, pensai-je, si le vent se tourne contre nous, ou si nous éprouvons un calme et qu'on soit obligé de mouiller l'ancre, nous pourrons, si nous ne terminons pas notre voyage, nous procurer des provisions à *Portonova*, à *Naour*, à *Nagapatnam* ou à quelque autre endroit. Cette idée me tranquillisa; et après lui avoir souhaité une bonne nuit, j'allai me coucher dans un coin de la tente. Anne et les deux servantes étoient placées d'un côté et le comte s'étoit mis de l'autre.

J'avois dormi quelques heures, lorsque je sentis qu'une personne me prenoit la main. C'étoit le *tandel*: *Eundrou aya* (1)! me dit-il d'une voix triste. « Venez un moment avec moi; j'ai « perdu l'ancrage, et je n'aperçois plus la « terre. »

« Quoi! » dis-je épouvanté, plus de terre! « comment cela est-il possible? » et je m'élançai hors de la tente.

---

(1) Levez-vous, Monsieur!

Le jour commençoit à poindre. Je jetai les yeux de tous côtés. Hélas! il n'étoit que trop vrai; je ne vis que le ciel et l'eau; et de plus, nous avions un calme plat.

Transporté de colère, je me saisis d'un morceau de bois, et menaçant de le frapper, je lui dis: « *Parra Naïi!* (1) Pourquoi avez-vous quitté la côte? Vous allez..... Au nom de Dieu! cria le pauvre homme, ayez la bonté de m'entendre. Ce n'est vraiment pas ma faute; le *frans faringui* (2) m'y a forcé. »

« Le *frans Faringui!* » lui demandai-je surpris; et dans ce moment je me rappelai que le comte s'étoit vanté de ses connoissances nautiques, et avoit parlé de déjeûner à *Caïtz*.

« Oui, Monsieur, répondit le *tandel*, lui seul en est la cause. » Il me conta alors que le comte étant venu le trouver pendant la nuit, s'étoit mis à côté de lui, près du timon, et lui avoit ordonné de quitter la côte. « Tout ce que je pus lui dire, ajouta-t-il, d'ancrage et de courant ne servit à rien. J'aurois voulu vous réveiller, et cherchai plusieurs fois à m'échapper;

---

(1) Mot injurieux, *Naii* signifie un chien en langue malabare.

(2) L'Européen françois.

mais il menaça de me tuer, ainsi que deux de mes gens qui veilloient avec moi, si nous osions bouger. Il n'y a qu'une demi-heure qu'il s'est retiré sous la tente. »

Le bruit et le vacarme auroient été inutiles ici, il n'y avoit pas un moment à perdre. Je fis tourner l'étrave vers l'ouest, et ordonnai que tout le monde se mît à ramer sans la moindre interruption.

Il n'étoit pas vraisemblable que nous avancerions beaucoup ; il faisoit un calme plat, et nous éprouvions un fort courant vers le nord-est, auquel il falloit être content de pouvoir résister. J'en doutai cependant beaucoup ; puisque, malgré la bonne volonté des rameurs, il falloit s'attendre que leurs efforts diminueroient à mesure que le soleil se leveroit ; car il n'est pas possible de se faire une idée de l'horrible chaleur qu'on éprouve sur mer sous la ligne par un temps calme (1). Il n'y avoit que le vent ou la rencontre de quelque navire qui pût nous sauver.

J'étois hors de moi-même de dépit et de chagrin d'avoir accordé le passage à ce maudit

---

(1) Nous nous trouvions entre les neuvième et dixième degrés de latitude nord.

comte. Sans lui nous nous serions trouvés maintenant devant la côte de *Ceilan*. Quoique le comte fût encore profondement endormi, j'étois trop irrité pour ne pas le réveiller. Sans autre préambule, je le pris par l'épaule, et criai d'une voix forte : « Levez-vous, comte ! et venez « voir ce que vous avez fait cette nuit ! Nous « avons perdu la terre de vue, et le courant « nous entraîne en haute mer. »

Il se mit en jurant sur son séant. « Vous êtes « une grande bête, » me dit-il, d'un ton railleur. « Je m'aperçois bien que vous avez moins « de connoissance que ma cuisinière du compas « et des cartes marines. Hé bien ! oui, il est « vrai, je me suis mis cette nuit au gouvernail ; « et vous devriez m'en tenir compte. A quoi sert « de ranger la côte, lorsqu'on peut faire route ? « Prendriez-vous plaisir à rester dans cette em- « barcation plus de temps qu'il ne faudroit ? « Bien vous fasse ! Quant à moi, je désire de « la quitter le plutôt possible ; j'espère de dé- « jeûner dans une couple d'heures à *Caïtz*, « comme je l'ai promis hier à la *Nonja*. C'est « le brouillard qui vous empêche de voir la côte « de *Ceilan*, ou peut-être la terre est-elle basse. » Après quoi il se mit à raisonner longitude et latitude, gisement des deux côtes, etc.

Je voulus plusieurs fois l'interrompre, mais il ne me laissa pas le temps de dire un seul mot. J'étois prêt à le frapper. « Sortez de la tente, criai je à la fin de toutes mes forces, et voyez par vous-même. Je suis fatigué d'entendre vos sots discours. » Et je fus sur le tillac.

Peu de temps après il parut aussi, tenant d'une main une carte marine et de l'autre sa lunette d'approche. Après avoir parcouru des yeux tout l'horizon, et ne voyant absolument que le ciel et la mer, il parut ému.

« Hé bien ! comte ! lui demandai-je, pouvons-nous encore être dans une couple d'heures à *Caïtz* ? »

Il leva les épaules et s'en prit à sa carte. « Cependant la route est sud-est, si l'on... « M. le comte ! » dis-je en l'interrompant, avec vivacité, « ce n'est pas moi, mais vous-même qui avez moins de connoissance que votre cuisinière ou votre *tanniekaretje* du compas et des cartes marines. Et après tout, qu'aviez-vous à vous mêler du gouvernail et de la route du bâtiment ? Vous n'êtes ici que simple passager, et n'avez rien à ordonner ; cela n'appartient qu'à moi et au *tandel* ; et si, après tout, vous aviez voulu vous ingérer de notre navigation, vous auriez dû savoir que des bâtimens comme celui que nous montons doivent ranger la côte

du moins jusqu'à la hauteur de *Timilipatnam*, pour ne pas être entraînés par les rapides courans qui viennent du golfe de *Manaar*, à l'est de l'île de *Ceilan*. »

« Que parlez-vous de courans ! me répondit-il ; il n'y a point de courans ; et s'il y en avoit on auroit dû les indiquer sur la carte par des flèches. Voyez ici... »

« Que le ciel vous confonde ! avec vos flèches et votre carte, m'écriai-je transporté de colère. Je voudrois que vous n'eussiez pas mis le pied sur notre bord. Votre avarice et votre bêtise nous exposent à la famine et aux plus grands dangers. Nous sommes perdus, si nous avons le malheur d'être entraînés au-delà de *Punto Pedro* (1). »

Je m'aperçus qu'il fût déconcerté par ces dernières paroles. Cependant il chercha à cacher son inquiétude en prenant un air railleur ; mais je ne daignai point lui répondre. A la fin il me demanda comment je comptois m'y prendre pour gagner la terre. « Ne le voyez-vous donc pas, répondis-je d'un ton chagrin ; ramer, rien que ramer, jusqu'à ce qu'il nous vienne du vent. Je vous conseille de donner quelque argent aux gens de l'équipage, pour les animer. »

(1) La pointe la plus septentrionale de l'île de *Ceilan*.

Il alla sous la tente, et revint avec une main pleine de roupies, que je partageai entre les rameurs.

Les pauvres gens! ils étoient transportés de joie de ce présent, et me promirent de faire tous leurs efforts pour regagner la terre avant la nuit.

Hélas! ils ignoroient dans quelle fâcheuse situation nous nous trouvions; le *tandel* lui-même ne paroissoit pas s'en douter. C'étoit son premier voyage, et je trouvai qu'il étoit fort ignorant. Toute sa science consistoit à savoir raser la côte; tout dépendoit donc ici à-peu-près de moi.

Que de tristes réflexions se présentèrent alors à mon esprit! Quel funeste avenir je prévoyois si, par malheur, le courant nous entraînoit en haute mer. Nous étions encore dans la mauvaise mousson; à chaque moment, nous pouvions être assaillis par une tempête; nous n'avions pas de boussole; notre bâtiment étoit petit, foible, sans pont, et fortement chargé par le bagage du comte, et par douze personnes qu'il contenoit.

Mais ce n'étoit pas tout: nos provisions ne consistoient qu'en un demi sac de riz et une jarre d'eau (1). Notre *tandel* et son équipage

(1) Les *makouas* et autres Indiens, qui, avec de petits bâtimens, comme le nôtre, font la traversée de

étoient des *Malabares*, à qui leur religion ne permet pas de boire du vin ou des liqueurs fortes. Il eut par conséquent été imprudent autant que cruel de les priver du peu d'eau qui nous restoit. Je défendis à Anne et aux femmes du comte d'y toucher. Le comte ouvrit sur-le-champ une de ses quatre caisses, et nous résolûmes de ne boire que du vin durant notre voyage.

De combien peu de chose dépend quelquefois le sort des hommes? Si je n'avois pas, le soir précédent, montré au comte ma mauvaise humeur de ce qu'il avoit pris une si foible quantité de provisions, ou si je m'étois laissé aller à boire une bouteille de vin de plus avec lui, ainsi qu'il m'y invita à différentes reprises, il n'auroit pas songé à ses prétendues connoissances nautiques, ni au déjeuner qu'il promit de donner à Anne, le lendemain matin à *Caïtz*.

En attendant, il étoit inutile, dans ce mo-

Tranquebar, de *Carikal*, de *Nagapatnam* ou autres lieux, à *Jaffanapatnam*, ont coutume de ne prendre avec eux des vivres et de l'eau que pour un seul jour, ou tout au plus pour deux. Comme ils ne quittent pas la côte et l'ancrage, il leur est facile de s'approvisionner de nouveau quand cela est nécessaire.

ment, de se désoler et de se plaindre; il falloit agir. Il me restoit encore quelque espérance que nous pourrions bientôt reconnoître la terre, si le vent vouloit se lever un peu; mais cet accident m'ôta tout le plaisir que je m'étois promis de ce court trajet. Nous étions assis à nous regarder d'un air triste et mécontent. Anne se montroit inquiète, le comte étoit grogneur et bourru, et moi-même j'étois tout cela à-la-fois. A peine ouvrions-nous la bouche, et lorsque cela arrivoit, ce n'étoit que pour demander du vent.

Cependant la bonace continua; si ce n'est que vers le soir, il se leva un petit vent frais, qui suffisoit pour amortir le courant, et donner aux pauvres rameurs le temps de reposer un peu leurs membres fatigués. De toute la journée ils n'avoient mangé qu'un peu de riz cru, détrempé dans de l'eau. Nous n'avions pas fait un meilleur repas, si ce n'est que nous avions pris notre riz avec du vin au lieu d'eau.

J'avois craint d'abord qu'Anne ne pût pas s'accommoder de cette nourriture; cependant cela réussit mieux que je ne m'y étois attendu. Pour manger du riz cru mêlé avec du vin ou de l'eau, il faut de bonnes dents et un grand appétit; et cela ne manquoit ni à Anne ni à moi, et peut-être à personne de l'équipage, si ce n'est

au comte, à qui il ne restoit plus que quatre ou cinq chicots.

Lorsque la nuit commença à tomber, je relayai le *tandel*, qui alla se coucher près de ses gens. Il avoit passé la nuit précédente et toute la journée au gouvernail; aussi étoit-il fort fatigué; d'ailleurs, il ne savoit pas diriger sa course d'après les étoiles. Anne me tint pendant quelque temps compagnie sur le tillac; puis se retira sous la tente pour dormir. J'étois le seul sur la *chelingue* qui veillât. Le comte avoit beaucoup bu, sans doute pour écarter la crainte et les soucis. Il s'étoit montré fort fantasque pendant tout le jour, et m'avoit dit plusieurs choses désobligeantes, à la plupart desquelles je n'avois pas daigné répondre. Ce ne fut qu'alors que je m'aperçus avec chagrin, qu'il étoit d'un caractère hautain et méchant; j'avois donc beaucoup de désagrémens à craindre de sa part.

Le vent étoit au nord et fort foible. Je n'avois point de compas, et devois diriger le bâtiment, le mieux qu'il m'étoit possible, d'après les étoiles, vers le sud-ouest. Heureusement je pouvois aller vent en poupe; car les bâtimens indiens, qui sont petits et plats, ne permettent pas de serrer le vent; et le courant avoit moins de prise sur nous.

Je savois bien que nous faisions foible route; mais je me flattois que la brise augmenteroit avec le lever du soleil, ou qu'elle continueroit du moins à souffler; j'étois même persuadé qu'avec le secours des rames, nous parviendrions à reconnoître la côte de *Ceilan* ou celle de la péninsule; mais j'étois dans l'erreur. Le vent baissa à mesure que le soleil montoit sur l'horizon; et à huit heures, nous eûmes de nouveau un calme plat.

Ce calme continu m'inquiéta; et je commençai à faire de sérieuses réflexions sur l'état dangereux où nous nous trouvions. Il étoit impossible que les rameurs pussent résister long-temps à cette fatigue. La chaleur excessive, la mauvaise nourriture, le défaut d'eau, que je ne leur distribuai que sobrement, devoient à la fin épuiser leurs forces. Quelle situation alarmante!

Le second jour passa comme le premier; pas le moindre vent, et une chaleur insupportable. Que le temps me parut long! Je n'avois envie ni de lire, ni de causer; et malgré ma lassitude (car j'avois passé toute la nuit au gouvernail), il me fut impossible de m'endormir.

Le comte avoit, d'après mon conseil, distribué de nouveau quelques roupies parmi les rameurs; ce qu'il sembloit faire sans répugnance

quoiqu'il fût d'ailleurs fort avare : le danger qu'il couroit de perdre la vie le rendoit généreux malgré lui. Que l'argent a peu de valeur, quand on se trouve dans de pareilles circonstances.

Vers le soir, nous eûmes encore un petit vent mou, qui se renforça même un peu. Nous hissâmes la voile, et les rameurs eurent le temps de se reposer ; cependant j'avois remarqué qu'ils avoient eu un air abattu durant toute la journée, ce qui ne me présageoit rien de bon.

Je crus devoir prévenir ce découragement ; car tout étoit perdu pour nous, s'ils s'y livroient une fois. Je connoissois trop bien le caractère des *Malabares*, qui ne sont pas en état de résister aux peines d'esprit et au malheur. Nous devions donc nous attendre au sort le plus déplorable, s'ils renonçoient une fois à reprendre leurs rames.

Je m'appliquai par conséquent à les amuser par des contes ; je riois, je chantois même. Dieu sait combien il m'en coûta pour montrer cette gaieté factice, tandis que mon cœur étoit dévoré d'inquiétude et de chagrin. Je fis, en un mot, tout ce qui dépendoit de moi pour les soutenir ; je leur promis même que nous découvririons la terre le lendemain. Je tremblai cependant pour ce jour. Notre eau commençoit

à diminuer beaucoup ; et le ciel serein et sans nuage nous annonçoit la continuation du calme.

Jusqu'alors le comte s'étoit passé de manger, dans l'espérance de se voir bientôt à terre. C'est avec une répugnance inexprimable qu'il nous voyoit mâcher de temps en temps du riz cru. La faim le força cependant de nous tenir compagnie, et il fit son premier repas avec nous.

C'étoit réellement une chose plaisante que de voir les terribles grimaces qu'il faisoit en voulant broyer le riz entre ses chicots. Le chagrin et l'abattement qui allongeoient nos traits, disparoissoient pour un moment, et il n'y avoit personne à bord qui n'éclatât de rire. Chaque bouchée qu'il avaloit après avoir pris beaucoup de peine, étoit accompagnée d'un jurement, et d'une violente toux, que lui causoient les grains de riz qui restoient attachés à sa gorge.

On peut dire, dans le véritable sens de ce mot, qu'il s'enivra en mangeant; car il étoit obligé de boire deux bouteilles de vin, pour faire descendre les deux poignées de riz qui composoient son repas. Nos éclats de rire l'impatientèrent, et il prit le parti d'aller manger seul sous la tente.

Le soleil se couchoit, et les étoiles qui com-

mençoient à briller au firmament m'avertirent que mon quart étoit venu. Je pris le gouvernail du *tandel*, et tout le monde alla se coucher, excepté Anne, qui, malgré toutes mes représentations, voulut rester avec moi.

Elle ne pouvoit supporter l'idée, dit-elle, que je demeurasse ainsi seul, pendant l'obscurité de la nuit, sur la mer, sans avoir personne pour me distraire. Elle avoit par conséquent résolu de ne point me quitter, et de me tenir compagnie pendant tout le temps que nous serions obligés de rester sur la *chelingue*.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, il faut que je vous « dise quelque chose qui vous surprendra cer- « tainement. Vous seriez vous imaginé que ce « vilain comte, que vous n'auriez jamais dû « recevoir à bord, a eu l'audace de me faire « des propositions malhonnêtes et m'a offert une « bourse pleine d'argent. Je l'ai menacé de vous « avertir s'il osoit m'offenser de nouveau. J'étois « d'abord résolue de vous cacher cette circons- « tance, pour ne pas vous causer de nouvelles « inquiétudes ; mais il m'a été impossible de « garder le silence. Je vous prie seulement de « ne pas vous engager pour moi dans des que- « relles avec le comte ; faites semblant de tout « ignorer, et reposez-vous sur ma prudence ;

« je saurai le maintenir dans les bornes du « respect. »

Elle ne s'étoit point trompée : ce récit avoit augmenté mon chagrin et mes soucis, malgré le plaisir que me causa cette marque de sa droiture et de son attachement pour moi. Je ne pus cependant assez m'étonner de l'impudence de ce vieux débauché.

Tout bien considéré, le plus sage étoit de suivre le conseil d'Anne, en faisant semblant d'ignorer ce qui s'étoit passé. Nous étions déjà assez malheureux dans notre *chelingue*, sans que la haîne et la discorde vinssent se mettre parmi nous.

Il étoit près de minuit. Je voulus qu'Anne allât se coucher ; d'autant plus que l'air frais de la mer, auquel elle n'étoit pas habituée, pouvoit nuire à sa santé, et qu'elle étoit d'ailleurs déjà un peu malade. Elle consentit à suivre mon avis ; mais il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit sous la tente, lorsque je l'entendis s'emporter contre le comte, et immédiatement après elle revint à moi fort émue et en colère.

Elle s'étoit à peine couchée, me dit-elle, entre les deux femmes du comte, qu'il étoit venu s'asseoir à son côté, et lui avoit présenté de nouveau sa bourse, en voulant prendre

quelques libertés. Un soufflet qu'elle lui avoit donné, et ses cris l'avoient obligé une seconde fois à s'éloigner d'elle.

Je ne pus supporter plus long-temps la conduite grossière du comte. Je lui avois dit qu'Anne étoit ma fiancée, et que nous devions bientôt nous marier, afin de lui inspirer de la considération pour elle. Je devois donc regarder comme une offense personnelle, les tentatives qu'il avoit faites de la séduire, et il étoit impossible que je gardasse plus long-temps le silence, malgré les suites fâcheuses que pouvoit avoir l'éclat que j'allois faire.

Je conduisis Anne une seconde fois sous la tente. « Allez-vous coucher tranquillement, « *Nonja!* lui dis-je, à haute voix; le premier « misérable qui osera vous insulter de nouveau « sera puni de ma main. »

CHAPITRE XVIII.

Calme continu. Combat avec le comte. Seconde attaque désespérée. Le requin. Peur causée au comte. Le voleur d'eau et désespoir des rameurs. Triste perspective.

J'avois résolu de le mettre le lendemain à la raison sur cet article; mais il me fut impossible de me contenir si long-temps. Je fis donc une vigoureuse sortie contre lui, et le nommai un malhonnête ! un brutal, sans honneur et sans sentiment, indigne des titres qu'il s'arrogeoit; un vieux satyre, qui devoit penser plutôt à la mort qu'à des femmes, surtout dans les circonstances où nous nous trouvions, où chaque jour pouvoit être le dernier de notre vie.

Il fit semblant de dormir, et garda le silence. Je pensai lui en avoir dit assez pour cette fois; et me flattois qu'il laisseroit désormais Anne en repos.

Dès ce moment je n'eus plus pour lui le respect que m'avoient inspiré son âge et les dignités dont il étoit décoré. Que je me repen-

tois, hélas ! de l'avoir admis à notre bord.

Je retournai alors au gouvernail, avec une nouvelle amertume dans le cœur; car il étoit probable que cette affaire finiroit mal d'une manière où d'autre.

Je n'avois pas été long-temps sur le tillac, lorsque le jour commença à poindre; et je vis confirmer avec douleur mes conjectures. Il n'y avoit pas le moindre petit nuage au ciel. Le vent foiblissoit de plus en plus; la voile pendoit le long du mât; le timon étoit inutile, et il falloit se remettre de nouveau à la rame.

Dieu sait avec quelle douleur je réveillai nos pauvres matelots. A peine eus-je la force de prononcer l'*eundrou appa Tandou valie endou* (1).

Ils regardèrent d'un air triste la vaste et tranquille superficie de la mer. Quoi ! pas de terre encore dirent-ils enfin en soupirant, et furent se placer sur leurs bancs.

Je les consolai cependant par l'espérance que nous la verrions vers le soir, pourvu qu'ils fissent bien agir leurs rames.

---

(1) « Levez-vous pour ramer. » Le mot *appa* signifie proprement père; mais on s'en sert aussi pour dire ami, camarade, etc.

Par hasard, nous vîmes flotter près de nous le tronc d'un pisang ou bananier. Voyez-vous, leur criai-je plein de joie, que je vous ai dit la vérité; nous ne devons pas être loin de la terre. Hélas! je m'en flattois : cette simple tige d'arbre étoit pour moi, dans ce moment, d'un prix inestimable : elle servit à nous inspirer du courage.

Pendant que j'étois ainsi occupé à faire renaître l'espérance dans le cœur de nos gens, le comte sortit inopinément en jurant de la tente. Il étoit certainement offensé des noms injurieux que je lui avois donnés la nuit précédente; et il pensoit que le moment de se venger étoit venu.

Sa cuisinière étoit chargée de dire, de sa part, à l'équipage, que j'étois un ignorant, un imposteur, qui n'avoit pas la moindre connoissance de la navigation; que je gagnois le large, au lieu de m'approcher de la terre; que nous étions perdus, s'ils prêtoient plus long-temps l'oreille à mes propos; qu'il vouloit prendre à l'avenir la conduite de la *chelingue*, et perdre mille roupies s'il ne nous mettoit pas le lendemain sur la côte; puis, se tournant vers moi, il s'écria en frappant du pied : « Je vous passerai mon épée au travers du corps, si vous avez la

hardiesse de vous mêler davantage du gouvernail! »

Puis il poussa le *tandel* de côté, et voulut virer de bord. Le sang me bouilloit dans les veines; il me fut impossible de supporter les incartades de ce sot.

« Amis! criai-je aux rameurs, si nous prenons une autre direction nous sommes perdus! »

Il ne s'agissoit pas de réfléchir long-temps. Je m'élançai subitement sur lui, l'arrachai avec violence du timon, et nous nous mîmes à nous prendre par le corps sur le tillac; mais comme j'étois trop vigoureux et trop agile pour lui, je l'eus bientôt terrassé.

Il se leva sans dire un mot, courut avec empressement dans la tente, en écumant de rage, et revint sur-le-champ avec son épée nue à la main.

A cette vue tous les rameurs se levèrent subitement en jetant leurs rames. Les uns se sauvèrent vers l'avant, les autres grimpèrent dans le mât; la confusion étoit générale.

Je saisis à la hâte un bambou de la tente, et me mis en action de me défendre. Un coup porté sur sa poitrine ou sur la main dont il tenoit l'épée devoit suffire, selon moi, pour le

désarmer. Je pensai être sûr de l'écarter à temps, et l'attendis de pied ferme.

Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est qu'Anne, la craintive, la modeste Anne, vint se placer sur-le-champ près de moi, et ne voulut pas m'abandonner dans le danger qui me menaçoit.

Dans le trouble qui l'agitoit, elle avoit tiré, sans savoir ce qu'elle faisoit, une aiguille d'acier de son *condé* (1), dans l'intention, à ce qu'elle me dit ensuite, d'en percer le cœur du comte, s'il m'avoit fait la moindre blessure avec son épée.

Qu'on se représente d'un côté le comte en chemise et en culottes à la moresque (2), la tête couverte d'un mouchoir de couleurs, et s'élançant sur nous l'épée nue à la main; tandis que moi, placé vis-à-vis de lui, j'agitois de mes deux mains un énorme bambou, comme si j'allois être assailli par quelque bête sauvage, et qu'Anne près de moi, tenoit le bras tendu, et

---

(1) Les *métisses* de l'Inde portent leurs cheveux, comme les femmes chinoises, retroussés en forme de nœud sur le derrière de la tête. Ce nœud s'appelle *condé*.

(2) Fort large pantalon de toile de coton.

la main armée de son poinçon, avec lequel elle sembloit viser au cœur du comte. Cela doit réellement avoir formé une scène comique.

Cependant la chose étoit fort sérieuse, et pouvoit avoir des suites funestes, si un malheur n'avoit pas servi à empêcher un autre. Il ne falloit pas douter que le comte en vouloit à ma vie; surtout à la vue d'Anne qui osoit l'attendre les armes à la main, et même le menacer. C'étoit là sans doute une honte insigne pour un chevalier de Malte, et qui ne pouvoit être effacée que par le sang de celui qu'elle vouloit défendre. Les yeux enflammés, il se précipita sur moi comme un furieux, mais le pied lui ayant manqué, il voulut se retenir à une corde qui lui échappa, et alla tomber dans la mer.

Grand dieu ! Il y avoit un requin près de la *chelingue;* je venois de le voir il n'y avoit qu'un instant.

Odavi ! Odavi! chigram ! (1) m'écriai-je, de toutes mes forces, en m'élançant avec le bambon pour détourner le requin, s'il s'approchoit; mais par bonheur, le monstre se trouvoit alors de l'autre côté du bâtiment.

---

(1) Au secours ! vite au secours !

Pendant ce temps un des rameurs s'étoit jeté dans la mer après le comte, qu'il eût le bonheur de saisir au moment qu'il couloit à fond.

Nous le tenions par les bras, et touchions au moment de le tirer à bord, lorsque le *tandel* s'écria tout-à-coup: *Potenam! Potenam! Capang waruwan* (1); et je vis le requin venir comme une flèche à nous.

Sans moi, le comte auroit perdu ses deux jambes qui pendoient encore dans la mer. Le requin s'étoit déjà tourné sur le dos pour s'en saisir, et ouvroit sa large gueule, lorsque je lui enfonçai avec tant de force le bambou dans la gorge, qu'il se retourna sur-le-champ. Pendant ce temps le comte fut sauvé.

Il fut obligé de s'asseoir, tant il étoit saisi. Il trembloit de tout son corps lorsqu'il aperçut le monstre dont il avoit été au moment de devenir la pâture, et qui nageoit encore autour de la *chelingue*. Cependant cet accident avoit totalement apaisé sa colère. Sans dire un mot, il alla se fourer sous la tente. Son épée étoit perdue.

Pendant cet affreux tumulte on n'avoit songé ni à ramer ni à gouverner. Le bâtiment étoit

---

(1) Dépêchez-vous! dépêchez-vous! le requin vient!

emporté par le courant; nous avions bien dérivé d'un mille. Je ne puis exprimer le chagrin que cela me causa.

A force de promesses et de bonnes paroles, j'obtins enfin de nos gens qu'il reprendroient les rames; et le calme se rétablit parmi nous.

Malgré tout ce qui s'étoit passé entre le comte et moi, je ne pus m'empêcher d'aller lui parler : il étoit absolument nécessaire que je misse ce vieux fou à la rison. Mon dessein étoit de joindre une peur nouvelle à celle qu'il venoit d'essuyer; et de l'empêcher, autant qu'il étoit possible, de venir nous troubler dans la suite.

Je me rendis peu de temps après dessous la tente. « Comte! lui dis-je, écoutez-moi tranquillement, j'ai quelque chose à vous communiquer. L'équipage est extrêmement irrité contre vous. Lorsque vous tombâtes dans la mer, je leur entendis dire : Laissons le périr; il l'a bien mérité. Rendez-moi grace de ce que vous avez échappé à la mort. Je vous conseille de vous tenir tranquille. Ces gens n'ont que trop de raison de se plaindre de vous. Ils pourroient bien vouloir se venger des malheurs que nous éprouvons et de ceux qui nous attendent encore Ne vous fiez pas sur ce que ce sont des *Malabares*. Vous savez que le désespoir donne du

courage au plus poltron. Prenez-garde à vous, et que Dieu vous protège si l'eau vient à manquer avant que nous ayons le bonheur d'apercevoir la terre. »

Ce discours produisit un tout autre effet que celui que j'en attendois. « Comment ! s'écria-t-il, ces malheureux oseroient s'en prendre à un homme dont le courage a été mis tant de fois à l'épreuve dans les combats des galères de Malte contre les Turcs. Ils n'ont qu'à se présenter ! ils apprendront à connoître le comte de Bonvoux. » En disant ces mots il prit ses pistolets, qu'il ne vouloit plus quitter, disoit-il ; et alors il n'avoit rien à craindre.

« Vous n'avez donc qu'à vous tenir toujours sur vos gardes, lui répondis-je ; mais ne peuvent-ils pas vous surprendre pendant votre sommeil, ou vous pousser dans la mer, si vous vous hasardez jamais à paroître sur le tillac. Ils ne sauteront plus après vous, pour vous sauver, soyez en certain. »

« Vous avez raison, répliqua-t-il. Dorénavant je ferai veiller une de mes femmes auprès de moi. Pour ce qui est de l'intention qu'ils pourroient avoir de me jeter dans la mer, j'y mettrai ordre ; je ne sortirai plus de la tente. »

C'étoit là exactement ce que je désirois. On

comprend bien que je cherchai à le fortifier dans son idée, que je lui fis envisager comme le seul moyen de mettre sa personne en sûreté.

Je lui parlai ensuite de sa conduite injuste envers moi; et lui prouvai, avec le secours de sa carte, que le cours que je tenois étoit le seul qui pouvoit nous conduire à terre. Je lui peignis avec les couleurs les plus fortes, tous les dangers auxquels nous étions exposés; et finis par le prier de me laisser diriger notre bâtiment.

Il convint de ses torts, et promit de se comporter à l'avenir avec plus de circonspection. Le plus comique étoit, qu'il me pria de l'avertir lorsque je découvrirois quelque trame contre sa personne.

Je le lui promis à condition qu'il se tiendroit tranquille. Il m'en donna sa parole d'honneur, et la paix fut rétablie entre nous, du moins en apparence.

Depuis que nous étions en mer, je n'avois pas dormi une seule nuit; à peine avois-je sommeillé un peu pendant le jour. J'étois dans une agitation continuelle qui ne me permettoit pas de goûter deux heures de repos de suite.

A peine avois-je été quelques instans dessous la tente, que l'espérance de voir la terre ou de rencontrer quelque vaisseau, et le désir de voir

le vent se lever, ou la crainte d'une tempête me chassoit sur le tillac.

Là, je me tenois immobile, en promenant mes yeux sur l'immense étendue d'eau qui nous entouroit de toutes parts, sans y apercevoir d'autre mouvement que celui des houlles; jusqu'à ce que les yeux fatigués de cette vague contemplation, j'étois forcé de les arrêter sur le tillac pour leur donner un point de repos.

Qu'on joigne à cela la chaleur excessive du soleil, la faim, la soif, les inquiétudes, et plus que tout cela ensemble, le cruel ennui et les tristes réflexions qui me dévoroient l'ame, ainsi que les soupirs étouffés et les larmes secrètes d'Anne; et l'on pourra se former à peu-près une idée de la situation où je me trouvois. Quel homme sensible auroit pu goûter le repos dans de pareilles circonstances! Cependant le comte dormoit tranquillement.

La nature épuisée exerça enfin ses droits d'une manière irrésistible. Je ne pouvois plus me tenir debout de fatigue. Tout étoit maintenant arrangé; le comte paroissoit s'être rendu à la raison; les rameurs faisoient leur devoir; je croyois donc pouvoir me livrer à un peu de repos.

Mais mon sommeil ne fut pas de longue du-

rée. Je fus réveillé par une grande rumeur. J'entendis les mots de *tewedia*, *akalaolie*, et autres noms injurieux que le *tandel* et ses gens donnoient aux deux femmes du comte, qui, de leur côté, ne restèrent pas en défaut avec leurs voix glapissantes.

« Qu'est-ce qui se passe? demandai-je à Anne qui étoit assise à côté de moi. Hélas! répondit-elle, toute l'eau potable a disparu. L'eau potable a disparu! m'écriai-je tout troublé, et d'un seul élan je me trouvai hors de la tente.

« *Aya*! s'écrièrent les rameurs aussitôt qu'ils m'eurent aperçu, nous n'avons plus d'eau, on nous l'a volée. Ce sont ces maudites *parches* qu'il faut en accuser. »

Juste Dieu! disai-je en moi-même, nous sommes maintenant perdus. J'étois si consterné que la parole me manqua; mes jambes fléchirent sous moi, et j'eus de la peine à me traîner jusqu'à la jarre pour y regarder. Il n'étoit que trop vrai; il n'y restoit plus qu'une seule ration d'eau pour l'équipage.

L'idée me vint sur-le-champ qu'il n'y avoit que ces deux femmes qui eussent pu se rendre coupables de ce larcin, malgré tout ce qu'elles purent dire pour leur défense.

Depuis notre départ de *Tranquebar*, ni le comte ni moi n'avions bu une seule goutte d'eau. Il étoit certain qu'Anne n'y avoit point touché non plus. Le vin, auquel elle étoit encore moins accoutumée que moi, joint au riz cru qui nous servoit de nourriture, nous avoit donné un flux de ventre fort incommode, et qui nous affoiblissoit beaucoup.

Je représentai avec énergie au comte les suites fâcheuses de ce délit. Il fut assez raisonnable pour le sentir, et voulut que, sans autre forme de procès, on attachât sur-le-champ ses deux femmes au mât, et qu'on les fustigeât à outrance. Mais cela ne pouvoit nous servir à rien; d'ailleurs, il manquoit une trop grande quantité d'eau, pour qu'elles eussent pu la boire toute; et il falloit savoir où elles en avoient caché le reste. Je le priai donc de me laisser gouverner cette affaire, en lui disant la manière dont je voulois m'y prendre pour savoir la vérité.

Je me rendis alors près du *tandel*, à qui je chuchotai quelque chose à l'oreille, et dis ensuite assez haut pour qu'elles pussent l'entendre: *Andee pomgalali mondinam* (la cuisinière d'abord). Elle me regarda d'un air effrayé, et je m'avançai vers elle.

« *Tangaatje*, lui dis-je, il n'y a que vous qui ayez volé l'eau. Convenez-en sur-le-champ, ou nous vous jetons aux requins. »

Elle s'imagina bien que nous n'en viendrions pas à cette extrémité, et cela en présence de son maître. Au lieu donc d'avouer son vol, elle se mit à crier d'une manière horrible, et à dire des injures aux matelots.

« Que dites-vous, comte ! lui demandai-je; y consentez-vous encore ? Oui, oui, jetez les toutes deux dans la mer, » me répondit-il en mauvais portugais ; « je le prends sur moi ; il n'y aura rien de perdu. Ce ne sera qu'une couple de coquines de moins dans le monde, et autant de vin d'épargné par jour. »

A ces paroles, et à la vue de deux rameurs qui vinrent à nous pour se saisir d'elle, « *Mariam* « *moutou* ! cria-t-elle, l'a fait. C'est elle qui a « arraché le cadenas de la jarre. »

Celle-ci, se voyant découverte, avoua le délit, les larmes aux yeux. Il leur avoit été impossible, dit-elle, de boire plus long-temps du vin. Elles avoient manqué l'une et l'autre de mourir de soif la nuit dernière, et s'étoient emparées d'un peu d'eau, dont elles avoient rempli une grande et une petite gourde ; la première étoit déjà vide; elles avoient caché l'autre dans un pannier.

Je trouvai en effet cette gourde : mais il n'y restoit, pour ainsi dire, plus d'eau, parce qu'elles avoient oublié, dans leur empressement, d'y mettre le bouchon.

Quelle perte ! elle me fit plus de peine que le larcin même. J'aurois pu me livrer à des excès envers ces femmes, mais à quoi cela m'auroit-il servi ? Je pris donc le parti d'agir avec modération, et de cacher mon ressentiment. Elles avoient pour excuse qu'elles mouroient de soif, et je n'en doutois pas, j'en étois convaincu par ce que j'éprouvois moi-même. Sur cette vaste étendue d'eau qu'aucun petit vent n'agitoit alors; où les rayons d'un soleil ardent venoient nous frapper perpendiculairement, elles n'avoient pour étancher leur soif, que du vin, qu'elles n'avoient jamais bu auparavant, et qu'elles ne buvoient maintenant qu'avec la plus grande répugnance. Il étoit donc naturel, qu'ignorant les nouveaux malheurs auxquels elles nous exposoient tous, elles n'eussent pu résister à cette tentation. De quoi l'homme n'est-il pas capable dans d'aussi terribles circonstances ? Il commettroit un meurtre pour se procurer une gorgée d'eau. Il faut l'avoir éprouvé soi-même pour s'en former une idée.

Je ne pus donc me résoudre à faire fustiger

ces deux pauvres créatures, quoique le comte m'y engageât. Il vouloit peut-être par-là faire sa paix avec l'équipage. Je me contentai de leur faire une forte réprimande, et finis par dire qu'il étoit heureux pour elles que nous fussions si près de terre; que sans cela, je leur aurois fait infliger le châtiment qu'elles méritoient.

« Mes amis, continuai-je, en me tournant vers les rameurs, avec un sourire forcé, le mal n'est pas grand; au pis aller, il faudra vous passer de boire ce soir; demain nous serons sans faute à *Caïtz*, cela ne peut manquer. »

Cette promesse n'étoit cependant pas fondée; on pouvoit dire, au contraire, qu'il n'étoit pas probable que nous pussions atteindre le lendemain la côte de *Ceilan*. Je n'avois dit cela que pour leur inspirer du courage, et les distraire de l'idée affligeante qui les occupoit.

Cependant une heure après tout au plus, je commençai à croire moi-même que ma prédiction s'accompliroit. J'aperçus, à ma grande joie, des nuages qui s'élevoient à l'horizon du nord; c'étoient les premiers qui se fussent présentés à mes regards depuis notre départ de *Tranquebar*.

« Voyez-vous bien, que je vous ai dit la vérité. Nous aurons du vent aujourd'hui, et qui plus est, un vent favorable. Un vent frais pen-

dant six à sept heures, et nous sommes sauvés. »

Cependant la moitié du jour étoit écoulée au milieu de tous ces événemens. Les rameurs alloient prendre leur misérable repas, qui seroit peut être le dernier de leur vie. Le *tandel* partagea entre eux le peu d'eau qui restoit encore; à peine y en eut-il assez pour humecter leur riz.

« *Tannie achu* (1)! me dirent-ils d'un ton lamentable, qui me déchira le cœur. Après quoi tout le monde garda le silence, en tenant les yeux devant soi. Je voulus leur dire quelque chose pour les consoler. *Tambrané Santossam* (2)! étoit tout ce qu'ils répondirent. Je les compris, et les abandonnai à leur sort, ou, pour mieux dire, à leur désespoir; il ne falloit dorénavant plus compter sur eux. Cependant ils reprirent, contre mon attente, leurs rames sans ouvrir la bouche.

---

(1) Il n'y a plus d'eau.

(2) *Tambrané Santossam* veut dire que la volonté de Dieu soit faite. Les Hindous et les Malabares croyent à la destinée (*Bidhata*). Tout ce que chaque homme éprouve dans ce monde et qu'il ne peut éviter, lui a été écrit sur le crâne immédiatement après sa naissance par ce dieu *Bidhata*. *Tambrané Santossam*, vouloit donc dire dans cette circonstance, je m'abandonne à ma destinée; elle est inévitable, et tout ce que je ferois pour l'éviter seroit inutile.

La nuit arriva, et point de vent. Qu'on se représente mes craintes; le calme continuoit toujours.

Jusqu'alors nous avions eu constamment un petit vent frais après le coucher du soleil, qui nous restoit ordinairement jusqu'à la pointe du jour, et suffisoit pour nous soutenir contre le courant, sans qu'il fût besoin d'employer les rames; mais cette ressource nous manquoit même maintenant; nous avions donc perdu la seule consolation qui nous étoit restée. Je pensai que cette nuit alloit décider de notre sort (1).

---

(1) Je me rappelai le sort malheureux qu'éprouvèrent, pendant mon séjour à *Nagapatnam*, deux passagers qui alloient partir pour l'Europe.

Ils avoient voulu se faire conduire le soir dans une *chelingue* avec deux rameurs et un *tandel* à bord de leur vaisseau, lequel mouilloit sur la rade extérieure, prêt à mettre à la voile. En y allant ils furent assaillis par un coup de vent et une averse; de manière que dans l'obscurité qui les surprit, ils manquèrent le vaisseau; et le vent, qui dura toute la nuit, et qui, malheureusement pour eux, venoit du côté de la terre, ne leur permit pas de l'approcher, à cause de la fatigue des rameurs; tandis que le courant du golfe de *Manaar* les entraînoit en pleine mer. Ils n'avoient, comme on le pense bien, aucune provision avec eux. Un bâtiment

Les rameurs sembloient épuisés de fatigue. Il ne leur restoit plus une seule goutte d'eau pour faire passer leur riz (1) ; ils durent par conséquent renoncer aussi à manger. L'attente de mourir de faim et de soif auroit découragé des hommes plus intrépides que ces pauvres *Malabares*. Il ne faut donc pas être étonné de la forte impression qu'elle fit sur ces ames foibles. Ils se considéroient comme absolument perdus ; et une profonde tristesse s'empara tout-à-coup d'eux.

Tous dans le même temps, comme s'ils se fussent concertés, rentrèrent leurs ramas, s'enveloppèrent dans leurs pagnes, et se couchèrent dans la *chelingue*. Toutes mes représentations furent inutiles ; ils ne voulurent plus donner un seul coup de rame ; ils refusèrent même les roupies que le comte leur offrit. Comme ils s'attendoient à mourir, l'argent leur devenoit

---

venant de *Pegu* avoit vu la *chelingue* flotter à peu de distance de cette côte, et l'avoit pêchée. On y trouva les cadavres de ces cinq infortunés déjà à moitié décomposés. Un de ces passagers étoit de mes amis.

(1) Il est impossible d'avaler du riz sans l'humecter avec de l'eau, parce qu'il absorbe, comme une éponge, la salive et l'humidité des glandes de la gorge, à laquelle il s'attache.

inutile; il valoit mieux attendre tranquillement la mort, que de succomber sur les bancs.

Je les priai de ramer seulement encore une nuit; je les suppliai; je leur fis des promesses; je leur représentai que leur travail de toute la journée alloit être perdu en moins d'une heure; ils ne me répondirent rien.

Je commençai alors à les menacer; mais ces menaces furent aussi infructueuses que l'avoient été mes prières : il étoit absolument impossible de rien obtenir d'eux.

J'étois désespéré. Que pouvois-je faire? il n'y avoit plus moyen de se sauver; nous étions entraînés avec violence en mer par le courant.

Je ne pus supporter cette idée. Je n'avois pas, comme nos rameurs *Malabares*, la tranquillité, ou plutôt la pusillanimité de me livrer ainsi à la mort, sans faire auparavant tous les efforts possibles pour sauver ma vie.

Je pris donc une rame et plaçai la cuisinière et la *tannickaretje*, en leur donnant de bonnes paroles, à une autre; et nous commençâmes à travailler de toutes nos forces. Mais cela ne dura pas long-temps. Nous dûmes bientôt abandonner ce travail. Les deux pauvres filles étoient rendues et allèrent se coucher sous la tente; et moi j'avois les mains remplies d'ampoules.

Voilà donc notre embarcation qui flotte au gré des ondes et du courant, tantôt avec la proue tournée d'un côté, et tantôt de l'autre. Tout le monde dormoit, et paroissoit insensible au sort horrible qui nous attendoit, ou plutôt ne le connoissoit pas. Moi seul j'en étois instruit. Hélas ! quelles scènes affreuses se présentoient à mon esprit.

Il est impossible de dépeindre l'état où je me trouvois. Le désespoir s'étoit entièrement emparé de mon ame. Il ne falloit plus songer aux moyens de se sauver, il n'y en avoit absolument plus d'autre que le vent ou la rencontre d'un vaisseau ; et pour peu que le premier fut trop violent ou contraire, nous étions toujours perdus.

Je m'assis en pleurant, avec la tête appuyée contre un des bancs des rameurs, et me livrai aux plus sinistres pensées.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, que deviendrons-nous ? Quel sort malheureux nous poursuit durant ce voyage. Dans une saison où la mer est toujours agitée par les vents et même par les tempêtes, elle est unie comme une eau stagnante. Tous les désastres possibles nous assaillissent à la fois : point de vivres, point d'eau, un bâtiment lourdement chargé, un *tandel* ignorant,

un équipage découragé, la zizanie, des querelles, des combats! »

Je pensai alors à Anne, qui étoit déjà malade. Je me figurai de la voir souffrir une soif brûlante, avec la langue collée contre le palais, sans pouvoir proférer une seule parole, ou livrée aux plus affreuses convulsions, haletant avec peine et consumée par le feu intérieur qui la dévoroit, et qui avoit déjà décomposé les traits touchans de sa physionomie. Je la voyois enfin expirer dans le désespoir et rendre le dernier soupir. Je tremblai pour elle, sans songer que moi-même, que nous tous, devions nous attendre à la plus affreuse mort.

CHAPITRE XIX.

Rêve horrible. Joyeux réveil. Espérance trompée et vaines promesses. La pénible attente. Rien que ciel et eau. Scélératesse du comte. Le moment décisif. Salut inattendu.

C'EST avec de pareilles déchirantes idées que je me tourmentai moi-même jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, je m'endormis, et fut livré à des frayeurs nouvelles.

Je me trouvois seul avec Anne dans une petite chaloupe sans voile et sans rames, au milieu d'une mer en fureur, dont les houlles d'une hauteur prodigieuse menaçoient à chaque moment de nous engloutir.

Ce songe étoit si naturel, et se présentoit avec tant de vraisemblance à mon esprit, que je me réveillai tout-à-coup l'ame remplie d'anxiété; mon cœur battoit avec violence et une sueur abondante couvroit mon visage; je me trouvai si troublé qu'il me fut impossible de recouvrer mes esprits, et de me rappeler où j'étois. Un choc

violent que reçut notre *chelingue* me rendit à moi-même.

Je me levai subitement. Dieu ! quels sentimens remplirent mon cœur. A peine pus-je en croire mes yeux; il souffloit un bon vent frais de nord.

Je réveillai sur-le-champ le *tandel* et deux rameurs, et les conjurai de ne pas laisser échapper cette occasion, et de hisser sur-le-champ la voile : je parvins à les persuader.

Bientôt nous fendîmes les vagues avec la rapidité d'une flèche, de manière que l'écume voloit autour de nous, en dirigeant notre course vers le sud sud-est, autant qu'il me fut possible d'après les étoiles, que les nuages déroboient quelquefois assez long-temps à notre vue.

Le jour commençoit alors à poindre. Le vent, au lieu de s'abattre, comme à l'ordinaire, devint plus fort. Je ne le craignois pas; je redoutois seulement le calme, plus dangereux pour nous qu'une tempête.

Le vent m'avoit inspiré du courage, de même qu'à nos gens. Ils supportèrent avec assez de patience la soif qui commençoit à les tourmenter. Il y en eut un qui essaya de boire de l'eau de mer; mais un violent vomissement qui en fut la suite, détourna les autres de suivre son exemple.

Je tâchai de les engager, par toutes les raisons possibles, à prendre un peu de vin, mais mon éloquence ne servit à rien; ils le refusèrent avec une espèce d'horreur. Il me parut qu'ils auroient aimé mieux mourir que de perdre leur caste. Cela ne me surprit point après les exemples que j'avois vus à *Madras* du haut prix qu'ils y mettent.

C'est ainsi que se passa la journée. Nous avions bien couru, et je ne m'étois occupé qu'à inspirer du courage, tantôt à notre équipage et tantôt à Anne, qui étoit singulièrement abattue. Dans un autre moment je grimpois dans le mât avec ma lunette, pour tâcher de découvrir la terre, dont je leur avois promis la vue vers le soir; mais le soir vint, le soleil se coucha, et la terre, tant de fois promise, ne s'offrit nulle part à nos yeux.

Mais cela ne m'inquiéta point; car il me sembloit certain que nous l'atteindrions le lendemain matin; je n'avois pas le moindre doute à cet égard, et j'aurois parié ma vie que nous nous trouverions avant le jour sous la côte de *Ceilan* ou sous celle de *Coromandel*.

Mais l'équipage ne voulut plus prêter l'oreille à mes promesses; j'avois perdu sa confiance et tous furent de nouveau se coucher dans un coin

du bâtiment, et se mirent à plaindre leurs femmes et leurs enfans. Leurs gémissemens percèrent mon ame; mais que pouvois-je faire pour les consoler?

Pendant tout le temps que nous avions erré sur la mer, ils avoient aveuglement suivi mes conseils. J'étois le seul qui s'entretînt avec eux; j'étois le seul encore qui veillât lorsqu'ils prenoient quelque repos; le seul qui cherchât à les consoler, à les encourager. Je parlois leur langue, et les amusois par des contes et des bons mots, pour détourner leurs idées du danger où nous étions. C'est ainsi que je les avois occupés sans cesse par l'espérance de voir bientôt la terre, depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au lendemain; mais tous mes efforts étoient devenus inutiles; et doit-on s'étonner de ce qu'à la fin ils n'eurent plus de confiance en mes promesses, qui s'étoient toujours trouvées fausses jusqu'alors.

Pour ce qui est du comte, il ne sortoit, pour ainsi dire, plus de la tente. Il passoit son temps à s'enivrer et à dormir. Jamais je n'ai vu un homme d'esprit si insouciant, si parfaitement insensible dans une situation aussi alarmante que celle où nous nous trouvions.

Ce fut en vain que je cherchai à persuader

un des rameurs à me tenir compagnie pendant la nuit. Nous avions un bon vent frais; il me falloit quelqu'un qui eut soin de la voile, pour haler l'écoute ou pour la larguer un peu, et pour me rendre d'autres petits services. La *chelingue* avoit un trop rapide sillage, pour que je pusse à chaque moment quitter le timon. Je parvins à la fin à déterminer le *tandel* à rester avec moi.

Tandis que nous volions ainsi à travers les vagues, je rappelai à ma mémoire tout le temps que nous avions été en route, afin de pouvoir déterminer, autant qu'il m'étoit possible, la hauteur à laquelle nous nous trouvions. Je calculai en moi-même la force du courant, et à combien de milles il avoit dû nous faire dériver. Je supputai aussi en idée le cours que j'avois tenu, et le chemin que nous avions pu faire; la distance de la côte de l'île de *Ceilan* ou plutôt de *Tranquebar*, jusqu'à la pointe la plus septentrionale de *Jaffanapatnam :* tous mes calculs se réduisirent à me faire croire que nous devions être alors à la hauteur de *Punto Pedro*.

Dans cette supposition, je ne voulois plus courir qu'une heure, pour mettre ensuite en panne; parce que nous pouvions tomber sur des écueils ou sur l'un des *baixos* (deux bancs

de sable); et dans ce cas nous n'aurions également pu éviter la mort. Mais le vent commençoit déjà alors à foiblir, et vers les quatre heures du matin tout sembloit annoncer que nous aurions de nouveau une bonace.

Le jour étoit prêt à paroître; je désirois et je craignois tout à-la-fois son retour. Déjà je pouvois apercevoir, à la lueur de l'aurore qui se montroit le long de l'horizon oriental, que ma crainte de tomber inopinément sur la côte, n'étoit pas fondée.

Je tenois les yeux fixés vers le côté où je m'imaginai que la terre devoit se montrer. Mes inquiétudes augmentèrent à mesure que la nuit faisoit place au jour. Je me trouvois dans l'état d'un criminel qui attend sa mort ou son pardon de la bouche d'un juge. Mon cœur battoit avec force, et la respiration me manquoit.

Enfin, il ne me resta plus de doute lorsque le soleil fut levé. Je ne vis par tout où je portois mes yeux que le ciel et la mer.

Un gouffre qui se seroit ouvert sous mes pieds pour m'engloutir, m'auroit causé moins d'effroi que cette cruelle conviction. Je tremblois de tous mes membres, et des larmes de désespoir rouloient dans mes yeux.

Tout le monde s'étoit levé à la pointe du

jour, dans l'espérance d'apprendre la fin de notre misère. Chacun portoit avec moi les yeux vers le côté où je disois que la terre se devoit montrer. Ils étoient tous placés autour de moi dans une pénible attente : tantôt ils croyoient la voir ; un moment après elle avoit disparu ; jusqu'à ce qu'enfin le soleil qui se levoit, les convainquît qu'il n'y avoit plus d'espérance, et qu'il falloit se résoudre à mourir de soif et de faim.

Ils remarquèrent, en même temps, mon abattement, et les larmes qui s'échappoient de mes yeux. Il n'en fallut pas davantage : le plus grand désespoir parut s'emparer subitement de leur ame.

Comme d'une seule bouche s'élevèrent leurs tristes plaintes ; auxquelles se joignirent les voix glapissantes des deux femmes du comte, qui se frappoient la poitrine et s'arrachoient les cheveux : ni prières, ni menaces, rien ne put les engager à se taire.

Alors le comte sortit tout effrayé de la tente : ce terrible vacarme l'avoit tiré de son sommeil ; il pensoit peut-être que nous coulions bas ; mais il connut bientôt la cause de ce bruit.

Il s'étoit tenu tranquille depuis notre combat, sans se mêler en rien de la conduite de la *chelingue*. Il n'étoit même pas sorti de la tente que

pour des extrêmes besoins, et cela seulement pour peu de momens; sans oublier de se munir de ses pistolets : telle étoit la crainte que je lui avois inspirée pour les gens de l'équipage.

Il s'imagina, en voyant ce désordre, que le moment de se venger de moi étoit venu, et qu'il lui seroit facile de me rendre odieux aux matelots. C'est sa *tanniekaretje* qu'il choisit encore cette fois-ci pour lui servir d'interprête. Elle devoit leur dire que ce n'étoit pas à lui mais à moi qu'il falloit attribuer la mauvaise direction de notre bâtiment; que si l'on avoit suivi son conseil il y auroit long-temps que nous serions arrivés à *Jaffanapatnam*, et plusieurs autres choses de la même force; mais on ne prêta aucune attention au discours de cette femme; chacun étoit trop occupé de ses malheurs particuliers.

Cette indifférence des matelots l'irrita encore davantage. Il s'avança vers moi d'un air menaçant, et s'écria en me donnant différentes épithètes odieuses : « Où est la terre avec laquelle vous avez si long-temps amusé ces pauvres gens? Il vous appartient bien, malheureux! de vouloir faire le pilote. Quittez sur-le-champ le tillac et gardez-vous bien de vous mêler davantage du bâtiment, ou je vous tue comme un

chien. » En disant ces mots, il me donna un coup sur la poitrine, et m'arracha le timon.

La honte et le chagrin de m'être si cruellement trompé m'avoient abattu à tel point qu'il me fut impossible de répondre un seul mot pour ma défense. Je croyois moi-même que je m'étois trompé pendant la nuit dans notre course, je demeurai donc muet, immobile, incapable de parler, incapable de penser.

Le comte, profitant de ma stupeur, vira alors de bord; ce qui me rendit tout-à-coup à moi-même, comme si j'eusse été frappé d'une commotion électrique.

Plein de désespoir, je m'élançai vers le mât, dont j'eus sur-le-champ atteint l'extrémité. Dieu, quelle fut la joie que j'éprouvai: j'aperçus distinctement des arbres qui s'élevoient à l'horizon, au-dessus de la mer. J'en fus tellement ému, que je manquai de me laisser tomber du haut du mât.

Terre! terre! criai-je de toutes mes forces, en indiquant avec ma main le point où je la voyois. Un cri général de terre, retentit dans la *chelingue*. Tout le monde courut vers le mât, et ceux qui en eurent la force y grimpèrent, pour se convaincre par leurs propres yeux de cette heureuse découverte.

Les matelots étoient transportés de joie. A peine fus-je descendu du mât, qu'ils se jetèrent tous à mes pieds et me baisèrent les mains; et cela jusqu'aux femmes du comte : tous me nommèrent leur libérateur.

Anne m'embrassa tendrement et pleura; je pleurai moi-même de plaisir. La satisfaction que je goûtai dans ce moment, ne peut se décrire; je ne l'avois pas achetée trop cher, par toutes les inquiétudes et toutes les peines d'esprit et de corps que j'avois essuyées.

Le comte seul demeura insensible ou affecta de l'être, sans me faire aucune excuse de sa conduite malhonnête. Pas le moindre signe de contentement ne parut sur son visage; je crus m'apercevoir, au contraire, qu'il étoit fâché de ce que nous venions de découvrir la terre.

J'aurois pu maintenant lui dire à mon tour de dures vérités; il ne tenoit qu'à moi de le dépeindre avec les couleurs les plus odieuses; mais à quoi m'auroit servi cette puérile vengeance? Il n'étoit susceptible d'aucune honte, et s'imaginoit n'avoir rien à craindre de l'équipage, tant qu'il seroit armé de ses pistolets.

Cependant les matelots le traitèrent avec le dernier mépris; personne ne lui parloit; tout le monde le regardoit de travers : il l'avoit sans

doute bien mérité, en nous exposant à mourir de la manière la plus cruelle. Momens affreux! auxquels je ne puis songer sans frissonner d'horreur.

Pendant ce temps, nos gens avoient pris leurs rames, quoique la soif les eût extrêmement affoiblis. Il faisoit encore un petit frais, qui tendoit foiblement notre voile; mais je craignois néanmoins qu'il baissât vers le midi, et que le courant nous fît dériver de nouveau.

Ceux qui pouvoient agir furent alors mis aux rames; moi, les deux femmes du comte et le *tandel*, nous nous évertuâmes tous de notre mieux à faire marcher la *chelingue*. Anne tenoit le timon; nous lui disions la direction qu'elle devoit lui donner : à droite! à gauche! Il y avoit de quoi rire; les uns animoient les autres.

Le comte s'étoit aussitôt retiré dans la tente, en murmurant, comme si nous l'eussions offensé. Il étoit enragé sans doute de n'avoir pu se venger de moi, ainsi qu'il se l'étoit proposé. Il auroit volontiers sacrifié la *chelingue* avec tout ce qu'elle contenoit, sans s'excepter lui-même à l'affreux plaisir de me nuire. Quels caractères singuliers ne trouve-t-on pas parmi les hommes!

Cependant la terre s'élevoit de plus en plus

au-dessus de l'horizon, et nous nous apercevions à chaque coup de rame que nous ne tarderions pas à y arriver. Déjà se présentoient à nos avides regards, dans toute leur magnificence, les cîmes des palmiers à l'ombre desquels nous espérions de reposer bientôt nos membres fatigués ; déjà nous voyons les vergers, les huttes dispersées qu'éclairoient les rayons du soleil levant. Peu de temps après le vent nous amena les émanatious agréables et salutaires des arbustes et des plantes odoriférantes. Nos cœurs voloient au-devant de cette terre si ardemment désirée.

Enfin ! enfin ! nous voilà arrivés ; mais un ressif nous empêcha d'aborder la côte, que nous longeâmes pendant quelque temps, dans l'espérance de trouver quelque part un bon attérage. On perdit cependant bientôt patience, et il fallut attaquer la terre quand même notre bâtiment auroit dû se briser contre les écueils. Heureusement il n'y avoit pas de ressac et l'eau étoit peu profonde. « Mouillez l'ancre, criai-je au *tandel*, et l'ancre fut jeté. »

CHAPITRE XX.

Descente dans l'île de Caravida. *Le puits. Le dîner. Entêtement du comte. La promenade. Combat à outrance avec le comte. Départ de l'île. L'amour couronné. Arrivée à* Jaffanapatnam.

A PEINE fûmes-nous à l'ancre que tout le monde fut en mouvement ; chacun vouloit être le premier à terre, pour étancher sa soif. Les rameurs, le *tandel*, les femmes du comte, Anne et moi, nous courûmes tous à l'eau, tels que nous étions.

Il étoit plaisant de nous voir descendre de la *chelingue* ; comment nous nous empressions à passer entre les écueils ; comment un des matelots marchoit à notre tête avec un bambou pour sonder le rivage et nous indiquer le chemin, tandis que nous le suivions tous sur une longue file.

Il n'y eut qu'un seul endroit où nous fûmes obligés de nager un instant. J'aidois Anne à passer par-dessus les pointes des rochers ; ce-

qui ne se faisoit, comme on le pense bien, que pas à pas. Nous arrivâmes enfin, les uns après les autres, sur la rive. Les premiers étoient déjà en avant, et les autres couroient après eux comme des fous. Anne et moi fûmes les derniers avec les deux femmes du comte. Nous les suivîmes de toutes nos forces à travers le bois, où nous aperçûmes, entre les arbres, des huttes dans le lointain.

Kinaru! kinaru! onnoré kinaru ingairkirdou (1)*?* demandâmes-nous, en courant, à une femme que nous rencontrâmes. Elle nous indiqua, d'un air étonné, un hameau près duquel nous trouvâmes le puits : le *tandel* et ses gens étoient déjà occupés à boire.

J'avois recommandé à tout le monde de commencer par se rincer à quelques reprises la bouche et la gorge avant que d'avaler de l'eau, et de ne satisfaire que lentement et par degrés leur soif. Je leur avois représenté de la manière la plus forte, pendant que nous étions encore à bord du bâtiment, le danger qu'il y avoit de boire trop vîte et en trop grande quantité; mais je vis, à mon grand déplaisir, qu'ils faisoient peu de cas de mes conseils à cet égard : ils s'ar-

(1) Le puits! le puits! où est le puits?

rachoient le seau des mains ; chacun vouloit être le premier ; je craignois qu'ils ne crevassent, car ils enfloient comme des tonneaux. Heureusement qu'ils avoient été obligés de passer l'eau pour se rendre à terre ; cela avoit servi à les rafraîchir un peu. Mais je forçai Anne et les deux femmes du comte à suivre mes principes de prudence ; ce qui ne me coûta pas peu de peine avec les dernières.

Pendant que nous étions ainsi occupés, un grand nombre d'habitans de l'île s'étoient rassemblés autour de nous : ils ne surent d'abord quelle pouvoit être la cause qui nous amenoit : les cris des gens de l'équipage, qui demandoient de l'eau, les avoient surpris et alarmés.

Je demandai à parler au *manigaar* (1). Il se trouvoit parmi la foule et vint à moi. Pour une roupie que je lui donnai, il fit prendre sur les arbres une douzaine d'*ellaniir* (jeunes noix de coco). Ce fruit agréable et rafraîchissant nous rendit à nous-mêmes.

J'envoyai ensuite deux hommes à bord, pour y prendre le comte et l'aider à descendre à terre, en lui remettant, en même temps, de ma part deux noix de coco. Ils devoient aussi nous

(1) Le chef du village.

apporter le riz qui restoit encore dans la *chelingue*.

Je ne suis pas d'un caractère naturellement méchant, et voulus faire le premier pas pour notre réconciliation. La joie de nous voir sauvés, avoit effacé entièrement de mon cœur les sentimens de haine et de vengeance que sa conduite malhonnête pouvoit m'avoir inspirés.

Le croira-t-on ? cet homme bizarre porta son entêtement jusqu'au point de ne pas vouloir quitter la *chelingue* ; il me renvoya même les deux noix de coco, qu'il n'avoit pas voulu recevoir ; probablement à cause qu'elles venoient de ma part. Il ne faisoit aucun cas de l'eau, fit-il dire, aussi long-temps que le vin ne lui manqueroit point.

Il est impossible de concevoir comment il a pu conserver sa santé en buvant avec excès, jusque fort tard dans la nuit, cette boisson échauffante, durant tout le temps de notre voyage ; surtout si l'on se rappelle la nourriture indigeste qu'il prenoit, son grand âge, sa foible constitution et l'ardeur excessive du soleil contre laquelle il n'avoit eu d'autre abri que notre tente, faite de feuilles de cocotier tressées ensemble ; ce qui, selon moi, auroit dû ruiner le tempérament le plus robuste. Cependant

on n'apercevoit pas la moindre altération chez lui ; jamais il ne se plaignit ni de la soif ni de la faim, et ne montra jamais aucun désir d'avoir de l'eau. Il s'enivroit régulièrement une ou même deux fois par jour, et mâchoit sa portion de riz dans un coin de la tente.

Je pris la résolution de ne plus m'occuper de lui ; il pouvoit rester à bord tout le temps qu'il jugeroit à propos ; lorsqu'il verroit qu'on ne mettoit pas un grand prix à sa présence, il viendroit peut-être de lui-même à terre sans qu'on allât le chercher.

Le riz fut bientôt mis sur le feu. Le *manigaar* m'avoit procuré, pour trois ou quatre *fanams*, un grand *jacha* (1), et une bonne quantité de poisson frais, dont on devoit faire un *kerry*.

Malheureusement la *pomgalalie* ou cuisinière du comte étoit une *parche* (2); elle auroit pu sans cela apprêter notre repas ; les rameurs, quoique pressés par la faim, n'en avoient pas

(1) Fruit d'une grandeur extraordinaire, qui ne vient pas aux branches de l'arbre, mais à sa tige.

(2) Ou de la caste inférieure. Personne d'une autre caste ne voudroit manger ce qui auroit été apprêté par un *parria*.

grand'envie; mais ils trouvèrent bientôt, parmi les habitans, une femme qui se chargea de cette besogne.

Lorsque nos mets furent apprêtés, nous nous plaçâmes sous les arbres, l'équipage d'un côté en cercle (1), Anne et moi un peu plus loin; les deux femmes du comte ne furent pas oubliées. Elles n'étoient rien pour moi; mais pouvois-je laisser mourir de faim ces pauvres créatures, qui avoient déjà assez souffert; et qui, après tout, ne devoient pas payer les sottises de leur maître.

Quel repas joyeux! Je ne l'oublierai de ma vie! De temps en temps, un des matelots me disoit, d'un air content : *doré! nella doré! onnoré santossam* (2). Et il est certain, qu'après Dieu, ils me devoient la vie. Cependant Anne y avoit beaucoup contribué. Quelque étrange que cela puisse paroître, je ne dis pas moins la vérité.

J'avois été plus inquiet pour elle que pour

---

(1) Il n'est pas permis à une caste de manger avec une autre, à moins que les deux personnes ne soient égales en grade; sinon celle de la caste supérieure descend dans la classe plus basse de celle avec qui elle a pris le repas.

(2) Digne, Monsieur, c'est à vous que nous devons la vie, et le plaisir de manger ici ensemble.

moi-même ; c'est le désir de la sauver qui m'avoit donné du courage et de l'énergie. Il me sembloit qu'elle seule étoit en danger, et je ne songeois ni à moi-même ni à tous ceux qui se trouvoient dans la *chelingue*. Il est probable que si elle n'avoit pas été à bord, notre sort auroit été bien plus terrible, et nous ne serions peut-être jamais parvenus à voir la terre.

Après que nous eûmes dîné, notre *tandel* se rendit avec deux de ses gens à la *chelingue*. Ils étoient accompagnés d'un insulaire qui devoit leur indiquer un endroit où ils pourroient approcher notre bâtiment plus près de la côte.

Comme le comte pouvoit s'imaginer que c'étoit moi qui retenoient ses deux femmes à terre, je voulus qu'elles retournassent à bord; mais cela ne fut pas facile. Je déterminai cependant sa cuisinière à lui porter un peu de nourriture, dont il devoit avoir grand besoin.

Mais la *tannïekaretje* refusa absolument de se rendre avant nous à la *chelingue*; son maître n'avoit qu'à mourir de faim, s'il vouloit, disoit-elle; cela lui étoit absolument égal. Elle nous donna mille raisons pour justifier cette indifférence; mais elle ne pouvoit surtout lui pardonner qu'il eût consenti qu'on la jetât dans la mer,

avec sa compagne, pour avoir pris un peu d'eau.

Il étoit temps encore de faire une promenade. Je priai Anne de m'accompagner dans un joli bois fort ombreux, où nous jouîmes d'une agréable fraîcheur et du chant de milliers d'oiseaux. Après en avoir parcouru une partie, nous nous assîmes sur une pelouse.

Pendant notre malheureux voyage, j'avois eu peu de temps et moins d'envie encore de lui parler de son fiancé de *Trinquemale*. Je l'en entretins dans ce moment, ainsi que de notre séparation, qui ne pouvoit être éloignée. Elle se mit à pleurer amèrement, en me disant qu'elle aimeroit mieux mourir que d'épouser cet homme. Elle me pria de la garder près de moi et de lui permettre de m'accompagner partout. Elle ajouta que je ne devois pas douter de l'attachement qu'elle m'avoit voué pour la vie, depuis qu'elle m'avoit vu à *Sadras*, mais surtout depuis tout le bien que j'avois fait à son malheureux père et à toute sa famille. Elle finit par dire qu'elle s'abandonnoit entièrement à moi, sans aucune condition entre nous; non comme ma femme, mais comme ma maîtresse, ou comme mon esclave, si je ne la jugeois pas digne de ce dernier titre. Un torrent de larmes

l'empêcha d'en dire davantage. « Non ! m'écriai-je troublé et en pressant cet aimable enfant dans mes bras ; non, Anne ! ne craignez rien ; jamais je ne vous abandonnerai ! Je sais apprécier l'amour que vous avez pour moi ; je saurai en connoître tout le prix. Vous n'avez pas donné votre cœur à un ingrat. Voici ma main ; je jure que la mort seule pourra nous séparer. » La joie que lui inspira cette promesse lui arracha de nouvelles larmes, que j'eus beaucoup de peine à faire cesser ; je craignis même qu'elle ne perdît connoisance. Cependant la nuit commençoit à tomber. Nous étions, moi sur-tout, épuisés de fatigue. Nous quittâmes donc le bois pour aller prendre du repos.

A peine fûmes nous arrivés à notre camp, que les matelots s'apprêtèrent à dormir : chacun s'enveloppa dans son pagne et s'alla coucher. Mais où me placer avec Anne ?

Elle voulut, aussi peu que moi, aller chercher un asile dans la *chelingue* ; le séjour de cette embarcation nous étoit devenu odieux. Je voulois d'ailleurs éviter que le comte, qui étoit toujours irrité contre moi, ne me cherchât de nouvelles querelles ; d'autant plus que nous n'avions plus qu'un seul jour à passer ensemble.

Je résolus donc de chercher, avec Anne, une

retraite sous les arbres, d'après l'exemple que nous en donnèrent les gens de l'équipage. La soirée étoit admirablement belle. La chaleur du jour, qui continuoit encore, fut tempérée par une brise; la lune brilloit avec toute sa splendeur dans un ciel sans nuages, et venoit nous frapper de ses doux rayons à travers les interstices des arbres, et les arbustes embaumoient l'air de leurs doux parfums : tout nous invitoit à nous livrer aux douceurs du repos.

Nous nous couchâmes sur un sable mou, Anne, la *tanniekaretje* et moi; la cuisinière étoit restée avec le comte à bord de la *chelingue;* et bientôt tout le monde fut profondément endormi : je n'entendois plus autour de moi que le chant monotone des cigales et les ronflemens discordans des rameurs; ce qui formoit un contraste singulier.

Je n'en pouvois plus de fatigue, et sentois une douleur insupportable dans tous mes membres. Les soins, les inquiétudes, les veilles, la mauvaise nourriture et une boisson échauffante m'avoient extrêmement amaigri et jeté même dans une espèce de marasme. Le sommeil seul pouvoit rétablir mes forces; et cependant je ne pouvois parvenir à m'y livrer.

Tous les événemens de mon voyage depuis

Madras jusqu'ici se présentèrent à mon esprit; et pénétré de reconnoissance, je levai en silence les mains vers celui qui m'avoit sauvé la vie d'une manière si miraculeuse.

L'engagement que je venois de contracter avec Anne m'occupa également. J'étois charmé de ce que nous en fussions venus enfin à une décision, et de me voir délivré de la pénible incertitude où j'avois été jusqu'alors à cet égard. Il m'auroit été impossible de me séparer d'elle; et je ne désirai rien avec plus d'ardeur que de la conserver, si je pouvois n'être pas chargé de sa mère et de ses deux autres enfans.

L'amour que je lui portois déjà, s'étoit augmenté chaque jour pendant notre voyage, et le danger que nous avions couru ensemble, n'avoit servi qu'à resserrer les nœuds qui nous lioient l'un à l'autre. Le tendre intérêt qu'elle avoit pris à mon sort; l'attachement désintéressé qu'elle ne s'étoit lassée de me montrer; son humeur toujours égale et douce; son caractère noble et élevé; sa physionomie belle et pleine de sensibilité; tout concouroit à la rendre précieuse à mes yeux; et je ne pouvois comprendre comment j'avois pu me résoudre, il n'y avoit pas long-tems, à la céder de sang-froid à un autre.

Il est vrai qu'Anne n'étoit pas parfaitement

libre. Elle avoit contracté une promesse de mariage avec un autre ; mais à la rigueur cet homme, qui avoit négligé de lui donner de ses nouvelles depuis deux ans, ne pouvoit plus former de prétention sur elle ; et devoit certainement, pour peu qu'il eût d'honneur et d'esprit, ne pas vouloir épouser une personne qui avoit donné son cœur à un autre. Voilà ce que je me proposois de lui écrire à notre arrivée à *Jaffanapatnam*. Mais après tout, pensai-je ensuite, qu'ai-je besoin de prendre toutes ces peines pour me disculper vis-à-vis d'un homme qui m'est inconnu, et qui n'a d'autre droit sur Anne que celui que son père avoit jugé à propos de lui donner avant qu'elle eût l'âge de la raison ; et qu'elle m'avoit déclaré ne pas aimer.

Il faisoit grand jour lorsque je m'éveillai, et que je vis Anne, qui étoit assise à côté de moi, me sourire comme l'aurore d'une belle matinée; tandis que mille oiseaux faisoient entendre leur chant joyeux dans la cîme des beaux arbres qui me servoient d'abri.

Avec quel plaisir je me levai ! Je sentis mes forces rétablies. Je me trouvai délivré des inquiétudes cruelles qui m'avoient tourmenté depuis tant de jours ; et la plus pénible de toutes

venoit d'être dissipée par l'aveu qu'Anne m'avoit fait de son amour pour moi.

Je trouvai tous les gens de l'équipage occupés. Il falloit songer de nouveau à manger, et déjà le riz étoit sur le feu. Nous y joignîmes un peu de *karwaat* (poisson séché); et bientôt nous fûmes assis pour prendre notre repas.

Pendant ce temps, le comte étoit descendu à terre, et je le vis venir, entre les arbres, droit à nous. Il s'approcha d'Anne et de moi, et s'arrêta en nous regardant d'un air sournois.

« Bon jour, monsieur le comte, lui dis-je d'un ton gai et amical ; soyez le bienvenu à terre ; venez vous mettre près de nous et prenez part à notre frugal repas. Il est fort bon, et vaut mieux que du riz cru avec du vin. Asseyez-vous et ne songeons plus au passé. »

Il me jeta un coup-d'œil de mépris ; puis nous tourna le dos sans me répondre, et s'en alla en murmurant quelque chose entre les dents, que je ne pus comprendre.

Hum verdadiero bouffra (1)! dit Anne, lorsqu'il fut parti, et elle n'avoit pas tort. C'est son ingratitude qui me fit le plus de peine ; car

---

(1) Un véritable buffle.

je lui avois sauvé deux fois la vie; la première en repoussant le requin qui alloit le dévorer; et la seconde, en arrachant le timon de ses mains. Ce n'étoit donc qu'à moi qu'il devoit sa conservation. J'avois veillé toutes les nuits; je m'étois donné mille fatigues pour diriger notre bâtiment et pour animer notre équipage; tandis qu'il se tenoit en repos sous la tente. Et malgré les raisons qu'il m'avoit données de me plaindre de lui, je n'avois manqué de lui montrer des égards aussitôt qu'il avoit paru un peu moins brutal; et maintenant que nous étions à terre, j'avois oublié entièrement sa conduite passée; je cherchai même à gagner son amitié.

Il étoit déjà d'un grand âge, et j'ai pensé toute ma vie qu'il falloit avoir de la condescendance pour les défauts qui sont le partage de la vieillesse. Il avoit essuyé d'ailleurs, à ce qu'il me conta un jour, beaucoup de contrariétés et de malheurs, qui avoient aigri son caractère et l'avoient rendu misanthrope. Mais comme je m'étois aperçu plusieurs fois qu'il ne faisoit aucun cas de mon amitié, j'étois résolu de ne pas m'inquiéter davantage de lui; d'autant plus que nous ne devions plus demeurer long-temps ensemble.

J'avois remarqué, en me promenant le soir précédent, un *taleipat*, espèce d'arbre que je

ne connoissois pas encore. Je voulus donc l'examiner avec attention, et faire, en même temps, quelque recherches sur l'île où nous nous trouvions. J'en avois tout le loisir, car nous ne devions remettre en mer que vers le midi, pour nous rendre à *Caïtz*. A peine eus-je fini de manger, que je me rendis dans le bois, sans soupçonner qu'il pût m'arriver quelque événement fâcheux.

J'étois placé devant l'arbre merveilleux, dont les feuilles sont d'une grandeur énorme, et m'occupois à le dessiner, lorsque je reçus un furieux coup de bâton sur les épaules, qui fut suivi de trois ou quatre autres, avant que j'eusse eu le temps de revenir de mon étonnement; après quoi le comte se présenta tout-à-coup devant moi, tenant sa canne d'une main, et de l'autre un pistolet, qu'il me mit sur la poitrine. Il est facile de se former une idée de mon trouble; mais je fus bientôt rendu à moi-même.

« Arrêtez, me cria-t-il, ou je vous perce le cœur. Je vous apprendrai, continua-t-il, d'un air furieux, à ne point perdre de vue le respect qu'un malheureux tel que vous, doit à un homme de ma naissance et de mon caractère. Je ne devrois vous punir qu'avec ma canne; mais je veux vous faire plus d'honneur que vous ne mé-

ritez. Prenez ce pistolet, ou je vous fais sauter la cervelle. »

Le danger étoit pressant; mais heureusement je conservai ma présence d'esprit. Etoit-ce sérieusement qu'il vouloit se battre avec moi, ou n'avoit-il que l'intention de me mettre à l'épreuve? Comment le savoir? Je crus qu'il étoit prudent de ne pas s'y fier; j'acceptai donc sur-le-champ le pistolet qu'il me présentoit.

« Donnez, m'écriai-je avec une feinte fureur, et en lui arrachant le pistolet de la main; je vous ferai voir que je suis un homme d'honneur, et que le courage ne me manque point. Prenez la distance qui vous convient; le premier coup m'appartient. »

« Six pas, me dit-il; vous tirerez le premier. »

Je pensois qu'il se seroit retourné pour mesurer notre distance, et que, par ce moyen, j'aurois le temps de lui échapper; mais il étoit trop malin : il fit les six pas à reculons, avec le visage tourné de mon côté.

Le terrain étoit un peu inégal; de sorte qu'il manqua de tomber par-dessus une racine d'arbre. Je saisis ce moment pour m'échapper; et, avant qu'il eût le temps de se remettre, j'étois déjà derrière un arbre.

Quelques-uns de mes lecteurs fronceront peut-être les sourcils, et blâmeront ma conduite en cette occasion, comme pusillanime. Cependant je puis assurer que le courage ne m'a jamais manqué quand il a fallu en montrer; mais je ne voulois pas m'exposer, jeune encore, à périr sur un échafaud, ou de la main d'un vieux fou, qui sembloit n'attacher aucun prix à sa vie.

Il est impossible de décrire l'emportement du comte, lorsqu'il vit que je lui étois échappé : tel qu'un chien enragé, il s'élança sur moi en criant: Poltron! arrête! arrête! Vingt fois il me coucha en joue, et chaque fois je mettois un arbre entre nous deux.

C'étoit véritablement une chose curieuse à voir, comment je me cachois tantôt derrière un arbre et tantôt derrière un autre, en avançant la tête alternativement à droite et à gauche; et comment le comte essoufflé et tout en sueur, me suivoit de son mieux en jurant et blasphémant.

C'est de cette manière qu'il me chassa pendant un quart d'heure à travers du bois. J'aurois pu lui échapper vingt fois, mais je ne le voulus point. Je l'avois attiré insensiblement vers notre gîte, sans qu'il s'en fût aperçu, tant il étoit animé de colère. A la fin il fit un dernier effort pour se jeter sur moi, me coucha en joue, fit

feu et me manqua. Au même instant, j'entendis les cris d'Anne, de mes gens et des deux femmes.

A peine le coup fut-il parti, que je me précipitai sur lui avec la rapidité d'une flèche. Il me jeta à la tête le pistolet qu'il venoit de décharger sur moi, et que j'eus le bonheur d'éviter. Il espadonna alors avec sa canne pour m'empêcher de l'approcher; mais elle ne m'arrêta point: il pouvoit tout au plus me porter un seul coup; mais il n'en eut pas le temps; je lui jetai mon chapeau au visage, qui l'atteignit, et voilà mon pauvre comte à terre.

J'avois été assez tranquille et modéré pendant tout le temps que j'avois cherché à l'éviter; mais dans ce moment une aveugle fureur s'empara de moi, et j'aurois pu commettre un malheur, si j'avois été muni de quelque arme offensive.

Je me vengeai des coups de bâton qu'il m'avoit donnés, et du danger auquel il avoit exposé ma vie, en lui tenant mon genou sur la poitrine et lui serrant la gorge de la main gauche. Il ne pouvoit absolument pas bouger, et la colère lui faisoit sortir l'écume de la bouche. Déjà je levai la main pour le frapper, lorsque mes yeux tombèrent sur ses cheveux blancs et sur son front

ridé. Je crus voir mon père placé sous moi. Mon bras devint aussitôt immobile, et je me levai subitement. Dans ce moment je vis arriver Anne et les gens de l'équipage, armés de tisons, de bâtons et de couteaux pour m'assister. Ils m'entourèrent tous en me demandant si j'avois été blessé. Ils voulurent absolument prendre le comte au corps, et j'eus beaucoup de peine à les mettre à la raison.

Pendant ce temps, le comte s'esquiva furtivement, privé de ses deux pistolets; car j'avois jeté dans les broussailles celui qu'il m'avoit donné pour notre combat; et voyant tout le monde prêt à l'assaillir, il jugea que le parti le plus sage étoit de se soustraire à l'orage qui le menaçoit.

Après cette dernière scène, je ne voulus plus avoir rien à démêler avec ce buffle, comme Anne l'avoit nommé avec raison. J'ordonnai sur-le-champ qu'on jetât ses effets hors de la *chelingue*; ce que mes gens firent avec la plus grande promptitude; et en peu d'instans, ses caisses de vin, ses balles de toile, ses malles et ses paquets se trouvèrent à terre: nous nous embarquâmes aussitôt et quittâmes l'île. Ce fut en vain que sa *tanniekaretje* nous pria de la prendre avec nous.

Il pouvoit être deux heures après midi, lorsque nous partîmes de l'île de *Caradiva* (1); vers les quatre heures, nous arrivâmes au fort de *Ham en-Hiel* (2), où doivent s'arrêter tous les bâtiments qui veulent monter la rivière de *Caïtz* (3) pour être visités, faire viser leurs passe-ports, et en recevoir de nouveaux.

Cette citadelle a été bâtie par les Portugais, qui lui avoient donné le nom de *Reïl*. Elle est située sur une petite île à l'extrémité de l'embouchure de la rivière de *Caïtz*, dont elle peut défendre l'entrée contre les embarcations de l'Inde, étant munie de canons. Les grands navires ne peuvent en approcher à cause des bas

---

(1) *Caradiva* ou *l'île Noire*. Les Hollandois l'appellent *l'île d'Amsterdam*. Elle a cinq milles de contour, est assez bien peuplée et fort boisée. C'est dans cette île qu'on coupe le bois nécessaire aux habitans de *Jaffanapatnam*. C'est aussi là qu'on embarque les éléphans qu'on fait passer sur le continent.

(2) Les Portugais avoient donné à ce fortin le nom de *Reïl*; les Hollandois l'ont appelé *Ham-en-Hiel*, à cause que l'île de *Ceilan* a la figure d'un jambon (*ham*), et que l'îlot sur lequel est placé le fort en question, y est attaché comme son talon (*hiel*).

(3) La rivière de *Caïtz* est formée par les îles d'*Amsterdam*, etc.

fonds qu'on y trouve. Sa garnison étoit composée alors d'un officier et de vingt-quatre hommes, qu'on relevoit, en général, tous les mois.

Ce ne fut qu'après le coucher du soleil, que nous atteignîmes *Caïtz*, qui est une résidence, comme on l'appelle ici; et celui qui y commande porte le titre de résident.

Caïtz est un grand village situé sur la rivière de ce nom. On y voit encore plusieurs édifices en bon état, du temps des Portugais, et, entre autres, un couvent et une église, dans laquelle les Hollandois font le service divin.

Nous descendîmes à terre pour prendre notre souper. L'équipage fit cuire son riz sur la rive, et je me rendis à une espèce d'auberge, dont la maîtresse étoit une métisse. L'homme se trouvoit alors à *Jaffanapatnam*; mais la femme reçut Anne et moi avec beaucoup de civilité, et nous régala de différens mets de *Ceilan*, et entre autres, d'un excellent *kerry-coco*, tel que je n'en avois jamais mangé sur la terre ferme; ce qui m'étonna le plus, fut le peu d'argent qu'on me demanda: nous n'avions dépensé qu'une demi roupie à nous deux.

Nous retournâmes ensuite à bord de notre *chelingue*, où nous nous trouvâmes seuls, sous a tente, sans comte, sans cuisinière, sans *tan-*

niekaretje, sans personne enfin qui pût nous troubler et nous épier.

Le chant monotone des matelots, le bruit régulier des rames, le murmure de l'eau, qui sembloit caresser notre *chelingue*, les cris clairs et agréables des bécasses, tout contribuoit à nous inspirer des sentiments voluptueux et un doux oubli de nous-mêmes.

O nuit qui ne sortira jamais de ma mémoire! O rivière de Caïtz! jamais je ne prononcerai ton nom sans me rappeler le bonheur dont j'ai joui sur tes ondes. Momens délicieux, mais hélas! trop rapides, vos impressions sur le cœur de l'homme sensible, sont bien plus durables que celles de l'infortune et de la douleur même.

J'oubliai alors tous mes maux passés, toutes mes résolutions, tous mes projets pour l'avenir, ma patrie même et mes amis; oui, j'oubliai tout entre les bras de mon aimable compagne.

En nous réveillant, le lendemain matin, nous nous trouvâmes devant le premier quai de *Jaffanapatnam*.

CHAPITRE XXI.

Descente à terre à Jaffanapatnam. *St.-Jago. La veuve Sadler. Un dernier mot sur le comte de Bonvoux. M. Schröter. M. Templyn. Portrait d'Anne. Conclusion.*

Un rude choc de la *chelingue* contre le quai, les cris joyeux des matelots, le bruit qu'ils firent en rentrant leurs rames, nous tirèrent d'un doux et paisible sommeil. Quel réveil délicieux! quel agréable souvenir?

Je me levai avec empressement, et j'invitai ma belle compagne à se disposer à venir à terre, tandis que j'irois voir ce qui se passoit, et respirer un air frais.

En sortant de la tente, je fus salué avec allégresse par l'équipage. Le soleil se levoit, dans ce moment, à l'horizon, et *Jaffanapatnam*, avec ses maisons blanches et peintes de différentes couleurs, se présenta à moi sous un bel aspect pittoresque, à moitié ceinte d'épais bocages, du milieu desquels une infinité de cocotiers et de palmiers élevoient leurs têtes superbes.

Jamais je ne m'étois levé avec un cœur plus satisfait. Jamais matinée ne m'avoit paru plus belle, plus agréable. Je respirai avec plus de liberté et de force que je n'avois fait depuis mon départ de *Madras*. On auroit dit que ma poitrine venoit d'être déchargée d'un pesant fardeau. Tout chez moi étoit paix et tranquillité. J'éprouvai une satisfaction intérieure que le lecteur pourra sentir avec moi, mais que je ne saurois lui décrire.

J'étois devenu le possesseur d'une personne que j'aimois avec ardeur, et plus que je ne le savois moi-même. J'étois délivré de la crainte dévorante de la perdre et de la voir passer entre les bras d'un autre. Les soucis, les inquiétudes que m'avoit inspiré un avenir incertain, étoient disparus.

Pendant qu'Anne étoit occupée à s'habiller, je me promenai sur le quai, dans les environs de notre *chelingue*, en pensant à la vie heureuse que j'allois goûter avec elle. Cependant il falloit songer à chercher un gîte.

C'étoit la première fois que je me trouvois à *Jaffanapatnam*, de sorte que cette ville m'étoit tout-à-fait inconnue; et je n'avois aucune lettre de recommandation. Je me flattois néanmoins d'y trouver quelque ancienne connoissance,

que la rareté et la cherté des vivres, ou les dangers de la guerre auroient conduite ici de la côte de *Coromandel*, mais surtout de *Nagapatnam*. Cependant où chercher, dans ce moment, ceux qui pourroient m'être utiles ?

Courir la ville avec Anne, pour nous procurer un logement, ne me plaisoit pas trop ; et il y avoit quelques inconvéniens à la laisser seule dans la *chelingue*.

Je me rappelai alors que la mère d'Anne m'avoit parlé d'une femme à qui je devois la remettre aussitôt que nous serions arrivés à *Jaffanapatnam*, et qui, sans doute, ne nous refuseroit pas l'hospitalité jusqu'à ce que j'eusse trouvé une demeure convenable pour nous.

« Connoissez-vous la senhora Panchica de Monte (c'étoit le nom de cette femme) ? demandai-je à un soldat métis, qui revenoit de la citadelle (1). Il me répondit qu'elle ne lui étoit pas étrangère ; mais qu'il y avoit plus d'un an qu'elle avoit quitté *Jaffanapatnam*, sans qu'on sut exactement le lieu où elle s'étoit retirée ; qu'on soupçonnoit cependant que c'étoit à *Colombo* (2).

Il ne me restoit plus d'autre parti à prendre

(1) La citadelle est à une portée de canon de la ville, au bord de la rivière, sur une grande esplanade.

(2) *Colombo* est une belle et forte ville des Indes sur

que celui d'aller loger dans une auberge; ce qui ne me convenoit pas trop. Le soldat me nomma alors un certain Jeurs, qui tenoit en même temps un café et un billard. Ce n'étoit certainement pas la maison que j'aurois choisie; mais que faire? Il falloit bien se retirer quelque part.

Lorsqu'Anne fut prête, j'appelai un des rameurs à qui je dis de me suivre, et ordonnai à un autre de rester dans la *chelingue* jusqu'à mon retour, ou que je renvoyasse son camarade pour chercher mon bagage; et nous voilà partis pour nous rendre à la ville (1).

En chemin, je rencontrai un *topaz*, à qui je voulus demander la maison de Jeurs: *Faze mercé, senhor* (2)! et je le reconnus sur-le-champ. *Per vida de minha alma* (3) *sois vos messé senhor San-Jago? Como estay!* C'étoit San-Jago lui-même, un ancien serviteur de M. de Souza, à *Madras*. Nous fûmes l'un et l'autre étonnés de nous rencontrer à *Jaffanapatnam*.

---

la côte occidentale de l'île de *Ceilan*, avec une bonne citadelle et trois forts.

(1) Le quai se trouve entre la citadelle et la ville.

(2) Ayez la bonté, Monsieur!

(3) Par la vie de mon ame (exclamation portugaise), est-ce vous, M. San Jogo? Comment vous portez-vous?

« C'est sans doute pour les *Chancos* (1) que vous êtes ici? fut ma première question; parce que je savois que son maître en tenoit la pêche à ferme.

« Vous l'avez deviné, me répondit-il; mais dites-moi depuis quel temps êtes-vous ici? Je suis étonné de ce que je ne vous ai pas rencontré plutôt; d'autant plus que je me trouve presque toujours dans les rues, et cela dans une si petite ville.... »

« Nous ne faisons que d'arriver, répondis-je; notre *chelingue* est là-bas; nous allons nous rendre chez Jeurs. »

« Chez Jeurs!.... quoi! pour y loger?

« Oui, on m'a indiqué cette auberge, comme la meilleure de la ville. »

« Elle l'est effectivement, ou, pour mieux dire, elle est la seule, à quelques *suriekazies* près (2); mais ce n'est pas là un endroit où il

---

(1) Espèce de coquilles de mer de la grosseur du poing d'un homme. Elles sont fort recherchées dans le *Bengale*, où l'on en fait des bracelets.

(2) Ce mot est d'origine portugaise. Le *suri* est le vin de palmier, et *caza* veut dire maison. Ces *surikazies* sont des cabarets communs, pour les soldats, les matelots et les *parrias*. On y vend aussi du *talwagen*, du *vellapattie* et autres boissons de cette espèce.

vous convient de loger. Ma maison n'est pas loin d'ici; restez avec moi, jusqu'à ce que j'aie trouvé une demeure pour vous deux. Cette offre de sa part me plut beaucoup, et je l'acceptai en lui témoignant ma reconnoissance.

Il nous fit ensuite son *folgamoeito* (1) sur notre mariage. Mais, mon dieu! s'écria-t-il, quand donc vous êtes-vous marié? Je n'en avois rien appris. J'eus de la peine à le persuader de remettre ma réponse sur cette question jusqu'à ce que nous fussions arrivés chez lui.

Aussitôt que nous nous trouvâmes rendus à sa maison, il nous fit servir du café et des *agapés* (2). Pendant ce temps, j'envoyai le rameur à la *chelingue* pour y chercher mon bagage, que je vis bientôt arriver porté par les gens de l'équipage accompagnés du *tandel*.

Ces bonnes gens prirent alors congé de moi, en embrassant mes genoux, et me remercièrent, les larmes aux yeux, de tous les soins que j'avois pris d'eux durant notre fatal voyage; ce qui étonna beaucoup San-Jago, à qui je fis un court récit de ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois

(1) Compliment de félicitation.

(2) Ce sont de petites galettes faites avec de la farine de riz, et qu'on mange à déjeûner.

quitté *Sadras*. J'ajoutai que c'étoit à *Tranquebar* que j'avois épousé Anne; ne jugeant pas à propos de lui dire mon secret sur ce point-là.

Il me conta, à son tour, qu'il y avoit déjà long-temps qu'il étoit à *Jaffanapatnam*, où l'avoit envoyé M. de Souza, pour solliciter de nouveau auprès du gouvernement la main-levée de trente mille *chancos*, qu'on avoit confisqués, comme propriété angloise, lorsque la guerre éclata entre les deux nations (1).

Après le déjeûner nous sortîmes pour aller chercher un logement. J'avois renoncé d'après le conseil de San-Jago, à l'idée d'avoir une maison particulière, et m'étois déterminé à me mettre en pension chez quelque bourgeois, du moins pour un certain temps. Nous eûmes le bonheur de trouver un joli appartement, avec une vue magnifique sur la rivière, dans la maison d'une veuve, qui se chargea, en même temps, de notre nourriture.

Par un hasard singulier il se trouva que cette veuve étoit la mère d'un de mes collègues à *Nagapatnam*, nommé Sadler. Elle fut fort

---

(1) Il y a une pêcherie de *chancos* au nord-est de *Jaffanapatnam*, qu'on afferme tous les ans pour quelques milliers de rixdalers à des particuliers.

charmée d'apprendre des nouvelles de son fils, qui se trouvoit encore parmi les prisonniers de guerre lorsque je quittai *Madras*. Nous allâmes occuper ce même jour notre nouvelle demeure, où je fis apporter notre bagage.

Pendant que j'étois occupé avec Anne, à ranger mes affaires, je vis, à mon grand étonnement, entrer tout-à-coup le comte de Bonvoux dans la maison; mais à peine nous eut-il aperçus qu'il en sortit en jurant.

J'appris quelque temps après de sa *tannie-karetje*, que le jour même de notre départ de *Caradiva*, il avoit loué un bâteau de pêcheur, avec lequel il étoit arrivé, peu de temps après nous, à *Jaffanapatnam*. Il étoit venu chez la veuve Sadler dans l'intention d'y louer un appartement; mais la haîne qu'il me portoit l'avoit fait fuir de la manière que je viens de dire.

Je jugeai par là qu'il me laisseroit désormais tranquille, et n'en fus pas fâché; mais j'étois dans l'erreur; je n'avois pas encore fini avec lui.

Le pourra-t-on croire? il m'envoya le lendemain un mémoire de vingt *pagodes* pour le vin qu'Anne et moi avions bu en errant sur la mer. Ce mémoire étoit accompagné d'un

billet fort insolent, par lequel il exigeoit le paiement immédiat de cet argent, avec menace de me dénoncer au fiscal. Il me forceroit de plus, ajoutoit-il, à lui restituer toutes les roupies qu'il avoit distribuées, par mon conseil, aux rameurs de la *chelingue*. Vit-on jamais une pareille bassesse ! une pareille ingratitude !

Cette affaire me causa cependant quelque embarras ; j'avois appris de San-Jago, que le fiscal étoit un homme sans mœurs, un ivrogne, qui se laissoit facilement corrompre par de l'argent. J'avois par conséquent raison de craindre de me voir enveloppé dans de nouvelles difficultés.

Notre hôtesse me conseilla d'aller trouver M. Schröter, secrétaire de la police, homme honnête et obligeant, qui ne refuseroit certainement pas de me protéger contre le comte et contre le fiscal lui-même.

Je me rendis sur-le-champ chez M. Schröter, à qui je contai les particularités de notre voyage de *Tranquebar* à *Jaffanapatnam ;* les mauvais traitemens du comte ; l'aventure des pistolets dans l'île de *Caradiva*, et la demande injuste ainsi que les menaces qu'il me faisoit. Je le priai de faire interroger le *tandel* et son équi-

page, qui se trouvoient encore dans ce moment devant le quai, sur la vérité de ce que je lui disois.

« Cela n'est pas nécessaire, me répondit-il, je suis persuadé de ce que vous avancez. Ce coquin de comte est capable de ce que vous venez de me conter de lui, et d'actions plus blâmables encore. Il a commis ici tant de sottises l'année passée qu'on lui a donné le nom de Bonfou au lieu de celui de Bonvoux. »

« Il n'avoit, ajouta M. Schröter, qu'à se tenir tranquille, s'il ne vouloit pas qu'on approfondît certaine affaire, qu'on avoit laissé passer sous silence, par égard pour son âge et le titre dont il est décoré. Ecrivez lui cela de ma part; et je suis persuadé qu'il ne vous inquiétera plus. »

Je n'ai jamais pu savoir de quel délit le comte s'étoit rendu coupable. Je lui écrivis sur-le champ de la manière dont M. Schröter me l'avoit ordonné. Il frappa du pied en lisant mon billet, qu'il déchira en morceaux et jeta ensuite à la tête de la personne que j'avois chargée de le lui remettre. Jamais depuis je n'ai été en bute à ses caprices.

Anne, qui s'étoit plainte toute la journée d'un grand mal de tête, alla prendre un peu de repos

après que nous eûmes dîné. Je profitai de ce temps pour aller me promener seul hors de la ville, et visiter les jardins et les bosquets qui l'entourent en grande partie. Je trouvai tous ces objets fort beaux. J'admirai sur-tout les *arecquiers* garnis de leurs grappes orangées (1), le *panegaaij* violet (2), le gros *suurzac* (3): tous ces arbres, ainsi que les arbustes me parurent d'une plus belle végétation que dans bien d'autres endroits de la côte.

La grande chaleur du jour commençoit à diminuer. J'avois marché vîte sans m'arrêter nulle part; ce qui m'avoit un peu fatigué et donné soif. J'allois donc retourner chez moi pour me reposer, lorsque j'aperçus un jardin rempli de magnifiques palmiers et cocotiers, et un homme occupé à vider des pots pleins de *suri*. Ce jardin étoit entouré d'un mur, et j'y vis une petite maison fort propre; ce qui prouvoit qu'elle étoit occupée par un Européen

---

(1) Le fruit de l'*arecquier* est de la grosseur d'un œuf, et sa couleur est d'un orange foncé, et pend en grosses grappes, comme celles du raisin, à l'arbre.

(2) *Panegaaij*, ou fruit du palmier.

(3) Le *suurzac* ou *jacka*, dont le fruit est attaché au tronc et non aux branches de l'arbre.

ou par un métis. En tout cas, dis-je, en moi-même, on ne refusera pas de me donner une petite cruche de *suri*.

En m'approchant, je crus entendre une voix qui ne m'étoit pas inconnue. Je prêtai l'oreille : cela ne peut être... : et cependant, dis-je en moi-même... ; la porte étoit entr'ouverte ; je la poussai doucement ; ciel ! je ne m'étois pas trompé ; c'étoit mon ami Templyn et sa femme, qui prenoient le thé assis sous un arbre.

« Eh ! bon jour, père Templyn ! eh ! bon jour Tia ! m'écriai-je en m'élançant dans le jardin ; et voilà la table avec tout le service du thé couchée sur le sable. Le trouble que leur avoit causé ma subite apparition, les avoit fait lever tous les deux à-la-fois, pour venir au devant de moi ; et au même instant je me trouvai pendu à leur cou.

« Est-il possible ! est-ce vous ? d'où venez-vous ? Que d'exclamations de surprise, que de marques de joie ; la maison entière fut, dans un moment, sur pied. J'embrassai ensuite les enfans qui étoient tous accourus ; mais surtout ma favorite, à qui j'avois coutume d'apporter toujours un peu d'*alfell* (1), et qui

(1) Du sucre tors.

étoit maintenant nubile. Les deux esclaves, Janvier et Cupidon, qui me secouèrent amicalement la main; les servantes, qui de loin me faisoient signe de la tête; le vieux chien qui vint sauter contre moi, tous parurent également charmés de me revoir.

Enfin nous allions nous asseoir, lorsqu'on s'apperçut seulement que la table avoit été renversée. *Ayo minha koppa tacinha* (1) s'écria Tia d'un ton si lamentable qu'il nous fit tous rire.

Mon ami ordonna qu'on fit d'autre thé. « Où n'aimeriez-vous pas mieux, me demanda-t-il, une cruche de *suri* nouveau; on vient d'en faire dans ce moment. Je préférai le dernier.

Mais, au nom de Dieu, dites-moi d'où vous arrivez?

De *Madras*.

Quoi! directement de *Madras*?

Je leur racontai alors en gros mon voyage et les contrariétés que j'avois éprouvées, sans faire néanmoins mention d'Anne. Ils en demeurèrent étonnés.

Templyn m'engagea à voir sa seigneurie, comme il l'appeloit en badinant; c'est-à-dire, son jardin, sa maison, et tout ce qu'il possédoit.

---

(1) Hélas! mes tasses, mes soucoupes.

Que le sort de ce brave homme étoit à eette heure différent de celui dont il avoit joui à *Nagapatnam*, où il avoit été plus de trente ans maître tonnelier de la Compagnie. Jamais je n'ai eu de meilleur ni de plus véritable ami ; sa maison, sa table et sa bourse avoient toujours été à ma disposition ; lui et sa femme m'aimoient comme leur fils.

Après la prise de cette ville par les Anglois, il s'étoit rendu avec sa nombreuse famille à *Jaffanapatnam*, où il ne vivoit que du rapport de son jardin, qu'il avoit acquis du peu qu'il avoit pu sauver des mains des ennemis. C'est en vain qu'il avoit cherché à être placé comme tonnelier en chef à *Jaffanapatnam*, à *Trinquemale*, à *Manaar* ou ailleurs : les places étoient remplies, ou furent données à des personnes favorisées.

Malgré tous ses malheurs, il avoit conservé sa gaîté d'esprit ; il étoit toujours le même, et toujours fort adonné à la chasse. A peine fûmes-nous assis, qu'il m'en parla.

« Mon ami ! dit-il, en se frottant les mains, que je suis charmé de vous voir ici. Votre bon génie vous a conduit à propos à ma demeure. Apprêtez-vous à faire demain une partie de chasse. Nous sommes tous de vrais Nimrods ;

nous passons deux ou trois jours dans les bois. Vous voyez que je suis toujours le même qu'à *Nagapatnam* : la chasse est, comme autrefois, mon plus grand et mon seul amusement. Il ne se passe pas de semaine que je ne me rende seul, ou avec quelque ami, dans les bois des environs; et je ne reviens guère sans avoir fait une bonne capture. O! s'écria-t-il, avec une espèce d'enthousiasme, quel magnifique pays que celui de *Jaffanapatnam* pour la chasse! Allez chercher votre fusil; vous coucherez ici cette nuit, et à la pointe du jour nous partons. »

Je n'osai pas lui avouer qu'il y avoit longtemps que j'avois perdu le goût pour la chasse, et que cet amusement m'étoit même devenu odieux. Il auroit pu m'en vouloir, malgré toute l'amitié qu'il me portoit. Je me contentai de lui dire que je n'avois point de fusil, ce qui étoit vrai.

« Quoi! s'écria-t-il, vous n'avez plus ce beau fusil de chasse qui ne manquoit jamais d'abattre le gibier? »

« Hélas, non! lui répondis-je, et j'ai perdu bien davantage; les Anglois ne nous ont rien laissé à *Sadras*, si ce n'est les habits que nous avions sur le corps. Nous avons été totalement dépouillés, malgré la capitulation que nous avions faite. »

Cela servit à lui rappeler les pertes qu'il avoit souffertes lui-même par les spoliations des Anglois : il m'en rendit compte en peu de mots.

Mais il reprit bientôt sa gaieté. « C'est égal, dit-il, ce qui est perdu, est perdu ; vous n'en irez pas moins avec nous ; je tâcherai de vous procurer un fusil. »

« Malgré cela, lui répondis-je, je ne saurois être des vôtres. J'ai avec moi une jeune demoiselle, que je ne puis laisser seule pendant tout ce temps. »

« Une jeune demoiselle ! s'écrièrent ensemble sa femme et lui, en me regardant d'un air étonné. »

« Oui ! oui ! une jeune demoiselle : trouvez-vous cela si étrange ; vous imagineriez-vous que je me chargerois de traîner avec moi une vieille femme ? »

« Ho ! ho ! je vous comprends maintenant, reprit-il en riant ; une maîtresse, voulez-vous dire, n'est-ce pas ? Diable ! vous êtes assez riche, pour entretenir une maîtresse ; ce n'est cependant pas le temps de se charger d'une pareille marchandise ; surtout après avoir été pillé de fond en comble par les Anglois. Je suis étonné que vous, qui avez toujours tant aimé votre liberté, ayez bien voulu vous imposer

ce joug. Mais ne croyez pas que je veuille vous dégoûter d'elle. Puisque vous l'avez, il faut la garder, jusqu'à ce qu'elle vous plante là, ou qu'un autre vous l'enlève. »

« Mais, dites-moi, je vous prie, interrompit Tia, quelle est cette *nonja ?* à quelle caste appartient-elle ? comment l'avez-vous eue ? »

Je leur dis, que c'étoit la fille d'un de mes amis de *Sadras*, qui venoit de mourir récemment à *Madras*, d'où je l'avois prise avec moi, à la prière de sa mère, qui devoit bientôt nous suivre, pour la marier à un certain homme de *Trinquemale* à qui elle étoit promise. Je leur avois caché une partie de mon histoire, pour entendre ce qu'ils me répondroient. Il auroit fallu voir leur air d'étonnement.

Tia éleva ses mains, en disant : *Nella pavoem ! a-koudouppa !* (exclamation malabare) tandis que le vieux Templyn se pâmoit de rire.

« Ha ! ha ! ce sera, par ma foi, une belle fiancée que recevra ce bon homme, s'écria-t-il enfin. Il faut, en vérité, que cette brave mère n'ait pas su à quel gaillard elle remettoit sa fille ; sans cela elle l'auroit certainement gardé chez elle. Vous êtes bien l'homme à qui l'on doit confier une jeune personne. Qu'en pensez vous, ma femme ? C'est comme si l'on donnoit une

brebis égarée à un loup vorace, pour la remettre à son berger. Après quoi il se remit de nouveau à rire d'une telle force, que nous ne pûmes nous empêcher de rire avec lui. »

« Mais toute plaisanterie à part, continua-t-il, amenez la ici; Tia voudra bien la garder pour vous, ou pour le fiancé de *Trinquemale*, pendant le temps que nous pourrons passer à la chasse. »

« Oui! amenez-la ici, dit sa femme; je suis curieuse de la voir; le temps paroîtroit bien long à cette pauvre fille, si on l'abandonnoit à elle-même. »

Je vis bien qu'il me seroit impossible de me dégager de cette partie de chasse; et me rendis, sur-le-champ, à leur invitation, à notre demeure, pour y prendre Anne, et lui dire ce qui venoit de se passer.

Elle fut très-charmée de me suivre; d'autant plus que la maison de la veuve Sadler étoit fort triste; cette femme étant peu communicative; tandis qu'elle espéroit de s'amuser beaucoup dans le jardin, avec Tia et ses enfans.

Le bon père Templyn et sa femme reçurent Anne avec la plus grande bonté. Tia fut surtout enchantée d'elle; et mon amour-propre se trouva flatté de lui entendre dire à différentes reprises:

bonita hum criança! fermoza menina (1)! Mais leur amitié parut redoubler lorsque je leur quelle étoit la situation où nous nous trouvions; à quel point nous étions attachés l'un à l'autre; lorsque je leur parlai des parens d'Anne, et de ce qui avoit donné lieu à notre liaison. Mon ami fut si touché de tous ces détails, qu'il voulut que nous vinssions occuper une petite chambre dans sa maison.

« Mais à propos, continua-t-il, il me passe par la tête une idée qui vous conviendra mieux. Vous êtes déjà plus ou moins connu de M. Schröter. Ce brave homme a un jardin avec une petite maison; demandez-lui qu'il vous la loue. Cela vous coûtera moins, et vous jouirez de plus de liberté. Comme proches voisins, nous pourrons nous voir à chaque instant du jour. Pour ce qui est des meubles, je m'offre à vous les prêter.

Ce conseil me plut beaucoup; et M. Schröter m'accorda la jouissance de sa maison, en me priant seulement de donner quelques leçons de dessin à sa fille aînée (2). Anne fut ravie de cet

---

(1) Une belle enfant! une aimable fille!

(2) Cette demoiselle a été mariée ensuite à M. van Teilengen, fils de l'ancien gouverneur de *Nagapatnam*.

arrangement, et se flattoit de jouir dans cet azile d'une vie heureuse et tranquille.

Le lendemain, nous partîmes de grand matin pour la chasse, dont je n'entretiendrai pas le lecteur.

En revenant chez le vieux Templyn, Anne vînt m'annoncer avec joie que la maison et le jardin de M. Schröter étoient déjà en état de nous recevoir; et véritablement nous allâmes en prendre possession le lendemain. Je pris à notre service une jeune *Chéliase* (1), et, la même nuit, nous couchâmes dans notre nouvelle demeure, où je vécus retiré, content de l'amitié que m'accordoient MM. Schröter et Templyn, et de l'amour d'une aimable fille, qui me donnoit chaque jour de nouvelles preuves de son attachement.

Anne étoit une *castiesse* (2), c'est-à-dire,

---

(1) *Chélia* est une espèce de caste inférieure parmi les *Chingulois*, qui correspond à-peu-près à celle des *parrias* parmi les *Malabares*. Il est défendu aux *chéliases* de se couvrir le sein et le haut du corps.

(2) Ceux qui sont nés dans l'Inde d'un père et d'une mère européens, sont appelés *pousties*; ceux d'un père européen et d'une métisse portent le nom de *casties*; et ceux d'un père européen et d'une Négresse ou Indienne, sont connus sous celui de *métis*.

qu'elle étoit née d'un père européen et d'une mère métisse. Elle avoit par conséquent le teint blanc, et c'étoit véritablement une charmante fille. Ses traits étoient réguliers et beaux. Un doux sourire animoit constamment sa physionomie. Ses grands yeux noirs étoient pleins de vivacité et de douceur; ses sourcils bien arqués, ses dents avoient la blancheur et l'éclat des perles, sa taille étoit moyenne, mais bien faite, sa gorge parfaitement bien placée, et jamais on n'a vu de plus beaux bras ni de plus belles mains,... Tel est son portrait, qui n'est outré en rien. Elle pinçoit d'ailleurs bien la viole ou guitarre espagnole, qu'elle accompagnoit de sa voix qui étoit belle, écrivoit bien pour une femme, brodoit, faisoit des fleurs artificielles et de la dentelle, étoit une bonne ménagère, et cuisinière excellente à la mode du pays : rien n'étoit meilleur que ses *kerris* et son *pillau*.

Joignez à cela l'égalité de son humeur, la sensibilité de son ame, sa gaîté constante, ses attentions continuelles à prévenir jusqu'au moindre de mes désirs, ses soins à faire régner l'ordre et la propreté dans notre humble demeure, dont elle avoit formé un lieu de délices. Non, je n'aurois pas voulu changer mon sort contre celui d'un monarque, et bénissois l'instant que

je devins le possesseur de cet inestimable trésor.

Quelque temps après notre arrivée à *Jaffanapatnam*, j'écrivis au fiancé d'Anne à *Trinquemale*, pour lui faire savoir mon union avec elle, et la rupture de leur engagement. J'ajoutai que si cela lui paroissoit un malheur, il devoit l'attribuer principalement au long silence qu'il avoit gardé et qui tenoit, en quelque sorte, du mépris.

Il ne tarda pas à me répondre que les circonstances de sa fortune et l'état de sa santé ne lui avoient pas permis d'aller chercher sa fiancée ; à qui il devoit malheureusement renoncer pour long-temps encore et peut-être pour sa vie. Il me remercioit, de la manière la plus touchante, de tous les soins que j'avois pris d'elle et de ses parens, et me conjuroit de ne la point abandonner.

NOTICE

SUR

L'ILE DE CEILAN,

PAR M. JACQUES HAAFNER.

PENDANT un séjour de vingt-trois ans que j'ai fait dans l'Inde, je me suis rendu plusieurs fois à l'île de *Ceilan*; j'y ai même demeuré assez long-temps; et qui plus est, j'ai fait à pied un voyage de *Jaffanapatnam* à *Colombo*, en traversant tout l'intérieur de l'île; voyage durant lequel je me suis particulièrement appliqué à connoître l'histoire ancienne et moderne, ainsi que l'état actuel de ce beau pays. Dans la description concise que j'en offre ici au public, je ferai connoître successivement la valeur de ce précieux établissement; de même que les avantages et la puissance que les Anglois ont acquis par sa possession, qu'ils convoitoient depuis si long-temps aux Hollandois.

Il y a déjà plusieurs siècles que l'île de *Ceilan* est connue. Les Arabes et les Persans lui avoient donné le nom de *Serendiep* ou *Singaladiep*, et d'*Elinour*; tandis que les Grecs et d'autres peuples de l'antiquité l'appeloient *Taprobane*; mais son véritable nom est *Lonkaï*, qui est celui sous lequel en parlent les plus anciennes annales indiennes, suivant lesquelles elle étoit habitée, bien long-temps avant l'ère chrétienne, par une race de géans, dont le roi *Rabon*, qui étoit lui-même un géant terrible, avec dix têtes et dix bras, fut attaqué et tué par le dieu *Vischnou* (lors de sa sixième incarnation, comme *Rama*), tant pour le punir des injustices et des cruautés qu'il exerçoit le long de toute la côte, que pour délivrer sa femme *Sieta*, que ce *Rabon* lui avoit enlevée.

On trouve à *Ceilan* même un grand nombre de preuves irrévocables de l'existence et de la puissance de ce *Rama*. Un des six royaumes, dans lesquels on a partagé, dans des temps postérieurs, cette île, s'appelle encore *Ramradspour*, c'est-à-dire, le royaume du roi *Ram*. Dans ce pays il y avoit une ville qui portoit le même nom, et qui lui servoit de résidence : on en voyoit encore quelques magnifiques vestiges du temps que les Portugais étoient les maîtres de l'île. Suivant la tradition et les annales des *Chingulois*, *Ramradspour* surpassoit en grandeur et en beauté toutes les autres villes de l'Inde. Quelques parties du palais du roi, qui portoit sur mille colonnes, étoient couvertes d'or. Dix-neuf rois doivent y avoir régné successivement. Ce qui sert davantage encore à me convaincre que ce *Ram* ou *Rama*, dont les annales des temps fabuleux de l'Inde parlent tant, a régné à *Ceilan*, c'est qu'un autre des six états dont j'ai fait mention plus haut, est connu sous le nom de *Sieta-veca*, qui est également celui d'une ville, qu'on dit avoir été bâtie en l'honneur de *Sieta*, femme de notre *Rama*. On trouve encore dans toute l'île, mais principalement dans la province de *Massoulie*, où se donna la bataille décisive qui coûta l'empire et la vie à *Rabon*, plusieurs pierres et autres monumens chargés de caractères inconnus, qui servoient probablement à attester cet événement. Je pourrois citer plusieurs autres preuves pour appuyer mon sentiment à cet égard ; mais pour ne pas arrêter trop long-temps le lecteur sur ce sujet, je vais passer à des temps postérieurs, lorsque, comme je l'ai dit, l'île de *Ceilan* étoit partagée en six royaumes ; savoir, ceux de *Condé-ouda* (1), de *Cotta*, *Sieta-veca*, *Dambadam*, *Ramradspour* et *Jaffanapatnam*, lesquels étoient tous gouvernés par leurs rois particuliers.

C'est en 1505 que les Portugais découvrirent cette île ; mais ce ne fut qu'en 1517 qu'ils s'y établirent, ayant obtenu alors d'*Abou-Pandar*, roi de *Cotta*, la permis-

---

(1) C'est celui qui est connu sous le nom de *Candy*, et qui est placé au centre de l'île.

sion d'y former une loge ou factorerie; faveur dont ils ne tardèrent pas à abuser, en construisant une forteresse en dépit de ce prince, en se rendant maîtres de *Colombo*, pendant sa guerre avec *Maduné*, roi de *Sieta-veca*, et en fomentant la discorde entre les souverains, pour étendre leur pouvoir, pour ainsi dire, sur l'île entière, jusqu'à ce que les rois qui restoient encore se liguèrent pour le bien général, avec *Fima Ladarma*, roi de *Condé*, et tombèrent de toutes parts sur ces odieux étrangers, avec l'heureux succès de les chasser, en 1593, de l'intérieur du pays, et de les forcer à retourner dans les châteaux et forteresses qu'ils avoient établis sur la côte.

Il est certain et, en même temps, digne de remarque, que les Portugais, renommés, à cette époque, pour leur courage, et qui s'étoient emparés sans beaucoup de peine d'une grande partie de l'Inde, n'ont nulle part trouvé plus de résistance, ni souffert autant de défaites qu'à *Ceilan*. *Alvarez Pereira*, *Diego de Mello*, *Constantin de Sa*, *Almieda*, *Lopez de Souza*, et *Jérôme d'Azavedo*, tous grands capitaines, furent totalement battus avec leurs armées, par *Fima Laderma*, *Henar Pandar et Radja Singa*, rois de *Condé*; et les *Chingulois* les auroient alors aisément chassés de toute l'île, s'ils avoient connu l'art d'assiéger les places fortes. Les Hollandois, qui avoient déjà visité *Ceilan* en 1602, leur offrirent des secours pour cet effet. En 1638 ils conclurent un traité avec *Maha Surga*, roi de *Condé*, qui avoit pris le nom de *Radja Singa*, et lui prêtèrent, en conséquence, des vaisseaux et des munitions de guerre pour attaquer les Portugais. La guerre se fit avec des chances égales, jusqu'à ce qu'enfin les Portugais, par une mauvaise gestion et le défaut de secours, perdirent une place forte après l'autre, et furent obligés de se renfermer dans *Colombo*, que les Hollandois et le roi de *Condé* assiégèrent de concert, et contraignirent les Portugais, après une résistance opiniâtre, à rendre par capitulation en 1655, lors qu'il ne restoit plus qu'une centaine d'hommes de toute la garnison; capitulation bien différente de celle qu'*Angelbeek* a conclue avec

les Anglois, et par laquelle il leur a livré, sans avoir fait la moindre résistance, cette île inappréciable avec toutes ses villes et places fortes; quoique ses moyens de défense fussent infiniment plus considérables que ceux des Portugais à l'époque dont nous venons de parler. Après avoir perdu *Colombo* les Portugais ne purent se soutenir long-temps à *Manaar* et à *Jaffanapatnam*; et c'est de cette manière que prit fin leur puissance à *Ceilan*, après avoir duré à-peu-près un siècle et demi.

Les Portugais, qui connoissoient tout le prix de *Ceilan*, et de quelle importance étoit cette île pour la conservation de leurs autres possessions sur les côtes de *Malabar* et de *Coromandel*, avoient, depuis qu'ils étoient établis dans cette île, fait de constans, mais infructueux efforts, pour s'en rendre entièrement maîtres par la force ou par la ruse. C'étoit là l'origine de l'inimitié dans laquelle ils étoient continuellement avec le *radja* ou roi de *Condé*: faisant la paix avec lui quand ils avoient essuyé quelque défaite; et lui déclarant la guerre lorsqu'ils venoient de recevoir quelques renforts d'Europe ou de *Goya*; jusqu'à ce qu'il les expulsa enfin, avec le secours des Hollandois, de toute l'île, ainsi que nous l'avons déjà dit. Mais c'est à leurs vexations qu'ils doivent principalement attribuer la perte de *Ceilan* et de tous leurs autres établissemens en Orient; ainsi que cela devra nécessairement avoir lieu avec toutes les autres nations européennes dans cette partie du monde, où ils ne se maintiennent encore qu'en semant et entretenant la discorde entre les princes de ces contrées.

On comprend bien que les Hollandois doivent avoir eu beaucoup de peine à chasser les Portugais, qui étoient alors connus par leur valeur, du grand nombre de places qu'ils avoient à *Ceilan*. Il est donc d'autant plus douloureux de penser qu'un établissement qui a coûté tant de sang à nos braves aïeux, ait été livré aux Anglois, d'une manière aussi lâche et aussi honteuse. Mais quittons, pour l'instant, ce sujet désagréable, pour continuer notre récit.

J'ai indiqué en peu de mots la manière dont les Por-

tugais se sont comportés à *Ceilan*; la conduite qu'ils ont tenue avec le roi de *Condé-ouda*, ou empereur, comme on l'appelle aussi; et par quels moyens ce prince fut délivré d'eux. Il nous reste maintenant à voir si les Hollandois, qu'il avoit appelés à son aide, en ont mieux agi avec lui, et s'il a eu lieu d'être satisfait de la confiance qu'il leur avoit accordée.

Immédiatement après la prise de *Manaar* et de *Jaffanapatnam*, les dernières places fortes que les Portugais avoient conservées dans l'île, il s'aperçut déjà que ses nouveaux hôtes ne valoient pas mieux que ceux qui venoient de le quitter; qu'il n'avoit fait que changer de maîtres, et ne pouvoit pas se fier davantage aux derniers venus qu'aux premiers.

Je n'examinerai point si les Hollandois ont observé religieusement le traité qu'ils conclurent avec lui avant l'expulsion des Portugais; il suffira de dire qu'il prétendoit avoir de grandes raisons de se plaindre d'eux. Ils eurent déjà quelques différens ensemble immédiatement après la prise de *Colombo*; mais après, celle des places dont il a été parlé, il montra hautement le mécontentement que lui inspiroit leur conduite; l'alliance fut rompue, et l'on en vint même à des voies de fait. Heureusement pour les Hollandois, qui avoient à craindre le retour des Portugais, et leur réconciliation avec l'empereur, que ces différens n'eurent point de suite, et qu'ils conclurent bientôt un traité de paix par lequel ils le reconnurent pour souverain légitime et indépendant de toute l'île, à l'exception du royaume de *Jaffanapatnam*, dont il leur céda l'entière propriété, en leur abandonnant, en même temps, la possession des principales villes et places fortes qu'ils avoient prises aux Portugais, où ils devoient mettre des garnisons, sous le nom de ses gardes-côtes, avec la condition expresse de le défendre et de le protéger contre toutes les autres nations. Il leur accorda encore une infinité d'autres priviléges concernant le commerce; et c'est ainsi que les Hollandois demeurèrent enfin paisibles possesseurs de cette conquête inappréciable. Il eût été heureux pour la Compagnie qu'on ne se fût point éloigné de l'esprit de ces traités, et qu'ils se fus-

sent contentés des avantages et prérogatives qu'on leur avoit accordés dans cette île. Mais un gouvernement despotique, et des infractions continuelles aux droits de l'empereur, occasionnèrent un mécontentement qui ne cessa d'augmenter, jusqu'à ce qu'en 1759, la guerre éclata enfin sous le gouverneur Schröder (Hambourgeois); guerre qui dura environ sept ans, et dont les frais coûtèrent plus de dix millions de florins à la Compagnie.

L'empereur ou roi de *Condé-ouda*, voyant que toutes ses plaintes et toutes ses représentations auprès du gouvernement de *Ceilan*, et ses efforts pour l'engager à une conduite plus amicale étoient absolument infructueuses, prit enfin la résolution d'employer la force des armes pour se faire droit, et délivrer ses sujets des côtes des vexations horribles sous lesquelles ils gémissoient. C'étoient là exactement la démarche à laquelle on désiroit de le porter.

Le gouverneur Schröder, homme vain et ambitieux, qui se flattoit d'obtenir un nom immortel, et de faire promptement une fortune considérable, en se rendant maître de toute l'île, fit marcher vers l'intérieur un grand nombre de troupes qu'il avoit déjà rassemblées pour cet effet, dans la ferme persuasion de s'emparer bientôt de *Condé*, la capitale de l'empereur, et ensuite de tout le pays; mais il fut cruellement trompé dans son attente.

L'état de l'empereur de *Ceilan*, appelé *Condé-ouda*, ce qui veut dire, à-peu-près, *la hauteur des montagnes*, parce qu'il est composé d'un grand nombre de montagnes et de vallons qui tous sont, en général, fort fertiles, se trouve placé au milieu de l'île, et séparé entièrement des côtes par une suite non interrompue de forêts et de déserts impénétrables, remplis d'éléphans, de tigres, d'ours, d'énormes serpens et d'autres animaux malfaisans. Il n'y a qu'un petit nombre de passages qui conduisent dans l'intérieur, qu'on appelle ici *pas*, dont celui de *Balané* et le *Gravet d'Idalgasina* sont les principaux et les plus spacieux; cependant on doit passer entre de hautes montagnes, des rochers penchés en avant, et par des défilés forts étroits, où il

n'est besoin que peu de monde pour arrêter une armée entière et la détruire. Les autres chemins vers l'intérieur, tels que ceux de *Candu-carre*, *Galpattevadda*, etc., sont à peine assez larges pour que deux hommes y puissent marcher de front, et passent par-dessus des montagnes escarpées difficiles à franchir, et des forêts impénétrables, jusqu'aux frontières de *Condéouda*, où ils sont fermés par d'épaisses herses garnies d'épines et surveillées par de fortes gardes; de sorte que personne ne peut y entrer ou en sortir, s'il n'est muni d'un passe-port.

Ce sont donc ces grandes et épaisses forêts qui servent de remparts inexpugnables à l'empereur, et derrière lesquels il est, si on le sert fidèlement, à l'abri de toute attaque extérieure. Ce fut cependant par ces forêts que les troupes hollandoises durent, par l'ordre de Schröder, se frayer une route vers *Condé*, en ayant presque toujours la hache à la main.

C'est ainsi que, marchant pas à pas et sans ordre, ils avançoient avec des peines incroyables, lorsqu'ils furent assaillis par les *Chingulois* ou soldats de l'empereur, qui en tuèrent un grand nombre, sans qu'ils aperçussent un seul des ennemis, qui se tenoient cachés dans les broussailles et derrière les arbres, dont il y en a dans ces forêts d'une grosseur énorme; d'où ils choisissoient les victimes de leur vengeance. C'est principalement aux tambours et aux officiers qu'ils en vouloient, ainsi que je l'ai appris de plusieurs personnes qui avoient assisté à toutes ces expéditions militaires; de sorte que les troupes hollandoises n'avoient pas été deux jours dans les forêts, qu'il ne se trouvoit plus un seul tambour sur pied, et ceux des officiers qui avoient échappé aux coups des *Chingulois*, furent obligés de prendre l'uniforme des soldats, pour n'être pas reconnus si facilement. Ils couroient encore de plus grands dangers quand ils étoient au bivouac pendant la nuit. Obligés de faire du feu pour apprêter leurs mets, ils étoient sans peine découverts par l'ennemi, qui, cacaché dans les ténèbres, pouvoit s'approcher sans crainte d'eux, pour les tuer à son choix. Les *Chingulois* firent usage d'une singulière ruse de guerre: ils scièrent le

tronc de plusieurs gros arbres placés sur la route, par laquelle ils savoient ou soupçonnoient que devoient passer les Hollandois, et là où ils pouvoient camper, au point qu'ils restoient encore sur pied, mais devoient, au moindre mouvement qu'ils y donnoient par le moyen de cordes attachées aux branches, tomber sur les troupes harassées, qui en étoient écrasées. Ce qu'il y eut de plus malheureux, c'est que lorsqu'ils virent l'impossibilité de pénétrer plus avant, et qu'ils voulurent retourner par le même chemin qu'ils s'étoient formé avec tant de peine et de péril, ils le trouvèrent rendu impraticable par des arbres renversés et des fosses profondes; de manière qu'ils furent obligés de s'en frayer un nouveau avec les mêmes périls et les mêmes peines pour sortir des forêts; après qu'environ la moitié d'entre eux eut péri sans avoir tué et même sans avoir aperçu, pour ainsi dire, un seul ennemi.

Quoique cette fatale expédition auroit dû engager le gouverneur Schröder à renoncer à son projet, il ne s'obstina pas moins à vouloir soumettre l'empereur, et fit plusieurs efforts répétés pour pénétrer jusque dans le royaume de *Condé*, tant par les défilés que par les forêts; mais tous eurent le même malheureux succès, avec la perte d'un grand nombre d'hommes; tandis que les intérêts de la Compagnie souffroient beaucoup, pour ne pas parler des sommes immenses que cette guerre lui coûta tous les ans, ou qu'on lui porta au moins en compte.

En 1762 les affaires se trouvoient encore dans le même état, sans qu'on eût fait le moindre progrès, lorsque Schröder fut appelé à *Batavia* et que le baron van Eck fut nommé à sa place gouverneur de *Ceilan*. Celui-ci, fier de sa noblesse et de ses services militaires en Europe, n'étoit nullement propre à accommoder les différends entre la Compagnie et l'empereur ou roi de *Condé-ouda*, et par conséquent à mettre fin à une guerre désastreuse. Il rejeta avec mépris les propositions raisonnables de l'empereur, qui s'étoit flatté de trouver des sentimens plus pacifiques chez le nouveau gouverneur que n'en avoit fait voir son devancier; mais van Eck renvoya ses ambassadeurs avec dédain, s'imaginant

sans doute que c'étoit à lui qu'étoit réservé l'honneur de soumettre aux Hollandois toute l'île de *Ceilan*. Il se mit donc en campagne avec tout ce qu'il put rassembler de troupes, en dégarnissant, non-seulement toutes les places fortes de l'île, mais encore celles du continent.

Parmi le grand nombre de moyens dont se servent plusieurs employés des principales Compagnies de commerce pour satifaire leur orgueil et leur cupidité, il faut placer, comme un des principaux, celui de produire une famine, par le monopole des denrées, lors qu'il y a une année de sécheresse et de stérilité par le défaut des pluies périodiques ; comme on l'a vu au *Bengale* sous les gouverneurs anglois Clive et Verelst, qui firent périr plus de cinq millions d'hommes. Quelquefois le massacre d'un grand nombre d'habitans, tel que celui des Chinois à *Batavia*, est un moyen commode et sûr pour s'enrichir promptement ; cependant, celui qu'on emploie le plus généralement est de semer la zizanie parmi les princes indiens, et de les envelopper dans une guerre, pour les surprendre pendant qu'ils se détruisent réciproquement, et de partager avec le plus fort les conquêtes faites sur le plus foible ; sinon de tomber à l'improviste dans les états d'un prince chez qui l'on pense devoir trouver de grandes richesses ; ou, si c'est un allié, de l'accuser de ne pas remplir quelques articles des traités conclus avec lui, ou de machiner une trame secrète avec les ennemis de la Compagnie.

C'est de cette dernière espèce que furent les griefs qu'on se plaignit d'avoir reçus de l'empereur de *Ceilan*, ou roi de *Condé-ouda*, et qui avoient forcé la Compagnie à lui déclarer la guerre et à le traiter en ennemi. On l'accusa d'avoir conclu un traité secret de commerce avec les Anglois, et que son intention étoit par conséquent de violer l'article du pacte d'alliance avec la Compagnie, par lequel il promettoit de ne traiter qu'avec elle. Ce n'étoit là tout au plus qu'un simple soupçon. On auroit dû attendre au moins qu'il eût mis à exécution ce prétendu traité avec les Anglois, avant que d'engager la Compagnie dans une guerre dont les suites

pouvoient lui être funestes. Mais la vérité est, ainsi que je l'ai remarqué ci-dessus, que, fatigué de voir la manière injuste avec laquelle on traitoit ses sujets, et les insultes qu'il recevoit lui-même, ce fut l'empereur qui déclara la guerre à la Compagnie; et c'étoit ce qu'avoit désiré le gouverneur Schröder, qui se flattoit certainement de se couvrir de gloire, et d'acquérir surtout d'immenses richesses en soumettant le royaume de *Condé-ouda*. J'ai déjà dit le peu de succès qu'eurent ses différentes tentatives, et comment le gouverneur van Eck, qui lui succéda, avoit rassemblé un grand corps d'armée composé d'Européens et de *Lascars*, pour aller soumettre l'empereur. Je ne m'arrêterai pas long-temps à cette première expédition, ni aux entreprises infructueuses et funestes que fit van Eck pendant près de trois ans pour faire réussir son projet, c'est-à-dire, jusqu'en 1765; je me bornerai à parler des principaux événemens.

Van Eck, voyant donc qu'il ne pouvoit rien opérer par la force, voulut employer d'autres moyens. Il parvint à gagner, par de grandes promesses, un *modeliaar* ou général de l'empereur qui gardoit, avec quelques milliers d'hommes, un des défilés qui conduisent dans l'intérieur, par lequel les troupes de la Compagnie pénétrèrent et se rendirent maîtres de *Condé*; mais ils trouvèrent que cette ville avoit été abandonnée. L'empereur, averti à temps de la trahison de son général, s'étoit retiré, avec tous les habitans, dans les montagnes inaccessibles de *Hangerenkotte* et de *Penedo*, où il étoit impossible de l'attaquer. Il n'y demeura cependant pas oisif; car, tandis que les Hollandois étoient occupés à piller tout ce qu'ils trouvèrent dans sa capitale, il détacha en secret un de ses plus fidèles et plus vaillans *modeliaars*, avec quelques milliers d'hommes d'élite, pour aller surprendre, pendant la nuit, un détachement de troupes hollandoises qui étoit placé dans le défilé, pour conserver la communication entre l'intérieur du pays et les côtes; ce qui réussit parfaitement aux *Chingulois*. L'empereur, se voyant de nouveau maître de ce passage, leur coupa, non-seulement les convois de vivres et le retour vers *Colombo*; mais

il les surprit même avec toute son armée, de manière qu'ils se trouvèrent si parfaitement enveloppés, que ce fut avec beaucoup de peine qu'ils firent connoître à van Eck la situation dangereuse dans laquelle ils étoient. Le gouverneur, ne voyant aucun moyen de les sauver, et désespéré du malheureux succès de son entreprise, se tua lui-même, ainsi que cela est assez connu; quoiqu'on ait voulu attribuer sa mort subite à une attaque d'apoplexie.

Cependant les Hollandois se trouvoient dans de fâcheuses circonstances dans *Condé*. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels il faut placer leur chef, étoient déjà morts de maladie et de misère; et il auroit été facile à l'empereur, dont l'intention étoit de les forcer par la famine à mettre bas les armes, de les faire tous périr par l'épée, et de leur faire subir le sort du général portugais de Souza, qui s'étoit de même emparé par trahison de *Condé*, et qui périt avec toute son armée, à un petit nombre d'hommes près, quoiqu'il eût demandé à se retirer. Mais le gouverneur Iman-Guillaume Falk, qui remplaça van Eck, voulant mettre une fin à cette guerre désastreuse, et sauver le peu de troupes hollandoises qui restoient encore dans *Condé*, offrit la paix à l'empereur, qui consentit à l'accorder en 1766.

On devroit penser que l'empereur, profitant de la situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit, auroit dicté les articles du nouveau traité de paix, ou auroit du moins forcé le gouvernement de *Ceilan* à renouveler ceux de l'ancien traité; mais le contraire eut lieu; il se vit obligé d'accepter des conditions fort onéreuses; telles que celles de se désister de presque toutes ses possessions sur les côtes ; de livrer aux Hollandois seuls la cannelle que produit son royaume, et cela à un bas prix fixe, et d'autres semblables conventions désavantageuses. Ce furent les circonstances suivantes qui le forcèrent à souscrire à cette paix honteuse autant que défavorable. Pendant la dernière année de la guerre il s'étoit présenté un prétendant au trône de *Condé*; ou, pour mieux dire, on avoit flatté un certain prince de l'espérance d'y monter, en le soutenant avec des

forces militaires suffisantes. Cependant on étoit loin d'en avoir l'intention ; et l'exécution en eût d'ailleurs été difficile. Ce ne fut donc qu'un vain épouvantail dont on se servit pour forcer l'empereur à accepter des conditions préjudiciables, par la crainte de se voir détrôné ; d'autant plus qu'il n'étoit pas trop aimé de son peuple. Mais à peine eût-on atteint le but qu'on se proposoit, qu'on envoya le malheureux prince, qui s'étoit fait quelques partisans, prisonnier à *Batavia*, et de là à l'île d'*Amboine*, où il termina sa vie dans la misère et l'opprobre.

On pensoit maintenant avoir avancé considérablement les affaires de la Compagnie et favorisé son commerce à *Ceilan*, par les conditions onéreuses qu'on avoit obligé l'empereur d'accepter, ainsi que par la possession de toutes les côtes de cette île ; mais on fut trompé à cet égard ; car l'empereur, qui se trouvoit instruit du rôle qu'on avoit fait jouer au prétendu prince, conçut, dès ce moment, une haine secrète contre le gouvernement de *Ceilan* ; ce qui ne lui étoit pas inconnu, et qu'on auroit pu, ou du moins dû chercher à adoucir, par une conduite franche, et par l'observation du dernier traité de paix.

Mais à peine le peu de troupes hollandoises qui restoient à *Condé* furent-elles de retour, qu'on recommença à inquiéter et à offenser de mille manières différentes l'empereur. Quand, par exemple, ce prince demandoit une faveur au gouverneur de *Ceilan*, ou exigeoit une chose raisonnable et juste, il falloit qu'il l'achetât par la cession de quelque portion de terrain, ou par le sacrifice d'une partie de ses droits. On lui enleva sous un prétexte plausible ses belles salines de *Poutélan* et de *Leavawa*, avec la promesse solennelle de lui en laisser la libre jouissance ; mais cela ne dura pas long-temps, et l'on finit par ne lui accorder qu'une certaine quantité annuelle de sel, à peine suffisante pour la consommation de son royaume ; et, dans la crainte qu'il n'en fît une trop grande provision d'avance, le gouvernement de *Ceilan*, après en avoir rempli suffisamment ses greniers, fit successivement jeter le surplus, qui consistoit en plusieurs cargaisons,

dans la mer, après l'avoir mêlé de sable. Par ce moyen on avoit, en quelque sorte, l'empereur dans sa puissance ; de manière qu'au moindre mécontentement on refusoit de lui donner sa provision annuelle de sel ; en lui laissant alors l'alternative de satisfaire aux cessions injustes qu'on exigeoit de lui, ou de s'engager dans une nouvelle guerre, laquelle fut au point d'éclater en 1783; on trouva cependant le moyen d'arranger alors cette affaire à l'amiable. Mais ce qui causa le plus de chagrin à l'empereur, fut de voir que le gouvernement de *Ceilan* refusoit de souscrire plus long-temps à l'ancien usage, suivant lequel les ambassadeurs de la Compagnie lui présentoient ses lettres à genoux.

On sait à quel point les princes de l'Orient tiennent à tout ce qui concerne l'étiquette établie chez eux, principalement pour la réception des ambassadeurs ; et, je le répète, il étoit fort impolitique de vouloir abolir cette vaine cérémonie, d'autant plus que ces sortes de missions ne sont remplies que par le teneur de livres ou quelque autre employé de la Compagnie. Les Portugais qui, à cette époque, étoient plus qu'ils ne le sont aujourd'hui, fanatiques et orgueilleux, ne lui ont jamais refusé cette marque de respect ; et ce fut sans doute ici, de la part des Hollandois, plutôt une sotte arrogance, et un désir d'humilier l'empereur aux yeux de ses propres sujets, en faisant sentir qu'ils ne lui devoient aucune soumission, qu'un sentiment d'honneur et de dignité nationale qui détermina le gouvernement de *Ceilan* à abolir un hommage rendu au souverain du pays, et qui ne tire à aucune conséquence dans l'Inde. Si l'on vouloit maintenir avec tant de scrupule l'honneur de la nation, il auroit fallu, entre autres, renoncer depuis long-temps au commerce avec le *Japon*, où l'on est obligé de se soumettre en silence aux plus humiliantes insultes.

L'empereur s'étant aperçu trop tard de l'inconséquence de sa conduite, en signant, par la crainte que lui avoit avoit inspirée son prétendu compétiteur, une paix honteuse et préjudiciable, et en laissant échapper l'occasion d'obtenir les conditions qu'il auroit désirées ; fatigué d'ailleurs de faire des représentations inutiles

à *Colombo*, se détermina à faire partir une ambassade pour *Batavia*, afin d'y exposer ses plaintes, et d'obtenir, s'il étoit possible, le redressement de quelques-uns des griefs qu'il avoit reçus. Mais les hauts et puissans directeurs des *Indes hollandoises*, dédaignant également la haine et l'amitié du souverain de *Ceilan*, ne firent aucune attention à ses réclamations. Ils se contentèrent de recevoir ses ambassadeurs avec la pompe et la magnificence qui pouvoient servir à leur inspirer une grande idée de leurs personnes, et les renvoyèrent ensuite, sans leur avoir accordé aucune satisfaction sur les demandes qu'ils avoient faites.

Cette indifférence du gouvernement de *Java*, et la conduite constamment arbitraire de celui de *Ceilan*, avoient inspiré à l'empereur une haine implacable contre les Hollandois, qu'il cachoit sous l'apparence d'une feinte amitié, pour attendre l'occasion de se venger d'eux par les armes ou par des alliances avec les ennemis de notre république; de même que cela avoit eu lieu du temps des Portugais. Cette manière de penser et cette résolution de l'empereur n'étoient pas inconnues au gouvernement de *Ceilan* et à celui de *Madras*: le premier chercha à en prévenir les effets, en tenant sur pied dans l'île un plus grand nombre de troupes qu'il n'y en avoit eu jusqu'alors. Mais cette augmentation de forces militaires, fit monter les dépenses de la Compagnie de cinq à six tonnes d'or (1) au-delà de ses revenus; déficit qui n'a fait qu'augmenter chaque année; tandis que, avant cette époque, les revenus étoient seulement de deux tonnes d'or au-dessous des charges. Quant aux Anglois, on sait qu'il y avoit longtemps qu'ils regardoient d'un œil d'envie les possessions des Hollandois dans l'île de *Ceilan*, et cherchoient à les leur enlever. Il est donc facile de penser qu'ils ont animé la haine et le mécontentement de l'empereur contre ses despotes, en lui donnant l'assurance qu'ils profiteroient de la première occasion pour

(1) La tonne d'or est de cent mille florins, ou deux cent mille francs.

l'en délivrer ; et véritablement, sans l'amiral françois, M. de Suffren, les Anglois auroient déjà été les maîtres de *Ceilan* depuis l'année 1781.

Mais ce n'est pas seulement dans l'augmentation considérable des charges et la diminution des revenus de cette île, jointes à la dépense extraordinaire de dix tonnes d'or pour la guerre injuste et malheureuse qu'on a faite à l'empereur, que consiste tout le préjudice qu'elle a produit ; la récolte de la cannelle en a également beaucoup souffert par l'animosité de l'empereur. Suivant son traité, il devoit la fournir à la Compagnie pour un certain prix fixe assez bas. Pour ne pas satisfaire à cet article, il laissa la plus grande partie de ses bois intacte; et la petite quantité de cannelle qu'il envoya étoit de la moindre qualité ; de sorte que la Compagnie se trouva dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes de l'Europe et à celles de l'Inde, malgré l'exploitation des cannelliers qui se trouvoient sur son propre territoire. On a cherché, il est vrai, à suppléer à ce défaut, en formant de nouvelles plantations de cannelliers dans le *Gale Corle* et le *Dessavony* de *Colombo* ; mais outre qu'il faut dix à douze ans avant que les arbres plantés aient atteint la grandeur nécessaire, leur écorce ne paroît pas être aussi bonne que celle des cannelliers que la nature produit sans culture ; perdant, à ce qu'on dit, beaucoup de leur odeur et de leur vertu au bout d'un certain temps.

A toutes les contrariétés et à toutes les pertes que la Compagnie a souffertes à *Ceilan*, il faut joindre celle de la pêche des perles. Je ne m'arrêterai pas ici à parler des causes qui l'ont occasionnée, et à examiner les torts que le gouvernement de *Ceilan* et celui de *Nagapatnam* ont eu avec le pays de *Teuver* ou le prince de *Marwa*, qu'on auroit dû regarder comme le boulevard de *Ceilan* ; en le voyant avec indifférence attaqué et soumis par *Mahometh-Ali-Chan*, nabab du *Carnatic* ; sans faire le moindre effort pour assister un ancien et fidèle allié ; quoiqu'il eût demandé à différentes reprises le secours de la Compagnie, et qu'elle étoit tenue de lui fournir, en vertu d'une ligue offensive et

défensive, conclue en 1668. Je remarquerai seulement, que l'infraction et la non exécution des traités, blessent plus, selon moi, l'honneur et la dignité nationale, que ne pouvoient le faire les vaines cérémonies en usage à la cour de l'empereur de *Ceilan*.

Ce que je viens de dire, joint à plusieurs autres raisons qu'il est inutile de citer ici, furent donc la cause que ce précieux établissement qu'on auroit pu rendre une source inépuisable de richesses pour la Compagnie, dont la cannelle seule produisoit tous les ans en Europe un bénéfice net de plus de trente tonnes d'or, sans parler de ce que cette épicerie valoit dans le commerce d'Inde à Inde, et du rapport des autres articles que fournit cette île, tels que l'arèque, le cardamome, le café, le poivre, les couries, la pêche des perles, les dents d'éléphans, etc.; mais toutes ces branches de commerce déchurent à tel point, qu'à peine en retiroit-on les frais d'exploitation.

Il faut certainement qu'on n'ait jamais eu une juste idée de la beauté, de la fertilité et de la valeur de cette île admirable, mais surtout de sa position favorable pour le commerce; on auroit sans cela mis plus d'importance à sa conservation. Je ne m'arrêterai point à faire connoître les moyens qu'on auroit dû employer pour cela. Le temps en est passé; et dans le cas même qu'il fût possible encore de les mettre en usage, on ne les prendroit sans doute pas en considération. Les Anglois sauront tirer plus d'avantage de *Ceilan*; ils connoissent trop bien l'importance de cet établissement pour ne pas chercher à le faire refleurir. Ils ne le perdront pas par trahison ou par manque de courage; cette manière d'abandonner des places fortes sans coup férir n'est pas connue parmi eux. Et pour ce qui regarde la reprise de cette île, il ne faut pas y songer, pour les raisons que je viens d'alléguer. D'ailleurs, la position de *Trinquemale* leur assure celle de tous leurs établissemens dans les Indes orientales contre les attaques de l'ennemi. Il n'y a que l'insurrection générale de tous les princes de l'Inde (qui tôt ou tard doit avoir lieu) qui puisse les obliger à abandonner ces belles contrées, dont

Ils sont les oppresseurs. Avant le temps néanmoins qu'ils possédoient *Ceilan*, ils couroient le risque, chaque fois qu'ils étoient en guerre avec la France et la Hollande, de perdre leurs possessions, du moins celles des côtes de *Coromandel* et de *Malabar*; parce que le long de ces deux côtes, depuis *Balazore* jusqu'à *Bombai*, il n'y a pas un seul port où l'on puisse calfater et carener de gros vaisseaux, ou les mettre à l'abri durant la mauvaise mousson, si ce n'est la baie de *Trinquemale*. Les Anglois et les François étoient alors obligés de se réfugier avec leurs vaisseaux de guerre à *Bombai* ou à l'île de *Saint-Maurice* pour y passer l'hiver et attendre le retour de la bonne mousson. Pendant ce temps la puissance qui possède *Trinquemale* est maîtresse de toute la côte, et peut nuire beaucoup à son ennemi. On a vu à quelle extrémité l'amiral de Suffren avoit réduit les Anglois à *Madras*, et comment, après le départ de leurs vaisseaux pour *Bombai*, ses frégates allèrent croiser de *Trinquemale* le long de toute la côte, jusque dans le golfe de *Bengale*; ce qui empêcha les Anglois de faire parvenir des vivres à cette ville, où se fit sentir alors la plus affreuse famine. Il me reste à observer que la perte de *Ceilan* peut occasionner le délaissement ou du moins la décadence des autres comptoirs et établissemens de la Compagnie hollandoise sur les côtes de *Coromandel* et d'*Orixa*, et même du *Malabar*. *Sadraspatnam*, *Jaggernaikpouram* et *Bimilipatnam*, places que les Anglois ont bien rendues aux Hollandois en 1782, mais seulement après qu'ils en eurent fait sauter toutes les fortifications, afin de ruiner par là leur commerce, ne pouvant plus être considérées que comme de petites factoreries, qu'on a abandonnées à elles-mêmes, sans l'appui d'un chef-lieu, à moins qu'on ne veuille y destiner *Paliacate*, qui n'y est nullement propre, quelque chose qu'on puisse dire du contraire. Ces places ne pourront donc se soutenir qu'avec peine, et seront moins encore, que pendant ces dernières années, en état de parer aux frais de leur entretien, à cause que le commerce des toiles de la Compagnie sur la côte, qui étoit si considérable autrefois, et

rapportoit de si grands bénéfices, est maintenant fort gêné par les Anglois entre les mains desquels il est, pour ainsi dire, entièrement.

Voilà en peu de mots le tableau de l'origine et des causes de la décadence de cette précieuse possession, ainsi que de l'importance de sa perte et de l'avantage que les Anglois sauront tirer de sa possession qui, sans parler du monopole de la cannelle, les établit non-seulement d'une manière inexpugnable dans l'Inde, et garantit tous leurs établissemens dans cette partie du monde contre les attaques de l'ennemi; mais qui, en même temps, les met en état d'empêcher qu'aucune autre puissance européenne y acquiert quelque prépondérance. Je vais passer maintenant à une description particulière de cette île.

C'est à la coupable indifférence qu'on a mise dans le choix des employés de la Compagnie dans l'Inde, qu'il faut attibuer principalement les malheurs et les pertes qu'elle a essuyés, ainsi que la décadence de son commerce dans cette partie du monde, surtout pendant la précédente guerre, et celle où elle se trouve enveloppée actuellement. C'est là la source qui a produit tous ses désastres. Il est connu que peu de personnes, et j'ose dire même aucune, ne passe dans l'Inde qu'avec l'espoir et la ferme résolution d'y faire promptement fortune; c'est-à-dire, de retourner le plutôt possible en Europe avec de grandes richesses. On ne peut nier qu'il ne se trouve parmi ces aventuriers d'honnêtes gens, qui, par des malheurs inévitables et non mérités, ont été forcées d'aller chercher un refuge dans ces contrées lointaines; et d'autres qui, quoique animées du désir de s'enrichir, ne voudroient pas employer des moyens illicites et contraires aux intérêts de la Compagnie; cependant le plus grand nombre ne sont que des libertins ou des banqueroutiers. C'étoient des hommes de cette espèce que la république jetoit tous les ans en quantité sur les côtes de l'Inde. Peut-on espérer que des hommes dont le seul but est de ramasser promptement des trésors pour les aller porter en Europe, s'exposent à les perdre par les chances de la guerre ou à se voir dépouillés par l'ennemi qui se présente devant une place

pour en faire le siége ? Ne préféreront-ils pas de mettre leur argent et leur personne en sûreté, par une honteuse capitulation ? Cela ne doit être appliqué qu'à ceux qui, ayant déjà fait une assez grande fortune, se proposent de retourner en Europe ; et il faut craindre que ceux qui n'ont pas eu occasion encore de satisfaire leur cupidité, ne puissent résister au moyen d'y parvenir promptement, en livrant, par trahison, la place dont on leur avoit confié la défense. On peut, d'après cela, conjecturer à quelles causes il faut attribuer la reddition sans coup-férir de nos établissemens aux Anglois ; ce qui ne manquera pas d'arriver à chaque guerre que nous aurons dans la suite avec ces insulaires, si l'on ne porte pas plus de soin dans le choix des employés de la Compagnie.

Je vais maintenant indiquer au lecteur les villes et les places fortes que les Hollandois ont possédées dans l'Inde. *Colombo* étoit leur capitale ou chef-lieu. Cette ville est placée dans le royaume de *Cotta* sur la côte occidentale de l'île de *Ceilan*, et fut conquise, après un siége de sept mois, en 1556, par les Hollandois, sous la conduite de Gérard Hulft, qui y périt, et avec le secours du roi de *Condé-ouda*, sur les Portugais, qui y firent des prodiges de valeur, et ne la cédèrent par capitulation qu'après que leur foible garnison eût été détruite, pour ainsi dire, entièrement par le fer et par la famine. Cette ville est populeuse, bien bâtie ; avec de larges rues et des maisons fort propres. Elle est entourée de jolies promenades ; mais sa rade est peu sûre et très-exposée aux vents de nord-ouest. Le sol de sa *dessavony* ou juridiction est extrêmement fertile, et fournit une grande quantité de bonne cannelle.

La citadelle de *Colombo* est entourée d'un large fossé, avec un chemin couvert et un glacis. Si elle est bien défendue par une garnison suffisante, on doit la regarder comme fort difficile à prendre ; du moins peut-elle soutenir un long siége, qui coûteroit beaucoup de monde à l'ennemi. On ne peut d'ailleurs en approcher facilement partout, étant défendue d'un côté par un grand lac, et d'un autre par la mer. En 1782

on étoit occupé à rétablir les anciens ouvrages, et à en établir même de nouveaux. Un ci-devant chirurgien, nommé Rymers, étoit un des principaux ingénieurs et directeurs de ces travaux. Je suppose volontiers que les réparations et augmentations de ces ouvrages avoient pour but de pouvoir offrir plus de résistance contre les attaques des Anglois; car il est connu que ces travaux des fortifications sont un des mille prétextes dont on se sert pour extorquer de l'argent à la Compagnie. En 1782 on établit à grands frais, devant *Nagapatnam*, une ligne de défense qui s'étendoit jusqu'à *Naour*, et pour laquelle il auroit fallu trois fois plus d'hommes qu'on n'en pouvoit rassembler alors. Cette ligne qui devoit servir, à ce qu'on prétendoit, à repousser les Anglois, qui menaçoient d'attaquer la ville, mais qui n'avoit été entreprise en effet que pour voler la Compagnie, fut prise, pour ainsi dire, sans coup-férir, par l'ennemi, qui ne tarda pas à se rendre, également, en peu de temps, maître de la ville, quoique sa garnison surpassât au moins deux fois en nombre l'armée angloise.

Après *Colombo* vient *Gale* ou *Punto* de *Gale*. Cette ville est placée dans la fertile régence de *Maturé*, à l'est de *Colombo*. G. Koster la prit aux Portugais en 1640. Sa position singulièrement avantageuse et sa force naturelle auroient permis de la rendre imprenable à peu de frais. Tous les vaisseaux qui veulent y mouiller sont à la portée des batteries du fort, devant lequel ils doivent passer. Le port, qui est fort beau et dans lequel les plus grands navires sont en sûreté, offre d'ailleurs une entrée difficile et dangereuse même, à cause de la grande quantité d'écueils qui s'y trouvent, dont plusieurs sont à fleur d'eau, et sur lesquels on a placé de petits signaux pour les indiquer. On ne peut donc se hasarder à entrer dans ce port, à moins qu'on n'ait un pilote. C'est à *Gale* qu'on faisoit passer toutes les productions et marchandises, parce que c'étoit là qu'on chargeoit tous les vaisseaux destinés pour l'Europe. Cette ville sert aussi de défense aux terres à cannelle situées au midi.

Quoique *Negombo* ne soit qu'un petit fort, il n'en

est pas moins d'une bonne défense. Ce sont encore les Portugais qui l'ont bâti, de même que toutes les autres places fortes de quelque importance dans cette île. Philippe Lucas le leur enleva en 1640. Ce fort est situé à cinq milles de *Colombo*. Je trouvai ici les soldats destinés à garder le fort, dispersés dans les villages, où ils étoient logés dans des *casies* ou huttes; et il en étoit de même avec presque toutes les places fortes et tous les postes le long des côtes de cette île, qu'on abandonnoit aux corneilles et aux hiboux, et dont les portes étoient obstruées d'herbe et de broussailles. Qu'on juge par là de la discipline militaire qu'on y observoit, ainsi que du mérite des commandans, par ce que je vais en rapporter dans le paragraphe suivant.

M'étant arrêté pendant deux jours lors de mon voyage à travers l'île de *Ceilan*, à *Negombo*, je fus invité par le commandant de cette place à dîner chez lui. Pendant le repas cet officier me conta d'un air satisfait et même avec une espèce de vanité, qu'il avoit été marmiton en Europe, et qu'à *Colombo* il s'étoit vu placé à la tête de la maison de M. le gouverneur Falk, qui, pour le récompenser de ses fidèles et *importans* services, l'avoit nommé commandant de *Negombo*. On s'étonnera sans doute de ce qu'un homme dont le métier avoit été de surveiller une cuisine, et qui peut-être n'avoit jamais manié une arme, ou qui du moins, ainsi que je m'en convainquis par moi-même, ne possédoit aucune notion de l'art militaire, eût pu être chargé de la défense d'une place forte, et cela surtout dans un temps où l'on étoit menacé d'une attaque de la part des Anglois; mais il faut que le lecteur sache que de pareilles promotions singulières, ou, pour mieux dire, révoltantes, sont fort ordinaires dans le service de la Compagnie hollandoise dans l'Inde. Je pourrois en citer un grand nombre dont j'ai été le témoin oculaire. Je ne citerai que celle de M. van Vlissingen, gouverneur de *Nagapatnam*, qui fit un jour descendre son cocher du siége de sa voiture, devant la salle du conseil, et le présenta, couvert encore de sa livrée, aux officiers de la garnison, en qualité de lieutenant. On peut se former par là une idée de la

différence qu'il y a entre l'idée qu'on a du point d'honneur militaire dans l'Inde et celle qu'on s'en forme en Europe.

Il me reste à remarquer que *Negombo* est renommé par les bois de cannelliers qui se trouvent dans ses environs, et qui fournissent la meilleure et la plus fine cannelle de toute l'île de *Ceilan*. La contrée est d'une beauté ravissante et d'une extrême fertilité, étant arrosée par une rivière et une infinité de ruisseaux, et couverte de bosquets de cocotiers dont l'écorce sert à faire une grande quantité de *caayer* ou corde, qu'on transporte partout.

Après *Negombo* suit *Poutelan* ou *Pourtalong*, qui est la dernière place maritime qui restoit à l'empereur de *Ceilan*, et qu'on sut lui enlever, pour se rendre maître du sel qui s'y trouve en abondance; moyen par lequel on disposa de ce prince de la manière qu'on le voulut. Le fort de *Poutelan* est également l'ouvrage des Portugais, et se trouve encore en assez bon état; mais il reste, comme les autres places fortes, sans garnison. Dans le temps que j'y passai, il étoit occupé par une dame françoise et sa fille, qui en disposoient entièrement. On construit beaucoup de bâtimens pour la navigation intérieure à *Poutelan*, qui fournit aussi une grande quantité d'arecque. Exactement vis-à-vis de cette place est l'île de *Calpette*. Ensuite vient *Chilaw*, qui est de même un fort construit par les Portugais; mais il est tombé entièrement en ruine, quoique ce soit un poste d'importance, situé près de la rivière du même nom, dans le district de *Medampé*, qui est rempli de déserts, et par conséquent peu peuplé. Après quoi on arrive à l'île de *Manaar* ou *Manour*, célèbre dans les anciennes annales de l'Inde et dans le *Ramayon*. Ce fut là que *Ram* avoit son quartier général, lorsqu'il fit la guerre à *Rabon*. Cette île a environ quatre milles de longueur sur deux milles de largeur. Il y a trois villages assez considérables et plusieurs hameaux. On l'a garni d'un fort, et les fortifications qui le défendent du côté de l'est sont bonnes et bien entretenues. Les Portugais l'ont possédée jusqu'en 1658, lorsque Ryklof van Goens s'en empara, après que leur gouverneur,

Antonio de Menezes, et Antonio Mendez, son capitaine, l'eurent défendu vaillamment avec leur foible garnison, contre neuf vaisseaux et quinze cents hommes; l'un et l'autre y périrent. C'est ici que fut formée la première pêche de perles sur les bancs de *Kandab*, situés près de *Manaar* et d'*Aripo*; il y a encore un petit fort dans ce dernier endroit; mais il est maintenant hors d'état de servir.

Après *Manaar* on trouve *Ponnoryn*. C'est encore un fortin dont il n'existe plus que les décombres. Mais je ne m'arrêterai pas dans cette description concise de *Ceilan*, à parler de toutes les petites places fortes et de tous les postes que les Hollandois y avoient autrefois, pour ne faire mention que des principaux endroits.

Parmi ces derniers il faut placer avec droit *Jaffanapatnam* auquel les Portugais avoient donné le nom de *Nossa Senhora de Milagri*, d'après une image miraculeuse de la Vierge, dont l'église existe encore. Cette ville est située dans le fertile district de *Jaffanapatnam*, qui formoit anciennement un royaume, gouverné par ses propres souverains indépendans. On lui donne soixante milles de circonférence; c'est une presqu'île, attachée à *Ceilan* par une langue de terre étroite, et qui est divisée en quatre provinces : *Welligamme*, *Warmouratie*, *Tinnenour* et *Padshiapalam*. Van-Goens l'enleva aux Portugais en 1651, après un siége d'environ quatre mois, et qui coûta au-delà de dix-huit cents hommes. Elle est fort peuplée et fertile, remplie de villages, dont plusieurs même ont une église; aussi la plupart des habitans sont-ils, à l'exception des *Wanniahs*, des Chrétiens protestans ou catholiques, dont le nombre montoit, en 1782, à plus de cent quatre-vingt-dix mille ames.

La ville de *Jaffanapatnam*, qui est la capitale de ce royaume, est placée sur le bord de la rivière ou du détroit de *Caitz*, et formée par les deux îles de *Caradiva* et d'*Ounatour*, ou d'*Amsterdam* et de *Leide*. Mais ce détroit est si peu profond, que ce n'est qu'avec peine que les petits bâtimens chargés peuvent arriver à la ville. Au milieu du détroit il y a un îlot dont toute l'étendue est occupée par un petit fort bâti par

les Portugais, et auquel ils avoient donné le nom de *Reïl*, et que les Hollandois appellent *Ham-en-Hiel*, à cause que l'île de *Ceilan* a la figure d'un jambon (*Ham*), et que cet îlot y est attaché comme son talon (*Hiel*). Le château de *Jaffanapatnam*, qui se trouve à quelque centaines de pas de la ville, est régulier, ceint d'un fossé, et peut se défendre long-temps; ce qu'on n'avoit cependant pas envie de faire lorsque j'y demeura en 1782, car je sais, à n'en pas douter, que le commandant Raket avoit déjà dressé la capitulation, dans les cas que les Anglois eussent tenté de faire une attaque contre *Jaffanapatnam*; ce qu'ils avoient aussi véritablement intention de faire d'une manière sûre, en effectuant une descente près de *Punto-Pedro*, et en remontant, en même temps, avec des *chelingues* et d'autres bâtimens plats le détroit de *Caïtz*, pour aller attaquer ainsi la ville de deux côtés à la fois. Le gouvernement anglois de *Madras*, voulant faire connoitre ce plan à son général Monro, qui se trouvoit alors avec son armée près de la pagode de *Chelimbram*, me chargea, par un événement singulier, trop long à rapporter ici, de le remettre à ce commandant; et le lord Macartney, alors gouverneur de *Madras*, me promit sur sa parole d'honneur de me faire douner mille pagodes d'or, ou environ onze mille francs, et d'avoir soin dans la suite de ma fortune, si je remettois au général Monro ou à l'agent anglois à *Tranquebar*, le paquet de lettres dont il me chargeoit, et parmi lesquelles se trouvoit le plan en question, comme je l'appris quelque temps après (1). Cette promesse ne fit cependant aucune impression sur mon cœur, qui demeura toujours attaché à ma patrie, sans aucune vue d'intérêt. Il est vrai que les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé depuis la révolution m'ont forcé à faire valoir ces sacrifices; mais j'ai eu le chagrin de voir qu'ils n'ont été pris en aucune considération, et que, malgré mes services passés, on a préféré de donner à de jeunes gens, ou à des hommes

(1) Voyez les chapitres VII, XIII, XIV et XVII du premier volume de ces Voyages.

sans expérience les places que j'avois demandées ; ainsi l'intrigue impudente et la sotte protection sont en Europe, comme dans l'Inde les seuls moyens à peu près par lesquels on peut espérer de faire son chemin.

Après *Jaffanapatnam* suit *Trinquemale* ou *Tricounmalley*, ce qui veut dire la *montagne de Tricoun*, d'après le nom d'une fameuse pagode. Cette place est de la plus grande importance dans l'Inde; ainsi que ne le savent que trop bien les Anglois ; et c'est ce qui leur a fait refuser si opiniâtrement la restitution de *Ceilan*. Cette ville se trouve à trente cinq milles de distance de *Jaffanapatnam*, dans la plus belle et plus fertile partie de toute l'île; et son port est un des meilleurs et des plus spacieux de l'Inde ; puisque au-delà de cent vaisseaux y peuvent mouiller en sûreté à l'abri de toutes les tempêtes. Il est entouré de hautes montagnes et de bons forts, qui en rendent l'entrée, naturellement étroite, impossible à une flotte ennemie. Mais l'épargne, sur laquelle le général Mossel a écrit un si fastidieux mémoire, et qui a produit en général, plus de mal que de bien à la Compagnie, est cause aussi qu'on a négligé de fortifier suffisamment cette ville du côté de la terre. C'est de ce défaut que les Anglois ont profité en 1781, pour s'emparer avec peu de peine de cette place et des vaisseaux de la Compagnie qui se trouvoient alors dans son port ; et M. l'amiral de Suffren s'en est également servi peu de temps après (le 30 avril 1802) pour la reprendre, avant qu'ils eussent pu la fortifier davantage, n'y ayant laissé que trois cent quatre-vingts hommes à leur départ.

Les Anglois, qui sont aujourd'hui en possession de *Trinquemale*, fortifieront sans doute cette place à peu de frais (je dis à peu de frais, en comparaison de l'avantage considérable qu'ils en retireront), et la rendront imprenable. Leurs vaisseaux ne seront plus obligés d'aller comme autrefois se réfugier, à l'approche de la mauvaise mousson, à *Bombai*. Ils n'ont plus à craindre de devoir laisser leurs possessions exposées à être prises ou affamées pendant l'absence de leurs flottes. Ils peuvent maintenant (surtout depuis la chute de Tippo-Saheb, et comme maîtres de toute la côte d'*O-*

rixa et de *Coromandel*) braver, dans leur réfuge de *Trinquemale*, toutes les tentatives de leurs ennemis d'Europe, qui, n'ayant nulle part une place forte ou un port sûr, pour y faire prendre quelques rafraîchissemens à leurs troupes, ou pour y passer la saison pluvieuse, seroient bientôt contraints d'aller chercher un asile au loin, et par conséquent d'abandonner les avantages qu'ils seroient parvenus à obtenir. Voilà, entre autres, le principal but qu'ils ont eu en se rendant maîtres de *Ceilan*, et qu'ils ont atteint, à mon grand regret; car, quoiqu'ils aient été nos amis, et qu'ils le sont encore dans ce moment (en 1802), ils resteront cependant toujours, comme ci-devant, les ennemis et les oppresseurs de notre commerce, du moins dans les Indes Orientales, ainsi que je pourrois en produire un grand nombre de preuves.

Outre les places fortes que j'ai déjà nommées, les Hollandois en avoient plusieurs autres dans l'île de *Ceilan*, dont je citerai *Beligamme* qui a un fort bon port; *Caliraauw* ainsi que *Maturé* situés sur la rivière *Melippa*; puis *Baticalo* proche de la rivière du même nom, dans une contrée admirablement belle et fertile. C'est là qu'en 1682, les Hollandois ont fait leur première descente dans l'île. Il y a encore *Calitour*, près de *Gale*. Cette ville est placée au centre du pays de la cannelle, sur une montagne, à peu de distance de la rivière de *Colombo*, qui s'y jette dans la mer. On ne peut monter sur cette montagne que par un seul chemin, et la ville, qui est défendue par cinq bastions, pourroit être rendue imprenable avec fort peu de dépense.

Voilà les villes et les forteresses que le vieil Anglebeek a remises toutes à la fois et sans la moindre résistance aux Anglois; places fortes que les Portugais, avec des moyens infiniment moins grands, ont défendues avec une singulière valeur. Il n'y eut que le commandant de *Trinquemale* qui, refusant d'obéir aux ordres d'Anglebeek, fit une vigoureuse résistance aux Anglois; mais il se vit enfin forcé de céder à la supériorité de leurs forces. Je suis fâché de ne pas me rappeler le nom de ce brave et vaillant officier. Il auroit été à désirer qu'il eût été alors gouverneur de *Ceilan*; nous posséderions

peut-être encore ce précieux établissement. Il y a lieu de croire qu'on ne lui a seulement pas tenu compte de sa belle conduite. Il paroît du moins certain qu'il n'a jamais reçu la plus légère récompense ; car je n'ai point entendu dire que ceux qui avoient bien mérité de la Compagnie, en eussent obtenu quelque faveur ; tandis que, d'un autre côté, je puis assurer que les malversations dont plusieurs employés de la Compagnie se sont rendus coupables, ont été rarement châtiées comme elles le méritoient. Si cette juste punition avoit eu lieu, que seroient devenus ses gouverneurs et ses chefs qui ont si impudemment livré ses établissemens à l'ennemi ? Que seroient devenus ceux qui, par mille moyens illicites, se sont gorgés d'or à son détriment, et aux dépens de la sueur et du sang des malheureux Indiens ? ceux enfin qui, par ignorance, par orgueil ou par avarice, ont excité des guerres désastreuses, anéanti le commerce de la Compagnie, et changé ses florissantes factoreries en des possessions onéreuses ? Si l'on avoit, dis-je, châtié, d'après leur mérite, tous ces délits, que le nombre de ceux qui auroient échappé à la main flétrissante de la justice seroit petit !

FIN DU PREMIER VOLUME.